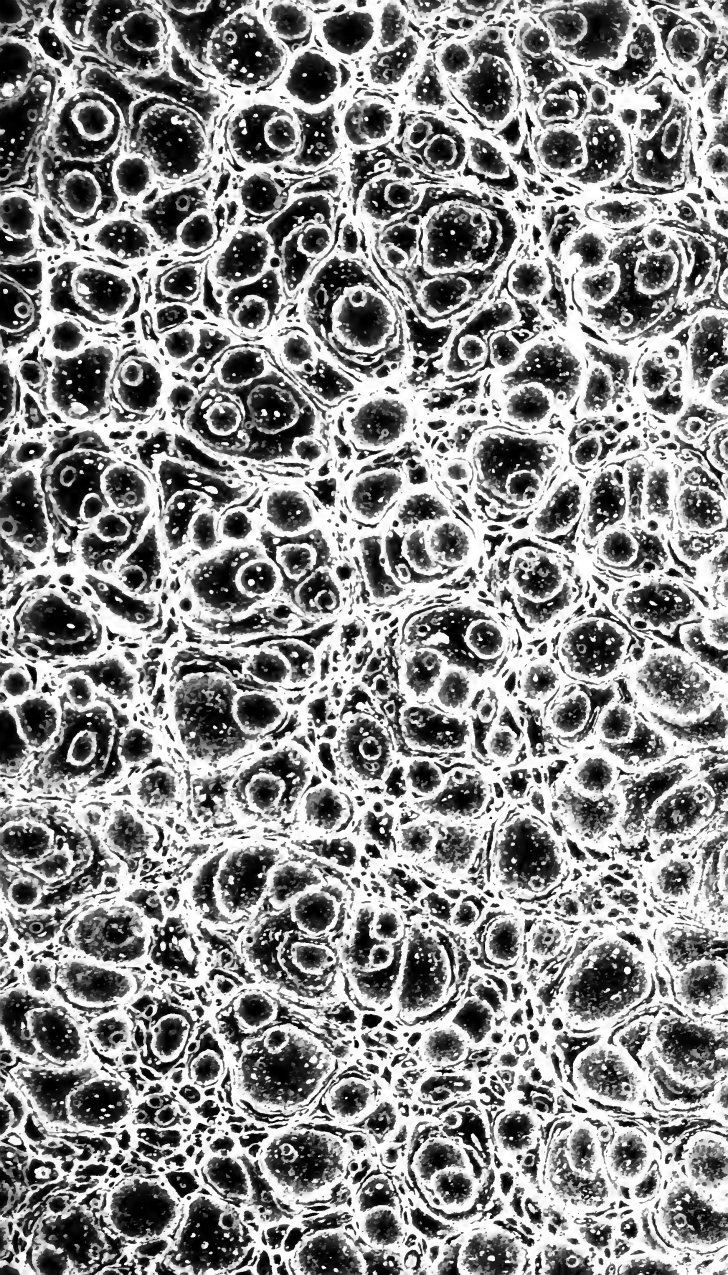


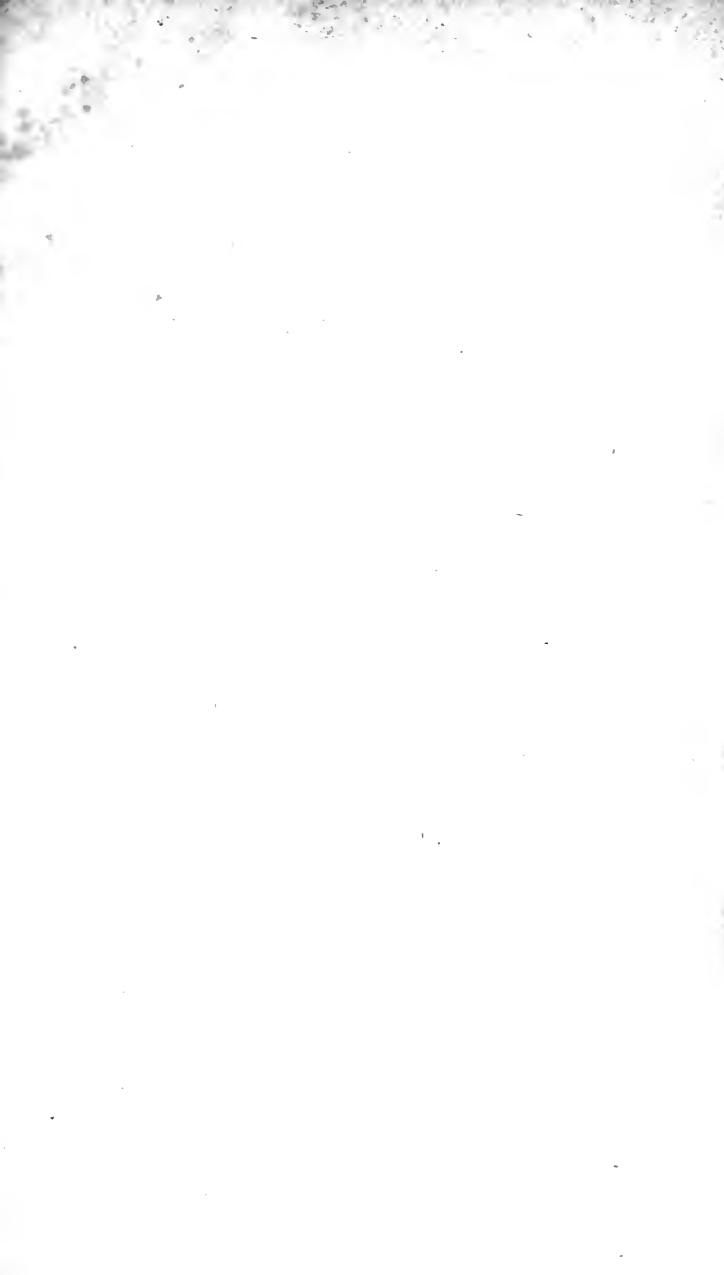
ET
LIVRES ANCIENS ET MODERNES
JOSEPH BOUDOT LAMOTTE
84, RUE BONAPARTE
PARIS (VI^e)



Library
of the
University of Toronto



200 lbs
Complete
Arch. brackets of
and
44. 2 - 3' 6" - 3' 6" - 3' 6"



2
1000

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

ANALYSE
DE LA
PHILOSOPHIE
DU CHANCELIER
FRANÇOIS BACON,
AVEC SA VIE,

TOME PREMIER.



A LEYDE;

Chez les Libraires Associés.

M. DCC. LXXVIII.

AVERTISSEMENT.

LE dessein de cet Extrait est d'engager les esprits d'une certaine force à lire l'Original, & d'en dispenser ceux qui ne peuvent prendre le temps ni la peine d'aller à la source.



T A B L E
D E S M A T I E R E S

D E L A

P R E M I E R E P A R T I E.

V I E du Chancelier François Bacon, Page 1
Essai sur la Reine Elisabeth. 199
Eloges du Chancelier Bacon. 226

A N A L Y S E

D E L A P H I L O S O P H I E
DU C H A N C E L I E R B A C O N.

C H A P I T R E I. *Apologies des Sciences.* Page 246
C H A P. II. *De l'Abus des Sciences.* 258
C H A P. III. *De la Méthode.* 268

| | |
|--|-----|
| CHAP. IV. <i>De la Nature.</i> | 275 |
| CHAP. V. <i>De l'Expérience.</i> | 282 |
| CHAP. VI. <i>De la Métaphysique.</i> | 295 |
| CHAP. VII. <i>De la Théologie.</i> | 302 |
| CHAP. VIII. <i>De la Médecine.</i> | 309 |
| CHAP. IX. <i>De l'Histoire.</i> | 321 |
| CHAP. X. <i>Des Langues.</i> | 330 |
| CHAP. XI. <i>De l'Eloquence.</i> | 335 |
| CHAP. XII. <i>De quelques Arts.</i> | 341 |
| CHAP. XIII. <i>Du Scepticisme.</i> | 361 |
| CHAP. XIV. <i>De l'Imagination.</i> | 368 |
| CHAP. XV. <i>Des Préjugés.</i> | 378 |
| CHAP. XVI. <i>Des Passions.</i> | 388 |
| CHAP. XVII. <i>Du Bien.</i> | 397 |
| CHAP. XVIII. <i>De la Vicissitude des choses humaines.</i> | 409 |
| CHAP. XIX. <i>Du Gouvernement.</i> | 418 |

Fin de la Table de la premiere Partie.



LA VIE

DE

FRANÇOIS BACON,

CHANCELIER D'ANGLETERRE.



Ar une loi des anciens Egyptiens, le caractere & les actions des morts étoient soumis à un examen solennel, après lequel les Juges commis à cet effet, prononçoient les peines ou les récompenses dues à la mémoire du défunt. Rien ne mettoit à l'abri de cette dernière épreuve & de ce jugement impartial, ni la haute naissance, ni les dignités, ni les talens; les Rois même y étoient assujettis. Cet usage étoit sans

Tome I.

A

doute, un puissant aiguillon pour les belles ames déjà portées à la vertu, & un frein redoutable pour les vicieux les plus abandonnés. Tout homme qui entreprend d'écrire la Vie d'un personnage illustre, dont la mémoire mérite de passer à la postérité, doit toujours avoir devant les yeux une Loi si sage. Il doit, comme devant les Juges d'Egypte, rapporter les vices & les défauts aussi bien que les perfections & les bonnes qualités du mort, se proposant par ce double exemple du bien & du mal, d'instruire les vivans & de les rendre meilleurs : & quoique l'Historien s'arrête naturellement avec complaisance sur les qualités brillantes de son Héros, l'homme Citoyen qui veut être utile aux hommes, ne cherchera point à pallier ni à dissimuler les taches de celui dont il écrit l'Histoire, parce qu'il est de l'intérêt du Public d'être informé des unes & des autres. C'est avec ces vues que j'entreprends d'écrire la Vie du Chancelier Bacon. Je ne tairai

point ses défauts ni ses fautes , & je laisserai au Lecteur à juger si ses talens & son mérite , ne doivent pas faire oublier quelques legeres imperfections , & des foibleſſes inféparables de l'humanité.

Nicolas Bacon, Pere de celui dont il s'agit , fut le premier Garde des Scéaux , revêtu de la dignité & du pouvoir de grand Chancelier ; il exerça cet emploi respectable durant près de vingt ans , sous le regne d'Elizabeth. Ce fut un Ministre très-savant , plein de sagesse & de vertu , qui servit son Pays avec toute l'intégrité d'un homme de bien , & qui conserva au milieu des honneurs , & dans une haute fortune , cette modération & cette simplicité dans les manieres qui sont presque toujours l'ornement & l'apanage des grands hommes : il avoit épousé en secondes noces , la fille du Sieur Antoine Cooke , Précepteur d'Edouard VI de qui les Historiens de ce temps - là parlent honorablement , comme d'un homme très-instruit dans

les langues sçavantes ; ils font le même éloge de sa fille , à qui même une plume ennemie a reproché d'avoir traduit du Latin , l'Apologie de l'Eglise Anglicane par l'Evêque Sewell.

Nicolas Bacon eut de ce second mariage deux enfans , dont le plus jeune naquit à la Maison d'York dans le Strand le 22 Janvier 1561. C'est celui dont j'écris l'Histoire. S'il fut heureux de naître dans un siècle où les Grands honoroient les Arts & les Sciences qu'ils cultivoient alors autant qu'ils les négligent aujourd'hui , il apporta de son côté une aptitude & une capacité merveilleuse pour toutes sortes de connoissances utiles & agréables : esprit vraiment original , bien différent des Sçavans ordinaires , qui ne pensent & ne raisonnent que d'après leurs devanciers , il sembla né pour donner le ton & la loi dans l'empire des Sciences , & pour être le Précepteur de son siècle & des siècles suivans.

Le jeune Bacon donna de fort bonne

heure des marques de ses heureuses dispositions. Il étoit encore un enfant, & déjà la Reine prenoit plaisir à converser avec lui, & à l'éprouver par des questions; ses réponses toujours pleines de bon sens & de résolution plaisoient à Elizabeth qui l'appelloit en riant son petit Garde des Sceaux; un jour la Reine lui demandant quel âge il avoit, le jeune Bacon lui répondit avec vivacité : *Madame, je suis né deux ans avant le regne fortuné de votre Majesté.*

Je n'ai sçu aucunes particularités de son éducation; jusqu'au temps où il fut envoyé à l'Université de Cambridge, pour y étudier sous le Docteur Whitgift, depuis Archevêque de Cantorbérie. Il entra au Collège de la Trinité en 1573, à l'âge de douze ans; il y fit des progrès si rapides, qu'il eût fini le cours de ses études, telles qu'on les faisoit dans ce temps-là, avant sa seizième année; mais ce qui doit surprendre davantage, dès ce temps, il commença à entrevoir le vuide & l'inutilité de la

Philosophie qui régnoit alors, & il conjectura que l'édifice des connoissances utiles, devoit être bâti sur d'autres fondemens & avec d'autres matériaux que ceux que l'on employoit depuis plusieurs siècles : il ne dut cette découverte qu'à son génie, & à son discernement singulier. Qu'on se transporte dans le temps dont nous parlons, on sentira quelle supériorité d'esprit, & quel courage il falloit pour vaincre seul, & sans guide, les obstacles qu'apportoit à cette grande découverte un préjugé général. Aristote avoit une autorité despotique dans les écoles, où ses décisions étoient reconnues infaillibles en matière de raisonnement. Notre Auteur fut le premier, & le grand réformateur de la Philosophie ; tout le fatras aristotélique, qui n'étoit que le voile de l'ignorance, céda bientôt la place au véritable sçavoir ; Bacon eut à combattre des préjugés devenus respectables par leur ancienneté, & (ce qui dut lui donner bien plus de peine) le chagrin & la vanité de tous

les sçavans vieilliss dans des opinions transmises d'âge en âge jusqu'à eux , dont le renversement les réduisoit à l'état d'ignorance , & leur enlevoit le fruit de leurs longues études ; néanmoins il fut assez heureux pour voir la révolution déjà bien avancée de son temps ; l'âge suivant vit passer dans le parti du nouveau Philosophe , les sçavans de toutes les nations , & la lumière chassa les ténèbres.

Je parlerai plus au long de ce grand événement , lorsque je rendrai compte des ouvrages de Bacon , je reviens à sa personne. Son pere le fit voyager de très-bonne heure ; nous apprenons par une lettre du sieur Pawlet , Ambassadeur en France , que le jeune Bacon étoit à Paris en 1577 , il avoit pour lors seize ans : si on le regarde comme un enfant ordinaire , on sera surpris qu'un Ministre très-versé dans la connoissance des hommes & des affaires , ait envoyé son fils dans les pays étrangers à un âge où nous sçavons , par une expé-

rience journaliere, que notre jeune Noblesse voyage inutilement & sans profit ; mais sans doute qu'il avoit aperçu dans son fils une prudence & un jugement au-dessus de ses années, & qu'il se flatta qu'il sçauroit tirer avantage de ce qui étoit infructueux pour les autres : s'il eut cette pensée, le jeune homme ne trompa point ses espérances ; l'Ambassadeur en France conçut de lui une si favorable opinion, qu'il l'envoya vers la Reine, chargé d'une commission qui demandoit du secret, & de la promptitude. Après s'en être acquitté avec applaudissement, le jeune Bacon continua ses voyages. Son esprit naturellement porté aux recherches & à la réflexion, ne lui permit pas de donner son temps à l'étude des langues ; il crut le mieux employer, à examiner soigneusement les mœurs & les coutumes des peuples, le caractère de leurs Princes, & les différentes Constitutions des Gouvernemens. Nous avons parmi ses Œuvres des Observations sur l'état

général de l'Europe, écrites à-peu-près dans ce temps.

Son pere, qui l'aimoit plus que ses autres enfans, avoit amassé pendant son absence, une somme d'argent assez considérable qu'il destinoit à lui procurer un établissement & un état aisé ; mais le Chancelier prévenu par une mort prompte, ne put effectuer cette bonne volonté ; & le jeune Bacon obligé de partager avec ses freres, n'eut qu'une petite portion de la somme que son pere avoit amassée pour lui seul.

Son peu de fortune le fit songer à prendre une profession, & moins par goût que par la nécessité des circonstances, il se livra à l'étude du Droit : il entra pour cet effet dans la Société de Gray ; ses talens supérieurs le rendirent bientôt l'ornement de la Maison, en même-temps que ses manieres douces & son affabilité lui gaignoient l'affection de tous ceux qui vivoient avec lui ; sa science & sa réputation furent si grandes en peu de temps,

que la Reine Elizabeth , lorsqu'il n'avoit encore que vingt-huit ans , le nomma son Avocat extraordinaire , distinction qu'il ne dut qu'à son mérite , indépendamment des services de son pere. Mais on ne peut vaincre son génie ; Bacon avoit un esprit trop vaste & trop étendu , pour se borner à l'étude d'une science qui ne consiste que dans la connoissance des exemples & des autorités , science environnée d'épines , obscure dans son origine , & rendue encore moins intelligible dans la suite , par les efforts mêmes qu'ont fait pour l'éclaircir les Commentateurs , les compilateurs & autres sçavans de pareille espece ; gens à la vérité d'un travail infatigable , mais la plûpart sans esprit & sans jugement. Aussi Bacon donna-t-il souvent l'essor à son génie , & portant les vues d'un profond examen sur tout l'empire du sçavoir , il imaginoit des méthodes propres à remédier aux défauts qu'il avoit observés dans chaque science ; & à procurer les avantages qui lui

manquoient. Il donna pour premier essai le Traité intitulé : *La plus grande production du Temps*, titre fastueux qu'il désapprouve lui-même dans une lettre écrite depuis sa retraite au Pere Fulgence Vénitien. Ce Traité, que nous n'avons pas, n'étoit que l'esquisse d'un grand dessein qu'il finit par la suite dans son merveilleux Ouvrage, *du rétablissement des Sciences*. L'Histoire de l'Esprit humain, & sa marche, s'il est permis de parler ainsi, dans la découverte des vérités, est le spectacle le plus amusant qu'on puisse présenter à des yeux philosophes ; & c'est peut-être aussi le plus utile pour tous les hommes. Le Lecteur intelligent verra avec plaisir, dans l'ouvrage dont nous parlons, par quelle route Bacon est parvenu à la connoissance des vérités toutes neuves ; il fera surpris en marchant sur les pas de l'Auteur, de voir s'élever peu-à-peu devant lui, le grand édifice d'une théorie universelle, inconnue jusqu'alors. Bacon fut si satisfait & si

flatté de la grandeur & de la beauté de son système, qu'il ne craignit point de se regarder comme un homme que la nature avoit fait naître pour l'utilité & pour l'avantage du genre humain: dans une de ses Lettres, il ne fait point difficulté de dire qu'il a rendu les plus grands services à la Société, & que la postérité lui aura des obligations éternelles.

Si ce peu de faits que nous venons de rapporter pour faire connoître les premières années de la vie de Mylord Bacon, ne satisfont pas entièrement le lecteur, qu'il nous sache gré du moins de la peine que nous avons prise de les rechercher dans différentes pièces & recueils, où ils sont épars, sans suite & sans liaison; nous espérons de le dédommager par ce qui nous reste à dire. Un nouvel ordre de choses se présente; jusqu'ici nous avons vu Mylord Bacon dans l'ombre & la retraite de son cabinet, conversant avec ses livres ou avec lui-même: maintenant porté par la for-

une sur le théâtre du monde, c'est un homme d'Etat occupé des plus grandes affaires, & lié avec les personnages les plus considérables de son temps. Employé avec distinction par un Souverain, il fut honoré par son successeur d'une préférence marquée, & obtint toute sa confiance. Pour donner à cette Histoire une juste étendue, sans laquelle elle ne pourroit être fort utile, il ne sera pas hors de propos de faire en abrégé le tableau des deux regnes sous lesquels Mylord Bacon a vécu. Le portrait des hommes avec qui il a eu quelque liaison, servira à le faire mieux connoître lui-même, & mettra son caractère dans un plus grand jour ; il est même une raison particulière à notre sujet, pour passer en cette occasion les bornes ordinaires de l'Episode ; les Lettres de notre Auteur traitent, pour la plupart, des affaires publiques de son temps ; on peut les regarder comme des archives authentiques de plusieurs faits importans, que même souvent on

ne trouve point ailleurs ; mais ces fortes d'écrits dans lesquels on s'entretient avec ses contemporains déjà instruits , du moins en grande partie , des choses dont on leur parle , deviennent intelligibles pour les lecteurs à mesure que les temps & les faits s'éloignent d'eux : je crois donc leur faire plaisir de développer ici avec quelque étendue , & de ranger dans leur ordre , des faits qui dans une lettre ne sont d'ordinaire que légèrement indiqués , & supposent , pour être entendus , des connoissances de détail qu'ils ne peuvent avoir.

La nature en formant Elizabeth lui avoit donné toutes les vertus qui sont les grands hommes , un sens droit , & un jugement solide , une grandeur d'ame au-dessus de son sexe , un courage mâle , & une fermeté inébranlable ; l'espece de disgrâce où elle passa ses premières années , servit encore à entretenir & à augmenter les dons qu'elle avoit reçus de la nature ; exposée à bien des dangers par la dureté de son

pere, & plus encore par la jalousie & la cruauté de sa sœur, elle avoit appris de bonne heure à s'observer soigneusement, & à mesurer ses actions, ses paroles, ses regards, & même son silence. Heureusement le regne de Marie fut court, mais dans le peu d'années qu'il dura, l'Angleterre vit renouveler sous le Gouvernement & par les ordres d'une femme, tous les actes de cruauté, & toutes les scenes d'horreur & de carnage qui font détester encore aujourd'hui les regnes affreux de Néron & de Domitien. Marie avoit abjuré la Religion de son pere, & par ce changement elle porta la division & le trouble dans son Royaume; on emprisonnoit, on dépouilloit de leurs biens, on faisoit mourir tous ceux qui refusoient de professer une foi qui n'étoit point la leur ni celle de leurs peres. Si l'on en croit les Historiens; des Prêtres inhumains osèrent, dans leur fureur, proscrire Elizabeth elle-même, qui n'échappa, que comme par miracle, à leur rage & à

leur persécution ; elle dut son salut à la politique, non à la douceur de Philippe ; car on ne peut soupçonner d'un acte d'humanité le tyran le plus cruel & le plus déterminé que l'on ait vu dans les derniers siècles ; mais il crut devoir, pour ses propres intérêts, épargner la sœur de la Reine qu'il avoit épousée & dont il n'avoit point d'enfans ; en effet, il conserva Elizabeth pour empêcher que Marie Stuart qui alloit être Reine de France, ne joignit à cette Couronne celle d'Angleterre, & ne devînt trop redoutable aux Pays-Bas.

Elizabeth en montant sur le trône, trouva les finances épuisées, & ses revenus consumés d'avance ; le Royaume divisé & affoibli au dedans par les sanglantes exécutions du regne précédent, étoit sans alliance & sans considération au dehors ; instruite par les fautes de Henri VIII & de Marie, Elizabeth sentit qu'elle ne pouvoit régner en sûreté, qu'en gagnant la confiance, & en se conciliant l'amour de ses su-

jets ; pour y réussir , elle employa un système de politique bien simple , & toutefois peu suivi , quoique sûr de produire de grands & de glorieux effets ; elle se proposa pour unique règle de sa conduite , le bonheur de son peuple , & la gloire de la nation. Ce fut en suivant constamment un plan si sage & si bien entendu , qu'elle rendit son regne l'un des plus glorieux & des plus illustres dont il soit parlé dans l'histoire. Son pouvoir n'étoit pas encore bien affermi ; elle avoit à craindre des guerres intestines , lorsqu'elle résolut de réformer la Religion , entreprise vraiment hasardeuse ; car les changemens en cette matière sont plus propres que tous les autres à exciter des troubles , par la fermentation qu'ils font naître dans les esprits , qui souffrent impatiemment de se voir contraints & gênés sur une chose que Dieu semble avoir laissée au choix de l'homme : cependant elle vint à bout de ce qu'elle vouloit ; elle excita habilement & entretint avec adresse des di-

visions en Ecoſſe, en France, & dans les Pays-Bas : ces trois Puiffances qui ne s'accordoient que dans la haine qu'elles portoient à Elizabeth, & dans la volonté qu'elles avoient de lui nuire, l'autorifoient affez par leur conduite à fon égard, à employer toutes fortes de moyens pour ſe défendre des entrepriſes qu'elles tramoient fourdement contre elle : afin de repouſſer les attaques de la force ouverte, elle favorifa la réforme en Ecoſſe, ſoutint & aida les Proteſtans de France, donna des ſubſides & des ſecours aux Hollandois embarrasſés à défendre leurs vies & leurs libertés, contre un tyran qui ne leur laiſſoit aucun relâche ; par cette conduite toujours ſoutenue, elle ſurmonta les obſtacles qui s'oppoſoient à la grandeur de l'Angleterre, & ſe vit enfin elle-même l'arbitre de l'Europe. Sous ſon gouvernement, la Grande-Bretagne fortant de l'obſcurité où elle étoit depuis quelque temps, recouvra ſon ancienne ſplendeur, & eut beaucoup d'in-

fluence sur les affaires de ses voisins qui ne purent rien chez elle : preuve incontestable de sa force & de sa puissance.

Elizabeth avoit trouvé la nation endettée de quatre millions, somme incroyable pour ces temps-là ; sa seule économie, sans impôts & sans subsides, lui fournit les moyens de l'acquitter. Henri VIII avoit extrêmement affoibli la monnoie ; Marie avoit négligé de réparer ce désordre ; Elizabeth remit les especes à leur juste valeur, & rétablit ainsi la confiance & le crédit public, source infallible de richesses, ou plutôt la seule & vraie richesse d'un Etat. Elle fit soigneusement remplir ses magasins d'armes & de toutes sortes de munitions de guerre ; elle mit en honneur les exercices militaires, & la jeunesse y fut assujettie dans toutes les Provinces. La marine tombée en décadence, & presque abandonnée, ne pouvoit manquer d'attirer les soins & l'attention d'Elizabeth, qui bien instruite de la

constitution & des avantages naturels de son Royaume, comprit aisément que les forces de mer étoient le plus ferme rempart de ses Etats & la base de sa puissance ; elle fut bien récompensée des peines qu'elle s'étoit données pour relever sa marine, par la victoire complète remportée sur cette fameuse flotte Espagnole surnommée l'Invincible, qui sembloit menacer l'Angleterre de devenir une Province d'Espagne. Cette flotte qui avoit tant coûté de temps & de dépense, & pour laquelle Philippe avoit épuisé ses trésors, fut entièrement défaite par celle de la Reine ; cette glorieuse victoire, qui procura la sûreté intérieure de cette Isle & augmenta sa réputation au dehors, ne fut due qu'à la bonne conduite d'Elizabeth & à la valeur de ses troupes, quelque chose que les Historiens étrangers aient voulu dire pour diminuer la gloire de cette grande action.

Avant Elizabeth aucun de nos Princes n'avoit songé à faire fleurir le com-

merce ; elle le regardoit avec raison comme le plus sûr moyen d'augmenter la puissance de l'Angleterre. Aussi par la faveur & la protection dont elle le soutint, devenu bientôt très-considérable, il s'étendit dans tout le Nord, & pénétra jusques dans les deux Indes. En un mot, la sage conduite de cette illustre Reine & sa bonne fortune, furent telles au dedans & au dehors que ses alliés eurent toujours une entière confiance en sa parole, & que ses ennemis qui craignoient son pouvoir, étoient forcés d'admirer & de louer sa prudence ; l'éloge d'un ennemi ne peut être suspect, & comme il est toujours sincere, il n'en est point de plus flatteur ni de plus glorieux. Elizabeth ménageoit les deniers publics dans la vue de procurer du soulagement à son peuple ; mais elle savoit aussi, par une économie bien entendue, prodiguer l'argent dans les occasions où il étoit à propos de le répandre, pour assurer l'honneur & la tranquillité de ses sujets. Jamais

le Gouvernement n'avoit fait de plus grandes entreprises , & jamais les charges publiques & les impôts n'avoient été moins considérables. Cela seul suffit pour nous donner une très-haute idée des bonnes intentions de la Reine & de l'intégrité de ses Ministres.

J'ai déjà parlé de Nicolas Bacon , pere de notre Auteur , j'ajouterais seulement ici que content du rang que lui donnoit sa place , il n'aspira jamais à monter plus haut , & ne se laissa point séduire aux appas de l'ambition ; sa modération fut extrême en toutes choses. Un jour la Reine dans une visite qu'elle lui fit en sa maison d'Hertfort , lui dit en plaisantant que cette maison étoit trop petite pour un homme tel que lui ; Madame , répondit le Chancelier , c'est la faute de Votre Majesté qui m'a fait trop grand pour ma maison.

Walsingham dans la vie privée étoit un homme de bien & d'une vertu sans tache , habile Ministre , il avoit un talent singulier pour se procurer par-tout

des intelligences dont il s'aidoit avec une dextérité merveilleuse pour faciliter l'exécution des projets du Gouvernement : dévoué tout entier au service de sa patrie, il travailloit uniquement pour elle & s'oublioit lui-même ; son désintéressement, & le mépris généreux qu'il fit toujours des richesses, sentimens élevés que l'on nomme aujourd'hui folie & extravagance, lui auroit mérité le respect & la vénération des plus beaux siècles de l'antiquité.

Le Grand Trésorier, Mylord Burleigh passoit pour le plus grand homme d'Etat qui fût alors ; on le cite encore en exemple, on le propose pour modele, & il n'a pas eu jusqu'ici de parfait imitateur. De grands talens naturels, & une application continuelle aux affaires pendant trente années qu'il avoit été à la tête du Gouvernement, lui avoient acquis une expérience consommée, & des connoissances universelles. On le loue sur-tout de cette intrépidité & de ce courage d'esprit si nécessaires à un

Ministre , & fans lesquels il ne peut faire de grandes choses , ni même rien de fort utile à la société. Inviolablement attaché à sa Souveraine , il la servit avec autant de fidélité que de succès , & il eut ce bonheur inexprimable de trouver toujours les vues & les desseins de sa Reine , d'accord avec le bien & l'avantage de son pays. Grand éloge du Prince & du Ministre , lorsque celui-ci n'emploie , pour être agréable à son Maître , que les mêmes moyens dont il se sert pour être utile à sa patrie.

Sous une si sage administration l'Angleterre se vit au plus haut point de sa grandeur & de sa gloire ; respectée au dehors , elle jouit au dedans d'une longue & tranquille paix , & son bonheur étoit encore augmenté par la comparaison de son Etat avec celui de ses voisins : l'Ecosse , la France , l'Espagne & la Hollande travaillées par de continuelles divisions , avoient à souffrir tous les maux réunis de la guerre intestine & de la guerre étrangere , la Grande-Bretagne

tagne à l'ombre de la tranquillité publique, voyoit fleurir chez elle les arts, les sciences & le commerce. Le siècle d'Elizabeth fut celui des grands hommes en tout genre : ce sont les Princes qui forment leurs sujets, l'Histoire de l'univers en fournit des preuves sans nombre ; le dépérissement des arts & des sciences, la rareté des hommes de génie & de talent, sont la marque infailible de la foiblesse du Gouvernement & de l'incapacité du Maître : Elizabeth, qui avoit les qualités d'un grand Roi, eut de grands Capitaines, d'habiles Ministres, & des Ecrivains illustres.

Bacon environné de tout ce qui pouvoit exciter son émulation, ne se manqua pas à lui-même ; & l'on voit dans ses Lettres que, s'il chercha avec soin les occasions de rendre son nom célèbre, il ne négligea rien de ce qui pouvoit éclairer son esprit & étendre ses connoissances. Il déclare qu'avec des sentimens très-modérés pour son avancement & sa fortune, il a une ambition

fans bornes & fans mesure pour parvenir dans la carrière des sciences, & sur-tout de la Philosophie qu'il regardoit comme son domaine, & qu'il se croyoit chargé de défricher : Bacon s'attacha au Grand Trésorier, de qui il étoit allié, & tâcha d'obtenir par son crédit quelque place où il pût servir l'Etat. Le Grand Trésorier lui fit enfin accorder, après bien de difficultés, la Charge de Greffier de la Chambre Etoilée ; cette Charge lui rapportoit environ 1600 l. par an. Ce fut-là l'unique faveur que Mylord Bacon put obtenir pendant tout le regne d'Elizabeth ; quoique ses manieres insinuanes, son éloquence & son profond savoir lui eussent gagné l'estime & l'admiration des plus grands Seigneurs de la Cour, & en particulier du célèbre Comte d'Essex auquel il s'étoit attaché dès sa jeunesse, espérant que la protection d'un homme qui étoit très-bien avec la Reine, seroit utile à sa fortune. Elizabeth elle-même lui donna souvent des mar-

ques de distinction , l'admit à sa présence , & le consulta quelquefois sur les affaires de l'Etat : les Ministres employèrent sa plume pour justifier ou disculper aux yeux du public l'administration présente ; & cependant malgré tant de belles apparences , cette Reine qui connoissoit bien le caractère & le prix des hommes , & qui plaçoit ses graces & sa faveur avec discernement , ne lui témoigna jamais de préférence ni de bontés proportionnées à l'idée que nous avons de son mérite. Ce phénomène demande une explication ; on en verra la cause dans la maniere de penser de ces Ministres ambitieux , qui avec beaucoup de prétentions & peu de talens , sont jaloux du mérite qu'ils voient dans les autres , & que , malgré les illusions de l'amour-propre , ils ne peuvent se flatter d'avoir.

La Cour étoit alors partagée en deux factions , dont l'une avoit pour Chef le fameux Comte d'Essex ; à la tête de l'autre étoient les deux Cécil pere &

fil. Essex étoit dans la fleur de sa jeunesse & de sa beauté : brave, ambitieux, populaire, il étoit en même temps, ce qu'on n'avoit jamais vu, le Favori de son Prince & l'Idole du Peuple ; curieux de la gloire qui s'acquiert par les armes, libéral jusqu'à la profusion, tout dévoué à ses amis, sans égards & sans ménagemens pour ceux qu'il n'aimoit pas ; assez savant lui-même & protecteur déclaré des gens de lettres : mais une qualité bien rare chez les grands, & qui le distingue de tous ceux qui ont été favoris de leurs maîtres, c'est qu'au plus haut degré de sa fortune, il écoutoit, il recevoit avec douceur les conseils & les remontrances de ses amis, & aimoit à entendre la vérité. Tant de belles qualités ne purent lui tenir lieu de cet art & de ce manège nécessaires aux courtisans, & dont ils se font honneur comme d'une grande vertu, parce que c'est presque toujours la seule qu'ils ayent : beaucoup de circonspection, de petites finesses, un silence mystérieux

& sur-tout une basse & servile complaisance pour les caprices & les goûts de leur maître, une attention inquiète & continuelle à leurs propres intérêts, qu'ils poursuivent même aux dépens de leur Prince, & souvent de la Patrie. Tous ces grands talens manquoient au Comte; son ame fiere & noble, pleine de droiture & de franchise, donna à ses envieux bien de l'avantage sur lui : ils ne cessoient de représenter à la Reine, que ce jeune Seigneur peu content de la faveur dont elle l'honoroit, prétendoit être le maître de sa bienfaitrice; ils lui remontroient que la hauteur avec laquelle il vouloit l'obliger à suivre ses avis dans les affaires d'Etat, peu séante dans un sujet, avilissoit la Majesté Souveraine. De telles insinuations souvent répétées, & dans lesquelles il y avoit quelque chose de vrai, ou du moins de bien vraisemblable, firent impression sur une Reine fiere & jalouse jusqu'à l'excès, de son autorité. Malgré l'extrême affection qu'elle avoit pour lui,

elle faisoit toutes les occasions de mortifier son orgueil ; la recommandation du Comte auprès de la Reine , étoit un motif de refus & d'exclusion pour ceux qu'il protégeoit. A son retour de l'expédition de Cadix où il s'étoit comporté avec beaucoup de valeur , il eut le chagrin de voir son ennemi Robert Cecil élevé au poste de Secrétaire d'Etat , qu'il avoit instamment sollicité pour un autre. Il avoit souvent recommandé Bacon à la Reine ; il demanda pour lui avec toute la chaleur de l'amitié, la place de Solliciteur Général , & ne put l'obtenir. Cécil ennemi mortel du Comte , & jaloux en secret de Bacon & de ses talens , représentoit ce dernier à la Reine , comme un spéculatif , qui entièrement adonné à des recherches philosophiques , neuves & ingénieuses à la vérité , mais chimériques & imaginaires , étoit plus propre à gâter ses affaires que capable de la bien servir : Bacon étoit cependant cousin-germain de Cécil : le pere de celui-

ci, & Mylord Burleigh dont Bacon étoit neveu, avoient époufé les deux sœurs, mais l'ambition connoît-elle les liens du fang, & respecte-t-elle le mérite? Bacon irrité du mauvais procédé de son parent, exhala des plaintes ameres contre lui, & lui reprocha ouvertement & avec indignation de chercher à perdre en secret un homme qu'il feignoit en public vouloir servir; il fut même plusieurs fois sur le point de tout abandonner, & de se retirer en quelque pays étranger, pour y cacher sa honte & son ressentiment. Le Comte d'Effex voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir de la Cour pour son ami, & craignant de s'exposer de nouveau à l'affront d'un refus, le dédommagea de son propre bien, & lui donna sa maison de Twit-henam & sa terre de Paradis, si nous en croyons Bushel; il est constant du moins que la donation étoit très-considérable, & Bacon avoue lui-même dans son Apologie, qu'il vendit pour le prix de dix-huit cens livres sterling & bien

au-deffous de leur valeur les terres dont le Comte d'Effex l'avoit gratifié. Une telle générosité, accompagnée de toutes les belles manieres & de ces distinctions flatteuses, dont une ame sensible & délicate est encore plus touchée que du bienfait même, eût gravé profondément dans le cœur d'un honnête homme les sentimens les plus vifs d'une reconnoissance éternelle, & d'un attachement inviolable pour son Bienfaicteur : que pouvons-nous donc penser de Bacon & de son caractère, lorsque nous le voyons, après le triste sort de ce Seigneur infortuné, publier à la face de toute l'Angleterre le détail des trahisons de Robert Comte d'Effex? Cet infâme procédé lui attira dans le temps la haine de tout le public, & la honte de cette action vit encore aujourd'hui dans plusieurs Historiens, qui reprochent à sa mémoire la noirceur de son ingratitude.

Elizabeth avoit comblé le jeune d'Effex d'honneurs & de dignités, elle l'a-

voit fait Comte Maréchal d'Angleterre, & lui donnoit chaque jour de nouvelles marques d'estime & de considération. Toute cette faveur ne fit qu'aigrir & enflammer la rage de ses ennemis, ils étoient puissans & bien unis entr'eux, & toutefois ils n'oserent l'entreprendre à découvert; pour assouvir leur haine & le perdre plus sûrement, ils eurent recours à des menées sourdes & à des intrigues secretes contre lesquelles le caractere ouvert du Comte, sans méfiance & sans précaution, ne lui fournissoit point de défense; & pour dire la vérité, son humeur impérieuse qu'il ne pouvoit maîtriser, servit les complots de ses ennemis; il se laissoit souvent emporter à des manieres injurieuses & pleines de mépris pour ceux qui n'étoient pas de son sentiment, ou qui traversoient ses desseins. Un jour même dans une dispute qu'il eut avec la Reine, il perdit le respect; & lui manqua jusqu'à la quitter brusquement & lui tourner le dos d'une façon outrag-

geuse & méprisante : Elizabeth outrée de cette insolence, oubliant la modestie de son sexe, & la dignité de son rang, lui donna un soufflet ; le Comte de son côté par une violence encore moins excusable, porta la main sur son épée, geste d'un furieux contre une femme qui étoit sa Souveraine. Cette scene honteuse fut la premiere cause de tous les malheurs du Comte ; en vain la Reine le combla de nouvelles faveurs, en vain elle lui pardonna l'insulte qu'il lui avoit faite, & lui donna des preuves d'une entiere confiance, le Comte ne put jamais oublier l'affront qu'il prétendoit avoir reçu d'elle. Peu de temps après cette aventure, la Reine l'envoya Vice-Roi en Irlande avec une commission illimitée ; sa conduite dans ce pays n'a pas évité les reproches, & les Historiens remarquent comme une démarche qu'on ne peut justifier, une conférence particuliere qu'il eut avec le chef des rebelles, & le traité qu'il fit avec lui. Son retour

précipité en Angleterre fut une déso-
béissance formelle aux ordres qu'il avoit ;
selon Osborn , le Comte fut engagé à
cette dernière faute , trompé par un ar-
tifice de Cécil. Celui-ci toujours oc-
cupé du soin de perdre son ennemi ,
après avoir prévenu la Reine & réveillé
ses soupçons , arrêta dans le Port tous
les vaisseaux qui se préparoient à aller
en Irlande , & en fit partir un seul ,
avec ordre à l'équipage de répandre
dans ce Royaume la fausse nouvelle
de la mort de la Reine. Le Comte
abusé par cette feinte , fit voile aussitôt
pour l'Angleterre , accompagné seule-
ment d'un petit nombre de person-
nes ; la Reine le reçut sans émotion ,
ne lui témoigna ni satisfaction ni mé-
contentement de son retour ; elle lui
ordonna néanmoins de garder la pri-
son dans sa maison , & chargea la
Chambre Etoilée d'examiner sa con-
duite. Ce traitement , quoique doux &
modéré , excita les plaintes du peuple ,
dont le Comte étoit l'idole ; & ses en-

némis attentifs à tout ce qui pouvoit servir leur jalousie & leur mauvaise volonté, représentèrent aussi-tôt à la Reine que l'attachement déraisonnable que le peuple montrait en cette occasion pour un coupable, étoit d'une dangereuse conséquence pour l'Etat & pour son autorité.

Ainsi cette affection populaire, que le Comte avoit recherchée avec tant de soins, & sur laquelle il comptoit beaucoup, ne fit que presser sa ruine; il fut jugé par le Conseil & condamné à perdre sa place de Conseiller, & ses emplois de Comte Maréchal & de grand Ecuyer, & à demeurer en prison tant qu'il plairoit à Sa Majesté. La Reine contente d'avoir humilié son orgueil, oublia toute sa colere, & ne voulut point souffrir que l'Arrêt fût porté sur les registres; elle le continua même dans la Charge de Grand-Ecuyer, & lui rendit la liberté, après avoir tiré de lui une promesse de se soumettre à tout ce qu'elle jugeroit à propos, l'a-

vertissant en même-temps qu'il étoit prisonnier sur sa parole. Le repentir apparent du Comte fut de peu de durée; ayant fait à la Reine une demande véritablement indiscrette, le dépit qu'il eut de se voir refusé, le fit sortir du pays, & il s'abandonna de nouveau à toute la violence de son humeur, ou plutôt aux pernicieux conseils de ses créatures; & dans le vrai, la confiance & la présomption que lui donnoit une suite non interrompue de succès, augmentées encore par les suggestions intéressées de ceux qui dépendoient de lui, sembloient lui avoir tourné la tête : car depuis ce moment toutes ses actions furent des actes de folie & de désespoir : avec un petit nombre d'amis, tous d'états différens & qui ne se connoissoient pas entre eux, il entreprit de se rendre maître du Palais, de se saisir de la personne de la Reine, & d'éloigner d'auprès d'elle tous ceux qu'il croyoit ses ennemis. Jamais on ne vit conspiration si

mal concertée, ni conduite avec aussi peu d'apparence de succès. La Cour fut avertie dans le moment, & aussitôt la maison du Comte investie, lui & ses amis arrêtés, sans qu'il pensât à faire la moindre résistance. Car au lieu de sa révolte, il ne se doutoit pas encore qu'il fût un rebelle. Le détail de son procès n'est pas de mon sujet.

Le sieur Edouard Coke, Procureur Général, & François Bacon, Conseiller du Conseil de la Reine, furent chargés de l'instruction. Le crime fut prouvé par une foule de témoins, & la Chambre des Pairs d'une voix unanime, le déclara coupable. Dès qu'il fut jugé, indifférent pour la vie & la mort, il ne parut ni desirer l'une, ni craindre l'autre; la Reine sembloit encore irrésolue, & même plus portée vers la douceur; mais enfin comme il ne fit rien pour lui-même, elle laissa les choses aller leur cours, & il mourut avec toute la piété d'un Chrétien, & tout

le courage d'un Héros. Il ne faut pas laisser ignorer à la postérité l'infame procédé de Coke, qui accabla ce malheureux Seigneur, dans les derniers momens de sa vie, de paroles dures & de railleries insultantes, qui en faisant mépriser son talent, inspirèrent de l'horreur pour l'usage qu'il en faisoit; Bacon se conduisit avec modération & avec bienséance.

La mort ignominieuse & prématurée de ce jeune Seigneur, qui périt sur un échaffaut dans la fleur de son âge, excita une compassion universelle, & tous murmuroient hautement du sort funeste qu'on lui avoit fait subir : la douleur du peuple s'exhala en réflexions également hardies & injurieuses au parti qui prévaloit alors à la Cour; la Reine elle-même ne fut point épargnée, & le Gouvernement crut qu'il étoit nécessaire de justifier à la Nation, par un écrit public, la conduite que l'on avoit tenue dans cette affaire. Bacon déjà très-estimé par ses talens, &

connu pour un excellent Ecrivain, eut ordre de travailler à cet ouvrage. Quelques-uns ont dit que la malice de ses ennemis lui avoit fait donner cet emploi, pour écarter de dessus leurs têtes la haine de la Nation, & la faire toute retomber sur un seul homme; que l'on favoit avoir été l'ami du Comte d'Essex, & qu'ils se promettoient de perdre infailliblement dans l'estime publique, en le chargeant d'une commission si odieuse en sa personne: s'il est vrai que ce fût leur intention, ils ne réussirent que trop bien; Bacon souleva contre lui tous les esprits par cet ouvrage, & jamais homme ne fut ni plus universellement blâmé, ni plus long-temps haï. On lui reprochoit en toute occasion, qu'il cherchoit à diffamer la mémoire de son Bienfaïcteur, lui qui étoit plus obligé que personne à pleurer sa perte & ses malheurs: sa vie fut même en péril, & l'indignation publique lui fit courir plus d'une fois le danger d'être assassiné. C'est alors

qu'il publia son Apologie que l'on peut voir dans ses Œuvres, ouvrage fort long, travaillé avec beaucoup de soin, & qui n'est pas toutefois satisfaisant dans toutes ses parties. Je veux croire que Bacon, puisqu'il le dit, n'a jamais rendu de mauvais offices au Comte d'Effex auprès de la Reine, quoiqu'elle-même paroisse avoir insinué le contraire; je veux croire que pendant le temps de leur liaison, Bacon n'a donné au Comte que des conseils utiles & sinceres, qu'il s'est employé vivement, qu'il a fait même les derniers efforts pour sauver ce jeune Seigneur, & cela sans aucun intérêt, & sans autre motif que celui de l'amitié; quand on conviendrait de tout ce qu'il allégué pour sa justification, il reste toujours quelques taches sur son caractère, & il n'est pas possible de le laver de tout reproche en cette rencontre.

Le Comte d'Effex avoit mérité le sort qu'il éprouva, mais enfin sa mort avoit satisfait à la Justice; l'Etat & la Patrie

n'avoient plus rien à redouter de ses desseins ni de ses partisans. La Déclaration que le ministère vouloit publier à ce sujet, n'avoit d'autre but que d'arrêter les plaintes & les clameurs de la multitude ; mais quoique les choses contenues dans cette Déclaration fussent vraies , ce n'étoit pas à Bacon à écrire & à publier de telles vérités. Il devoit tout à l'amitié du Comte, qui de tout temps l'avoit obligé avec une générosité sans exemple. Dans tout autre que Bacon , cette action pouvoit n'être pas blâmable ; chez lui elle ne peut s'excuser , & c'est l'ingratitude la plus lâche & la plus marquée. Lorsque sous le regne suivant on fit le procès au Comte de Sommerfet, le Sieur Henri Yelverton qui devoit à ce Comte sa place de Solliciteur Général , refusa , au hazard de déplaire au Roi & au favori , d'employer son ministère contre celui à qui il en étoit redevable : si c'est un procédé noble & généreux , de la part d'un homme qui pouvoit du

moins trouver dans le devoir de sa Charge, le prétexte d'être ingrat ; quel nom donner à la complaisance toute volontaire que Bacon eut pour les Ministres en cette occasion ? S'il n'eût accepté cette tache odieuse, croit-on que dans ce grand nombre de gens de loi, ambitieux & vendus à la Cour, elle n'en eût pas trouvé plus d'un disposé à faire ce qu'elle désiroit ; & alors les ennemis même de Bacon lui auroient tenu compte de son refus : en un mot, l'ouvrage qu'on lui imposoit, n'étoit pas d'une importance essentielle pour l'Etat, & en s'y prêtant il violoit les obligations les plus sacrées parmi les hommes, l'amitié & la reconnoissance.

Elizabeth ne survécut pas long-temps à son favori, elle mourut l'année suivante le 24 Mars 1603 comblée de jours & d'honneurs. Si nous en croyons Osborn, les remords & les regrets qu'elle eut de la mort du Comte, la suivirent jusqu'au tombeau. Elle avoit conservé pendant tout le cours d'un regne très-

long, l'amour & la vénération de son peuple, qu'elle s'étoit si justement acquis par la sagesse & le bonheur de son administration ; peu de Souverains jouissent de cette gloire & de cette félicité. Jacques VI Roi d'Ecosse lui succéda ; sous ce nouveau regne, Bacon s'éleva par degrés à la premiere Magistrature de l'Etat.

Jacques VI né parmi les troubles & les émotions civiles, fut le Prince le moins guerrier que l'on eût jamais vû. A sa naissance son Royaume déchiré par les factions, étoit en proie à deux partis, dont l'un tenoit pour lui, & l'autre épouvoit les intérêts de sa mere : Lorsqu'il eut pris les rênes de l'Etat, il se laissa lui-même gouverner par ceux qui l'approchoient ; dominé tantôt par une cabale, & tantôt par l'autre, s'il se trouvoit un moment libre & débarassé de l'une & de l'autre, semblable à un enfant échappé, qui n'est plus sous l'œil de son maître, il oublioit tous ses déplaisirs, & se livroit à ses amusemens

favoris, la chasse & le jeu, comme si son Royaume eût été dans une tranquillité profonde. Il avoit un goût invincible & une passion étonnante pour les favoris. Le premier, qui fut aussi le pire, se nommoit Stuart, depuis Comte d'Arran, homme chargé de vices, qu'il ne rachetoit par aucune vertu publique ni privée; insolent, avide & cruel, se faisant un jeu des obligations les plus saintes, ne connoissant aucune espece de vertu, & regardant tous les gens de bien comme ses ennemis; non content d'éloigner son Maître de l'application aux affaires, il amusoit & corrompoit sa jeunesse par toutes sortes de débauches. La meilleure partie de la Noblesse fit souvent au Roi des remontrances, contre le pouvoir & le crédit de cet homme dangereux; Jacques reconnut la justice de leurs représentations, jusqu'à éloigner plusieurs fois son favori, qui revenoit toujours avec plus d'empire qu'auparavant. Enfin un ressentiment particulier en délivra le public, il

fut tué par une main qui vengeoit la mort du Comte de Morton, à laquelle il avoit contribué.

Jacques haïſſoit l'Eglise d'Ecoſſe, & confirma ſes privileges. Il déclara que les Lords qui l'avoient délivré de la tyrannie d'Arran & de Lénox, lui avoient rendu ſervice ; il les en remercia, & cependant il les bannit dans la ſuite pour cette même raiſon, & voulut conſiſquer leurs biens. Lorsque ces Lords ſe furent rendus maîtres une ſeconde fois de ſa perſonne, il les déclara tous coupables de trahiſon, & leur pardonna.

Elizabeth qui connoiſſoit bien le génie du Roi d'Ecoſſe, lui envoya en 1585 un Ambaſſadeur pour détourner ſon mariage avec la Princeſſe de Danemark, & lui inſpirer des ſentimens plus conformes aux intérêts de l'Angleterre. L'Ambaſſadeur, qui ſe nommoit M. Wotton, homme adroit & intrigant, avoit appris par une longue habitude à ſe rendre propres toutes ſortes de caractères ; il ſavoit ſe couvrir, avec

une aisance qui éloignoit tout soupçon d'affectation, de toutes les formes qu'il jugeoit les plus capables de faire réussir les projets de ses Maîtres. A l'âge de 21 ans il avoit été envoyé en France, pour sonder les intentions de cette Cour; & le fameux Connétable de Montmorenci, Ministre vieilli dans l'étude des hommes & de leur fausseté, avoit été la dupe du jeune Ambassadeur. Wotton, lorsque la Reine l'envoya en Ecosse, avoit joint à son talent naturel une expérience de trente années. Il ne mit pas beaucoup de temps à subjuguier le Roi, & à se rendre maître de son esprit & de son humeur; il l'accompagnoit dans ses promenades, entroit dans tous ses caprices, & approuvant toutes ses passions d'un air qui sembloit naturel & vrai, il traitoit les affaires de jeu, & l'amusoit par des recits plaisans, & par le goût des modes & des folies étrangères; bientôt le Roi ne vit plus que par ses yeux; ses plus fideles sujets & ses plus anciens serviteurs, qui

l'avoient même averti de se garder des ruses de cet étranger, étoient bien ou mal venus de lui, selon que Wotton le lui dictoit. La confiance ou l'aveuglement du Roi furent tels, que Wotton lui persuada sérieusement que le Roi de Danemark descendoit d'une famille de Marchands, & que l'alliance que Jacques songeoit à faire avec lui, étoit au-dessous de la dignité d'un Roi d'Escoffe.

Tel étoit le Prince qui montoit sur le trône qu'Elizabeth avoit rempli avec tant de capacité & de réputation. Les nations étrangères, & sur-tout Henri IV Roi de France, redoutoient extrêmement l'union des deux Couronnes sur la tête d'un même Souverain. L'Angleterre qui toute seule s'étoit fait craindre long-tems au dehors, accrue d'un nouveau Royaume, devenoit plus formidable; l'alliance de Jacques avec le plus puissant Monarque du Nord, & ses liaisons avec la Maison de Lorraine, qui depuis peu avoit bouleversé toute la
France,

France, rendoient ces craintes raisonnables & bien fondées ; mais la conduite de Jacques dissipa bientôt toutes ces frayeurs, & l'Europe ne tarda pas à s'appercevoir que la puissance du Roi d'Angleterre ne seroit jamais redoutable que pour son Peuple. A son arrivée en Angleterre, il prodigua les honneurs & les dignités avec si peu de discernement, que c'étoit une marque de distinction que de n'en avoir pas. Le public fut étourdi de tant d'hommes nouveaux, & l'on vit des affiches qui promettoient pour le soulagement des mémoires courtes, une liste fidele de toute la Noblesse.

Bacon qui s'étoit hâté de rendre hommage au nouveau Roi, & de lui faire sa cour, en reçut le titre de Chevalier. Il nous a laissé du Roi le portrait suivant, assez fortement touché, du moins pour les traits les plus frappans. » Son » langage, dit-il, est doux & coulant, » dans le dialecte de son pays ; en af- » faire il parle brièvement, en con-

» versation son discours est moins con-
 » cis. Il affecte d'être populaire, non
 » par ses manieres qui ne le font point;
 » mais en favorisant ceux qu'il fait être
 » agréables au peuple. On lui reproche
 » de n'être pas assez réservé à accor-
 » der ses bonnes graces; il se montre
 » volontiers en public, mais quoiqu'il
 » paroisse d'un accès facile, il ne don-
 » ne pas aisément audience. Pour par-
 » venir à la réunion des deux Royau-
 » mes qu'il desiroit passionnément, il
 » prit les moyens que son impatience
 » lui suggéra; & que la saine politi-
 » que condamnoit; aussi ne put-il en
 » venir à bout ».

En 1605 Bacon publia son *Traité, du progrès & de l'avancement des Sciences*; cet Ouvrage qu'il avoit long-temps médité, lui attira l'estime de ses compatriotes, & lui procura l'avantage de se faire connoître plus particulièrement du Roi. Dans ce *Traité*, dont le dessein est aussi neuf que l'exécution en est heureuse, l'Auteur se propose principale-

mément d'examiner avec soin l'état & le degré de connoissances où étoit de son temps le monde intellectuel, quelles sont les parties de ce monde qui avant lui ont été cultivées sans succès, quelles sont celles qui ont été négligées, ou tout-à-fait inconnues, enfin quelles méthodes peuvent conduire à des découvertes nouvelles, & par quels moyens on peut perfectionner les connoissances déjà acquises. C'étoit sans doute rendre un grand service aux hommes, que de leur apprendre en quoi ils se trompoient depuis tant de siècles, ce qui leur manquoit, & de leur indiquer des méthodes générales pour se corriger de leurs erreurs, pour perfectionner leurs connoissances, & pour acquérir celles qu'ils n'avoient pas.

Cet Ouvrage fut d'abord publié en Anglois, mais l'Auteur, pour le rendre plus universellement utile, le donna à traduire en Latin au Docteur Playfer de Cambridge. Playfer, qui n'étoit qu'un Grammairien fort exact, & gâté même

par l'envie de phrafer , naturelle aux gens de Collège , s'attacha à écrire en langage pur & d'un style arrondi & périodique , bien plus qu'à rendre dans toute sa force le véritable sens de son Auteur. Bacon , après avoir vu un ou deux essais de sa façon , ne l'encouragea point à poursuivre , & lui-même , lorsqu'il fut retiré de la Cour , revit son ouvrage , le corrigea , & l'augmenta de beaucoup , & avec l'aide de quelques amis le traduisit en langue latine ; c'est l'édition de 1623 de la première partie du grand ouvrage intitulé , *Le renouvellement des Sciences*.

J'ai déjà fait observer que Cécil , qui fut depuis le Comte de Salisbury , s'étoit opposé sous le regne d'Elizabeth , à l'avancement & à la fortune de Bacon. Sous le regne de Jacques , il paroît avoir tenu la même conduite , jusqu'à ce qu'enfin il eût gagné la confiance & les bonnes grâces du Roi , au point de ne plus craindre de rival. Cécil ne fut pas le seul , ni le plus dangereux ennemi de

Bacon; le fleur Edouard Coke, qui avec de grands talens avoit de grands défauts, homme de loi ainſi que Bacon, fut ſon ennemi perſonnell; tous deux couroient la même carrière, & chacun d'eux illuſtre par des mérites différens, prétendoient ſe faire admirer par le talent même qui faiſoit le mérite principal de ſon adverſaire. Cette foibleſſe mutuelle, trop commune aux plus grands hommes, les rendit ennemis l'un de l'autre, & leur haine, pour n'avoir aucun fondement raifonnable, n'en dura que plus long-temps, & ne finit qu'avec leur vie. Coke, le plus grand Jurifconſulte de ſon ſiècle, étoit jaloux de la réputation que Bacon s'étoit acquiſe par l'étendue & la variété de ſes connoiſſances. Bacon ne l'étoit pas moins de la célébrité de Coke dans ſa profeſſion, & de la ſupériorité que tout le monde lui accordoit en cette partie. Il eſt vrai que Coke très-ignorant d'ailleurs, ne favoit que la loi, & ſi Bacon ne l'égala, ou même ne le ſurpaſſa pas dans

cette connoissance, il faut l'attribuer à l'élevation de son génie, qui embrassant de plus grandes vues, dédaigna de se confiner dans les bornes étroites d'une seule étude. L'universalité du savoir moins propre peut-être à rendre un nom célèbre dans un genre de science, a du moins cet avantage plus considérable, d'étendre l'entendement, & d'éclairer l'esprit de tous les côtés. Comme nous trouverons plus d'une fois le Sieur Coke en rivalité avec Bacon, & que nous aurons plus d'une occasion de parler de lui, qu'il nous soit permis de donner ici une idée de son caractère & de ses mœurs.

Offensant jusqu'à l'invective dans ses plaidoiries, il insultoit aux misérables, & s'abandonnoit avec indécence à des railleries piquantes, qui tenoient de la rage & de l'acharnement contre des malheureux, dont l'état présent, quand ils seroient coupables, inspire toujours une forte de compassion : nous en avons vû un exemple dans le procès du Comte

d'Essex ; il se conduisit de même dans celui du Sieur Watter Raleigh , & s'emporta contre ce grand homme avec toute l'amertume & toute la cruauté imaginable. Je voudrois pouvoir me dispenser de dire que cette aigreur & cette intempérance de langue , avoient leur source dans son mauvais cœur. Plus familiarisé avec les livres qu'avec les hommes , il ne se trouvoit gueres que vis-à-vis des gens sur lesquels il avoit autorité , & à qui il pouvoit faire la loi ; ce défaut d'usage du monde , rendoit sa conversation monotone & semblable à une lecture. Faute de vivre en société , il tomboit dans de fréquentes répétitions d'histoires triviales & surannées , qu'il croyoit neuves & intéressantes. Quoiqu'il voulût être railleur , la plaisanterie n'étoit point du tout son talent. Son esprit très-ordinaire , toujours grossier & pédant , manquoit souvent de justesse. Il avoit amassé de gros biens dans sa profession , & avoit fait des mariages avantageux ; cependant il étoit d'une avarice fordi-

de , maître de maison dur & ferré , propriétaire avide & voisin dangereux , insolent dans la prospérité , bas & rampant dans l'adversité , soutenant mal l'une & l'autre fortune , il montrait dans l'une & dans l'autre la même foiblesse d'esprit. Je n'en rapporterai ici qu'un exemple entre plusieurs que je pourrais citer.

Lorsqu'il étoit en faveur , il avoit refusé sa fille à Villiers , frere de Buckingham ; lorsqu'il se vit disgracié , il rechercha ce même Villiers avec autant de crainte & de bassesse , qu'il lui avoit auparavant témoigné de hauteur & de mépris. Sa profonde connoissance des loix a été avouée & reconnue universellement ; Bacon bien capable d'en juger & son ennemi , lui rend sur ce point un témoignage non suspect. Il fut nommé en 1606 , chef de la Justice des Plaidoyers communs , & en 1613 , chef de Justice du banc du Roi. Dans cette dernière place , il se montra integre & incorruptible , il avoit souvent ce mot à

la bouche, qu'un Juge ne doit ni recevoir, ni donner la moindre chose. Dans la fameuse affaire qui regardoit les Bénéfices en commande, il se conduisit avec la droiture & la fermeté d'un homme persuadé que les careffes ou les menaces ne doivent ni séduire l'intégrité, ni ébranler le courage d'un Juge qui mérite de l'être. Vers les derniers temps de sa vie, il eut des débats à soutenir dans le Parlement, & fut souvent aux prises avec différens partis : il défendit courageusement les libertés de son pays contre les entreprises de Jacques & de Charles son successeur, qui tendoient au pouvoir arbitraire. Il mourut sous le regne de ce dernier, âgé de 86 ans.

Enfin Bacon après bien des instances réitérées, après bien des prieres & plusieurs lettres écrites au Comte de Salisbury, au Chancelier Egerton & au Roi lui-même, obtint en 1607 la place de Solliciteur Général qu'il attendoit depuis si long-temps, & qu'il desiroit avec tant d'ardeur. C'est une remarque non moins

instruative que mortifiante, pour tous les hommes de mérite qui se laissent dominer par l'ambition, de voir que Bacon, dont les talens supérieurs étoient reconnus de tout le monde, n'ait jamais été pourvu par la Cour d'aucun emploi, qu'à force de soins & de complaisance envers les Ministres & les favoris.

Jacques, dès les premiers jours de son regne, avoit témoigné un extrême desir de faire l'union des Royaumes d'Écosse & d'Angleterre; mais sa partialité trop marquée & mal fondée pour l'Écosse, qu'il vouloit égaler en tout à l'Angleterre, fit naître des obstacles à son projet, & le fit enfin avorter. Bacon se servit de tout son esprit, & déploya toute son éloquence; pour faire goûter le projet du Roi à la Chambre des Communes; mais il n'y put réussir: le Parlement rejettoit la réunion, à proportion que la Cour paroissoit la désirer. Les Pairs étoient alarmés de la conduite de leur nouveau Souverain: ils voyoient le Roi naturellement porté à

la profusion, & toujours esclave des favoris, honorer de sa confiance ceux de ses sujets qui en étoient les moins dignes, ils s'apperçurent qu'il soutenoit déjà de tout son pouvoir des maximes de gouvernement destructives de toute liberté, & incompatibles avec la constitution de l'Etat; toutes ces choses effrayoient les hommes qui pénétoient ce qui devoit arriver dans la suite, & malheureusement leurs frayeurs ne furent que trop bien justifiées. En effet dès-lors & depuis ce temps-là, les finesses de Jacques, qu'il appelloit politique, ne produisirent d'autre effet que de dégoûter & d'aliéner son peuple, & de le déshonorer lui-même & la nation aux yeux des étrangers. Son regne se passa en ambassades & en négociations inutiles & dispendieuses; ce fut le regne des favoris, des impositions arbitraires qu'ils savent si bien appuyer, des Edits & Déclarations, enfin des amusemens puériles & frivoles. Dans le sein des bagatelles qui occupoient la Cour, nâqui-

rent l'adulation & la flatterie ; cette ancienne simplicité dans les manières , compagne inféparable de la grandeur d'ame , cette mâle franchise , & cette noble liberté d'écrire & de parler , qui ne se rencontrent jamais avec la servitude , s'évanouirent presque entièrement. On vit succéder à leur place , le langage lâche & efféminé de la bassesse & de l'esclavage , qui devint bientôt celui du peuple & de la Cour , des Magistrats & du Clergé. Jacques s'entendoit donner tous les jours , les noms de divin & de sacré , titres impies & fastueux ; plus propres à décéler la foiblesse de la nature humaine , qu'à relever son excellence ; mais qu'il étoit du dernier ridicule de donner à un Prince qui n'avoit aucune qualité Royale. Il ne fut point gouverner son peuple dans la paix , & son aversion pour la guerre étoit une lâcheté de tempérament qu'il ne pouvoit dompter : il paroîtra sans doute bien surprenant qu'un Roi de ce caractère , ait osé traiter ses Parlemens avec plus

de hauteur & de fierté qu'aucun de ses prédécesseurs n'eût jamais fait ; mais il avoit entendu dire que son Royaume étoit inépuisable , & qu'un Roi d'Angleterre pouvoit tout oser ; sa conduite fait bien voir qu'il étoit persuadé de ces maximes , & qu'il les entendoit à la lettre. Cependant, puisqu'il n'y a point d'inconséquences réelles dans les hommes , on peut dire que comme le lâche & le timide parlent plus haut , en certaines occasions , que le véritable brave ; Jacques affecta de se montrer redoutable à ses sujets , afin qu'ils ne découvrirent point sa foiblesse , & la crainte qu'il sentoit lui-même sur le trône.

Jacques qui n'avoit pu réussir dans la grande affaire de l'union des deux Royaumes , trouva ses Juges dans une entreprise à peu près de même nature , plus soumis & plus complaisans que le Sénat de la nation. Je veux parler de la naturalité accordée aux Ecoissois nés depuis l'avènement du Roi au trône d'Angleterre ; Bacon avoit long-temps plaidé

la cause des Ecoffois , & le Sieur Coke la jugea suivant les intentions de la Cour. L'affaire n'est plus d'aucune importance aujourd'hui , & ne mérite pas que l'on s'y arrête : mais il est bon de faire remarquer au lecteur une assertion assez singuliere de Bacon à ce sujet : il dit que les Monarchies n'ont pas le même fondement & le même principe que les autres fortes de Gouvernemens. Ceux-ci , dit-il , ne subsistent qu'en vertu d'une loi & d'une convention antérieure , mais la soumission due aux Monarques est de droit naturel.

Bacon publia en 1610 son *Traité du Jugement des Anciens* , c'est une explication de leur mythologie. Cet ouvrage , comme tous ceux qui sont sortis de sa plume , porte l'empreinte & le caractère d'un génie original & créateur. Evitant de marcher sur les traces de ceux qui l'ont précédé ; gens , comme il le dit lui-même , d'une érudition ordinaire & commune ; il se fraya un chemin nouveau ; & s'enfonça seul & sans

guidé dans les plus profondes retraites de cette région obscure & enveloppée de ténèbres. Ce sujet si peu connu, & tant de fois traité, prend une forme toute neuve entre ses mains. Au reste si l'on trouve quelque peine à se persuader que les anciens ayent eu le dessein de cacher sous le voile de leurs fables tous les sens, physique, moral ou politique que Bacon a cru y découvrir, on conviendra du moins que, s'il s'est trompé, il n'est pas donné à tout le monde de se tromper de cette manière, & qu'il falloit une pénétration peu commune; pour trouver par la seule voie de la conjecture, des erreurs, s'il faut les nommer ainsi, soutenues d'autant de vraisemblance & de probabilité. Et quand on pourroit révoquer en doute si les anciens ont eu véritablement les vues qu'il leur prête, & s'ils ont été aussi intelligens qu'il les suppose, on ne pourroit refuser son admiration à la sagacité d'esprit, à la profondeur & à la variété des connoissances que l'Auteur fait paroître dans cet essai.

Vers l'année 1613 mourut le Comte de Salisbury, Grand Trésorier, parent de Bacon & son ennemi, qui traversa toujours sa fortune, ainsi que nous l'avons dit. Ce fut un Ministre fertile en expédiens, qui savoit habilement suppléer aux défauts de son Maître & remédier à ses fautes : il connoissoit le caractère de la nation & la constitution du Royaume : fin, adroit, intrigant, il fut plutôt un homme habile qu'un grand homme. Environ trois ans après sa mort, Bacon fut nommé Procureur Général, & succéda dans cette place au Sieur Hobart, promu à celle de Chef de Justice. La Charge de Procureur Général étoit d'un rapport considérable, Bacon dit lui-même dans une de ses lettres au Roi, qu'elle lui valoit 6000 livres sterling par an : son emploi de Greffier de la Chambre Etoilée, lui rapportoit dans le même temps 1600 livres sterling & davantage. Par quelle fatalité un homme si supérieur, avec tant de vertus solides & de qualités brillantes, manqua-

est-il de la bonne conduite, & de cette sage œconomie que l'on voit communément chez les hommes les plus ordinaires ? Nous verrons dans la suite que cette négligence fut pour lui la source des plus grands malheurs, puisqu'elle mit en compromis son honneur & sa réputation : mais Bacon avoit la même foiblesse que son Roi, & se laissoit maîtriser par ceux qui dépendoient de lui ; & tandis que sa confiance mal placée ruinoit ses affaires & dissipoit sa fortune, l'Etat aussi mal gouverné que sa maison, souffroit les mêmes maux, mais plus funestes & plus fâcheux, parce qu'ils étoient universels.

Dès l'année 1611. Jacques avoit donné toute son affection à un seul favori ; *Car*, jeune Ecoffois dans la fleur de l'âge, & d'une beauté extraordinaire, parut dans ce temps à la Cour. Il attira bientôt l'attention du Roi & gagna toute sa tendresse. Il étoit si ignorant que le Roi fut obligé de prendre lui-même le soin de l'instruire. C'étoit un spectacle

également bizarre & ridicule , de voir le Souverain de trois Royaumes donnant les premières leçons de la Grammaire à un aventurier , qui devoit bientôt gouverner ces mêmes Royaumes. Les bontés du Roi pour ce jeune homme furent extrêmes , ainsi que sa passion. Car devenu Comte de Sommerfet , amassa en quatre ou cinq ans des biens immenses en fonds de terre , outre un mobilier de plus de deux cents mille livres. Toute cette grande fortune étoit en partie la dépouille d'un ancien Ministre , honoré sous le regne d'Elizabeth , alors prisonnier d'Etat dans la Tour de Londres ; c'étoit le sieur Walter Raleigh , homme de bien , digne d'un meilleur sort , & qui eût sans doute éprouvé un traitement bien différent , si son Maître n'eût pas été l'ennemi des vertus & des talens supérieurs , parce qu'il les redoutoit. Le Roi employa une mauvaise ruse & une finesse honteuse , pour s'emparer de ses terres , il en gratifia son favori , qui en acceptant un tel don , montra

qu'il n'en étoit pas digne. * Cet homme, que l'histoire ne nomme jamais que pour parler de ses vices, entretint un commerce scandaleux avec la Comtesse d'Effex, lui fit faire divorce avec son mari, & forma avec elle le complot d'empoisonner son ami, qui avoit voulu le détourner de cette mauvaise action. La mort de Thomas Overbury, la scene horrible & ténébreuse des crimes qui la préparèrent, & la part qu'eurent ces deux grands criminels dans cette affreuse tragédie, se lisent dans toutes nos Histoires. Quoique cette ac-

* La femme & les enfans de Raleigh implorant à genoux la miséricorde du Roi, n'en purent tirer d'autre réponse que ces paroles : Il faut que j'aye ses terres, il faut que je les aye pour *Car*. Le Prince Henry qui avoit toutes les bonnes qualités qui manquoient au Roi son frere, ne cessa de le solliciter, jusqu'à ce qu'il en eût obtenu la terre de Sherborne, qui appartenoit à Raleigh : son dessein étoit de la lui rendre ; mais la mort trop prompte de ce jeune Prince empêcha l'effet de sa bonne volonté.

tion abominable demeurât long-temps ensevelie dans le silence, (elle ne fut sue que deux ans après) Sommerfet agité par les remords & les reproches de sa conscience, ne pouvoit cacher le trouble de son ame, qui, malgré l'éclat de la faveur & de la fortune, se répandoit sur son visage & dans tout son maintien. Peu à peu il devint négligé dans sa personne & dans ses habits, sa vivacité l'abandonna, & cet homme qui faisoit la joie & les plaisirs de la Cour, ne se montra plus qu'avec un air sombre, inquiet & taciturne. Ce changement dans la personne du favori, changea les sentimens du Roi à son égard. L'amitié de Jacques pour Sommerfet, ne devoit pas survivre aux charmes & aux agrémens passagers de la figure qui l'avoient fait naître. Les courtisans que la jalousie & l'intérêt rendent toujours clair-voyans, s'apperçurent aussitôt des nouvelles dispositions du Maître, & hâterent la chute de l'idole. Heureuse-

ment pour leurs desseins, on vit paroître alors à la Cour un jeune homme que la nature sembloit avoir formé, pour exciter la curiosité de Jacques, & lui faire oublier Sommerfet. C'étoit Georges Villiers, cadet d'une bonne maison dans le Comté de Leycestre, si connu depuis sous le nom de Buckingham. On sera sans doute bien-aise de connoître le caractère d'un homme, dont la fortune & la faveur ont une liaison particuliere avec celles de notre Auteur, & causerent enfin sa disgrâce.

La mere de Villiers qui n'avoit pas de biens à lui laisser, s'attacha à lui donner une éducation qui pût le mettre en état d'en acquérir. Elle connoissoit la Cour de Jacques, & les talens qu'il y falloit porter pour réussir. Elle cultiva donc avec beaucoup de soin les avantages que son fils avoit reçus de la nature; une belle physionomie, une taille bien proportionnée, une aisance & une certaine grace dans toute sa personne, ces dons naturels embellis encore par

des manieres élégantes, par tous les dehors de la politeffe, & sur-tout par le joli talent d'exceller dans les bagatelles, firent bientôt du jeune Villiers, un homme accompli dans tous les arts frivoles & agréables; qui avoient un droit assuré à la faveur de Jacques. Il avoit fini ses voyages, & en étoit revenu plus aimable. Les Comtes de Pembroke & de Bedford, avec quelques autres ennemis secrets de Sommerfet, après avoir fait habiller proprement le jeune Villiers, le placerent à la Comédie, dans un endroit où le Roi ne pouvoit manquer de le voir. Jacques fut frappé de sa beauté & de sa bonne mine. Il voulut toutefois cacher quelque temps sa nouvelle passion; il porta même la dissimulation si loin, qu'il fallut que la Reine elle-même le priât de recevoir Villiers dans sa maison. Il croyoit par cette mauvaise ruse tromper le public, & persuader qu'il suivoit en cela l'avis de la Reine, plutôt que sa propre inclination. La Reine fit pourtant diffi-

culté de se prêter à cette intrigue, dont elle prévoyoit toutes les suites; mais enfin vaincue par les importunités de l'Archevêque, elle fit la démarche dont les ennemis de Sommerfet avoient besoin pour le perdre, après avoir dit au Prélat que ceux qui se donnoient tant de mouvemens pour faire la fortune de Villiers, seroient les premiers à se ressentir de son ingratitude. Villiers fut d'abord Chevalier, & nommé Gentilhomme de la Chambre du Roi. Parmi la foule des Courtisans qui s'empressoient à l'envi d'offrir leurs services au nouveau favori, Bacon se montra le plus ardent & le plus zélé, il étoit aussi le plus capable de le servir avec honneur, & de lui être utile. Villiers que la fortune n'avoit pas encore eu le temps de corrompre, convaincu de son insuffisance dans les affaires, demanda des conseils à notre Auteur. Nous avons dans ses Œuvres une lettre qu'il lui écrivit alors, avec un jugement & une franchise qui font également honneur à

son cœur & à son esprit. Il entre dans un détail exact de toutes les connoissances qu'un Ministre doit posséder, & de la conduite qu'il doit tenir dans le maniement des affaires publiques; cette lettre pourroit fournir les matériaux d'un ouvrage important & considérable, qui serviroit d'instruction aux personnes en place, & seroit comme le *palladium du ministere*; on voit dans une autre de ses lettres, au même Villiers, ces paroles remarquables : *Voici le temps*
 » où vous devez vous proposer pour
 » unique but de toutes vos actions le
 » service du Souverain & le bien de la
 » Patrie : les bêtes semblent ne vivre
 » que pour manger, l'homme est né
 » pour agir : mais dans le dessein gé-
 » néreux où vous êtes de vous dévouer
 » tout entier au public, il est une chose
 » importante que je crois devoir prin-
 » cipalement vous recommander, c'est
 » de protéger, & d'encourager de toute
 » votre puissance les vertus & les talens
 » par-tout où ils se rencontreront réu-
 » nis :

» nis : l'inobservation de cette maxime
» que je n'ai point encore vu pratiquer,
» est ce qui a toujours causé le plus de
» vuide dans le service de Sa Majesté,
» & ce qui a le plus retardé le bonheur
» public. « Le Favori remercia Bacon
de cet excellent avis, & le négligea.

Le Roi tout occupé de sa nouvelle passion, affectoit néanmoins de la cacher, en traitant Sommerfet avec des distinctions purement honorables, quoique la mort d'Overbury devenue publique, semblât le dispenser de ces ménagemens, & les rendît même criminels; mais Jacques naturellement porté à la dissimulation & à une finesse tout-à-fait basse, embrassoit celui qu'il avoit résolu de perdre, le prioit de revenir bientôt, & cela dans le moment qu'il venoit de donner les ordres pour le faire arrêter. La passion de Sommerfet pour la Comtesse d'Essex, fut la source de tous ses malheurs, & elle eut les suites les plus funestes, car elle se termina par l'assassinat d'un ami, comme nous l'a-

vons déjà dit, par sa propre ruine, & celle de la Comtesse à qui il avoit vendu par la plus noire perfidie le sang de cet ami qui lui donnoit un conseil salutaire. Toute cette affaire est détaillée dans les informations que notre Auteur fit faire contre ces deux coupables. Ils furent condamnés à mort, mais le Roi leur pardonna, quoiqu'il eût promis avec les imprécations les plus solennelles contre lui-même & contre sa postérité, de ne point laisser leur crime impuni.

Plusieurs Historiens ont observé que la conduite de Sommerfet avant son jugement, avoit eu quelque chose de singulier & d'inexplicable, que le Roi de son côté avoit paru travaillé d'une inquiétude d'esprit surprenante. Ils avancent que le Comte avoit dit hautement dans sa prison, que le Roi n'oseroit jamais lui faire faire son procès : mais d'autres Ecrivains, ou rejettent ce discours prétendu du Comte, comme une calomnie inventée par les ennemis du Roi, ou du moins assurent que ce fait

n'est fondé que sur un bruit populaire, & sur une conjecture hazardée avec plus de méchanceté que de vraisemblance. Cependant si on lit avec attention quelques-unes des lettres de notre Auteur, qui étant Procureur - Général alors, a dû avoir une connoissance particuliere de cette affaire dont il fit toute l'instruction, on sera persuadé qu'il y a dans ce qui vient d'être dit, quelque chose de plus que de simples conjectures. Il paroît que les Historiens n'ont pas consulté ces lettres de Bacon, où ils auroient trouvé des éclaircissemens sur cette affaire : je ferai ici ce qu'ils ont négligé ; & si les endroits de ces lettres que je cite, ne mettent pas dans tout leur jour les motifs les plus secrets qui réglerent la conduite du Roi & celle du Comte, ils jetteront du moins sur ce fait plus de lumiere que l'on n'en trouve ailleurs.

Le Roi avoit lui-même choisi quelques personnes pour examiner l'affaire secrettement ; il leur avoit marqué les

articles sur lesquels ils devoient principalement interroger l'accusé; de plus ils avoient ordre d'employer les menaces & les promesses, en un mot tous les moyens imaginables pour dompter son orgueil & son obstination; de lui déclarer qu'il y avoit plus de preuves qu'il n'en falloit pour le condamner, qu'il n'étoit besoin ni d'une plus ample instruction, ni de son aveu, & que toutefois il pouvoit encore esperer beaucoup des bontés & de la clémence du Roi, s'il ne s'en rendoit pas indigne par une opiniâtreté mal entendue.

Bacon l'un de ceux que le Roi avoit choisis pour examiner Sommerfet, dit dans une de ses lettres qu'il affecta un maintien sage & modeste qui ne lui étoit pas ordinaire : dans une autre lettre on lit ces paroles remarquables :
» Le Roi a parfaitement bien imaginé
» ce petit adoucissement, qu'il faudra
» laisser entrevoir au Comte la veille
» de son jugement. Je voudrois seulement
» que l'espérance dont on doit

» le flatter , fût un peu plus étendue :
» car si l'on ne lui promet que la sû-
» reté de la vie, ce n'est pas assez pour
» vaincre un caractère inflexible & vio-
» lent. « Il falloit que toutes ces me-
nées se fissent avec beaucoup de pré-
caution & de secret, puisque les Avo-
cats chargés de cette affaire, ignoroient
eux-mêmes de quelle façon le Roi vou-
loit que l'on s'y conduisît.

Bacon pour ne leur pas laisser voir
qu'il avoit de plus secrettes instructions,
leur fit envoyer par la Cour quelques in-
dications générales de la conduite qu'ils
devoient tenir. On voit assez par tous
ces arrangemens, que Jacques n'étoit
pas en repos sur l'événement de l'af-
faire, & sur la maniere dont l'accusé
se comporteroit : mais on ne voit pas
trop sur quoi étoit fondée cette inquié-
tude. Son amitié pour Sommerset étoit
éteinte, & d'autre part l'honneur & la
justice ne lui permettoient pas de souf-
traire à la sévérité des loix un homme
coupable du plus grand crime. Que le

Comte s'obstinât à ne point répondre, ou à dénier ; dès que le crime étoit prouvé, que pouvoit-on imputer au Roi ? Pourquoi donc recourir à cette pratique ténébreuse & cachée ? Que signifient toutes ces ruses, tous ces artifices de la part des Juges, pour engager un accusé à se soumettre à l'instruction, à s'y comporter avec modération & sans hauteur, & à s'avouer lui-même coupable : il y a plus, le Roi commanda à son Procureur Général de lui détailler par écrit tous les cas possibles du Procès, & son sentiment sur chacun d'eux, afin qu'il ne pût arriver de surprise, & qu'à force de bonnes précautions on parvint sûrement à la décision ; ou que s'il survenoit quelque'inconvénient, on eût le remede préparé d'avance. Bacon envoya au Roi l'écrit qu'il demandoit, & le Roi y ajouta de sa main plusieurs observations. Je ne citerai qu'un endroit de cet écrit, avec la remarque que le Roi mit en marge. » L'espérance, dit

» Bacon , que l'on donnera au Comte
» d'obtenir son pardon de la bonté du
» Roi , doit être restreinte à cette limi-
» tation , qu'il ne s'en rendra pas indi-
» gne par une conduite hautaine à la
» Barre de la Cour. C'est sur-tout ,
» ajoute le Roi sur cet article , le dan-
» ger qu'il faut prévoir & éviter , de
» peur que Sommerfet aveuglé par sa
» fierté naturelle , ne tombe dans des
» fautes que je ne pourrois lui pardon-
» ner , & qu'alors il ne semble que je
» le punis plutôt par un esprit de ven-
» geance , que de justice. » Mais cette
crainte étoit fausse & sans prétexte.
Sommerfet n'étoit coupable d'aucune of-
fense envers le Roi ; il étoit poursuivi
par la Justice pour l'assassinat d'un par-
ticulier ; quelle est donc cette conduite
hautaine que l'on appréhende si fort de
sa part , & quelles fautes impardonna-
bles pouvoit-il commettre ? S'il osoit se
plaindre d'un Prince à qui il avoit tant
d'obligations , que pouvoit-il lui re-
procher ? de l'avoir mis en Justice ré-

glée pour un crime énorme, & dans des circonstances qui ne permettoient pas de l'y soustraire? L'injustice d'un pareil reproche qui n'eût servi qu'à le rendre plus criminel, eût autorisé le Roi à le livrer à toute la rigueur des Loix. Antoine Weldon rapporte un fait qui confirme les doutes que nous venons d'élever. Il dit que, Georges More, Lieutenant de la Tour, où Sommerfet étoit en prison, étant venu l'avertir de se préparer à répondre à ses Juges le lendemain matin, Sommerfet s'écria qu'il n'y paroîtroit pas, à moins qu'on ne l'y trainât par force, & qu'au surplus le Roi n'oseroit jamais lui faire faire son procès : More effrayé de l'audace de ces dernières paroles, se transporta au Palais vers le milieu de la nuit, & s'étant fait introduire chez le Roi, il lui rendit compte de ce qui s'étoit passé : le Roi à ce récit jeta d'abord des cris, versa des larmes, & finit par prier More de faire tout ce qui seroit en lui, pour adoucir & calmer son

prisonnier, & de le faire rentrer par toutes sortes de moyens, dans la voie de l'obéissance & de la soumission : More eut le bonheur d'y réussir. Weldon nous assure qu'il tient ce fait de la bouche de More lui-même, & quoique cet Auteur plein d'humeur & de partialité ne soit pas toujours digne de foi, cependant cette anecdote, appuyée des témoignages authentiques que nous avons rapportés, devient très-vraisemblable. Je crois en avoir assez dit sur cette affaire, & je passe sous silence toutes les autres choses relatives à ce sujet, & que l'on peut voir dans les Auteurs qui ont écrit l'histoire de ce regne. J'ajouterai seulement pour finir, qu'il y a dans le livre de la cabale, une lettre de Sommerfet au Roi, écrite après sa condamnation, dans laquelle Sommerfet demande qu'on lui conserve tous ses biens. Cette lettre écrite d'un ton singulier, vû la circonstance où il étoit, paroît être d'un homme qui demande justice, & non d'un suppliant

qui attend une grace de son Maître, & qui peut craindre un refus ; on y découvre même, malgré l'obscurité des expressions, que Sommerfet étoit confident de quelque important secret, que le Roi redoutoit sur-tout de voir révélé. Enfin le Roi lui continua une pension de 4000 liv. sterl. tant qu'il vécut ; & c'est ainsi que cette affaire fut terminée.

Le Prince Henri mourut en l'année 1612 emportant les regrets de toute l'Angleterre, dont il étoit l'espoir & l'amour. Germanicus ne fut pas plus cheri, ni plus regretté du peuple Romain. La mort prématurée de ces deux jeunes Princes ennemis des méchans, fut chez les deux Peuples attribuée à la même cause. Le jeune Henri avoit témoigné en toute occasion beaucoup d'éloignement & d'aversión pour les Favoris. Il méprisoit Sommerfet, & ne le lui avoit pas laissé ignorer ; il avoit souvent déclaré que s'il régnoit un jour, il étoit résolu d'humilier cet orgueilleux.

Favori , & d'abaisser la Famille dans laquelle il étoit entré par alliance. Je laisse au lecteur à décider si ce mystere important que personne n'a pu percer dans l'affaire de Sommerfet , & dont on ne fait rien , sinon que c'étoit un mystere, n'auroit pas rapport à la mort de cet aimable Prince , ou si ce secret ne regarde pas plutôt toute autre chose.

Villiers désormais sans rival , & possédant seul toute l'affection de son Maître , recevoit chaque jour de nouvelles marques de sa bonté , & partageoit déjà avec lui l'autorité & l'exercice du pouvoir : en peu d'années il fut fait Gentilhomme de la Chambre , grand Ecuyer , Chevalier de l'Ordre de la Jarretiere , Comte , Marquis & Duc de Buckingham , grand Maître des Eaux & Forêts , & grand Amiral d'Angleterre ; ce fut enfin un de ces phénomènes prodigieux que la fortune montre de temps en temps à l'univers , pour effrayer les hommes & pour les châtier ; un exemple signalé de l'abus du souverain pou-

voir, qui se jouant de l'espece humaine, & insultant à toute la nature, tire du néant & de la poussiere des hommes uniquement dignes de mépris ou d'oubli; pour en faire des idoles qu'il veut que l'on respecte & que l'on adore. Buckingham fit venir à la Cour une parenté nombreuse qui étoit dans l'indigence; la plaça dans des postes honorables & lucratifs; & fit des alliances avec les premieres maisons du Royaume. Ses parens enrichis aux dépens du peuple, qui paye toujours les folies de ses Souverains, ne rendirent aucun service à l'état, & le plus honnête homme d'entre eux, sans nuire au public, se contenta de lui être à charge. Après avoir lu tout ce que les ennemis de Buckingham ont écrit contre lui, & tout ce que ses partisans ont allégué en sa faveur, j'ai trouvé que ce Favori tout puissant & maître absolu des affaires pendant de longues années sous deux Rois successivement, n'a rien fait, n'a même rien imaginé à l'avantage ni à

la gloire de son pays ; c'est là cependant la seule épreuve qui nous apprenne ce que nous devons penser des personnes chargées du Gouvernement de la chose publique. La rupture du mariage avec l'Infante d'Espagne, le seul acte honorable à la nation durant son ministère, fut plutôt l'effet de sa vanité & de son ressentiment, que de ses bonnes intentions & de son zele pour l'Etat. Quoiqu'il en soit, les premières personnes & les plus habiles gens du Royaume, dépendoient absolument du caprice d'un jeune homme sans capacité & sans connoissance : ils n'avoient d'accès à la Cour que par son moyen : ils ne pouvoient espérer de s'avancer que par sa protection ; & pour servir la patrie, le pays & le Prince, dans quelque emploi que ce fût, il falloit se rendre agréable au Favori. Bacon lui fit donc sa Cour avec beaucoup de soin & d'exactitude ; mais quel dût être son chagrin & son déplaisir, lorsque pour complaire à ce jeune homme, il se vit

obligé de se charger de l'administration de ses biens, & de lui servir d'Intendant? Que la nécessité où il fut d'accepter ce vil ministère, dut bien lui faire sentir le désagrément de sa situation & la servitude où il s'étoit engagé! il est vrai que Bacon fit bien ses affaires dans cet emploi, & que c'étoit aussi un moyen très-sûr de s'avancer & d'obtenir les bonnes grâces du Favori, qui seules pouvoient conduire à celles du Roi: mais la plus belle fortune acquise par des voies si humiliantes, n'est pour une ame noble & vertueuse qu'une disgrâce réelle sous un nom déguisé.

Le grand Chancelier Egerton accablé d'années & de maladies, avoit demandé souvent au Roi la permission de quitter un emploi trop fatigant pour son âge: il avoit soixante & dix-sept ans, & avoit présidé à la Cour de la Chancellerie, depuis l'année 1596 avec la réputation d'un Juge intègre & irréprochable, tandis qu'il ne se mêla que des procès & des causes des particuliers;

mais sa complaisance pour la Cour quand il fut question des affaires publiques, avoit été d'un dangereux exemple dans le premier Magistrat du Royaume. Bacon aspiroit secrettement à cette dignité; elle avoit toujours été le but de son ambition, & comme c'étoit pour un homme de sa condition le plus haut degré de la fortune, il fit tous ses efforts pour la mériter par ses services, & pour l'obtenir du Roi même. Il eut soin en même temps d'appuyer ses prétentions de tout le crédit du Favori, & pour s'affurer encore plus d'un heureux succès, il ne rougit pas d'employer des moyens qui, pour être d'un usage assez ordinaire à la Cour, n'en sont pas moins honteux ni moins méprisables: il n'oublia rien pour prévenir le Roi, contre ceux que la voix publique nommoit à cette place; il les traita tous comme ses rivaux, mais le plus dangereux de tous & celui qui lui causoit le plus d'alarmes, étoit le sieur Edouard Coke son antagoniste perpétuel, qui

par sa profonde connoissance des Loix, aussi-bien que par ses services, sembloit avoir un droit acquis au Cancellariat. Bacon pour écarter ce concurrent redoutable, en fit au Roi un portrait capable de le rendre odieux. Il le représenta comme un homme entier, opiniâtement attaché à ses opinions, & qui affectant d'être populaire, seroit capable de sacrifier l'autorité royale aux intérêts du peuple dont il recherchoit les bonnes graces par toutes sortes de moyens. Il se peignit lui-même avec des couleurs bien différentes, & qu'il savoit devoir plaire au Roi : plaçant d'abord son plus grand mérite dans l'obéissance & la soumission ; il fait ensuite valoir sa qualité de membre des Communes, qui le mettoit à portée d'influer dans les délibérations de la Chambre basse du Parlement, & d'y servir les intentions de la Cour, service d'une toute autre importance que n'est celui de juger équitablement entre deux plaideurs. Au reste ce n'étoit pas sans rai-

son qu'il se flattoit d'avoir quelque crédit dans la nation : il avoit reçu une marque distinguée de faveur & de confiance du Parlement dès l'année 1614 lorsqu'il étoit Procureur Général : il s'étoit élevé à son occasion, une difficulté dans la Chambre des Communes : on prétendoit que le Procureur Général obligé à un service assidu dans la Chambre des Pairs, ne pouvoit prendre séance à la Chambre basse, & qu'il y avoit incompatibilité : mais quoique ce Parlement de 1614 fût extrêmement irrité contre tous les Ministres en général, la Chambre des Communes, par égard & par considération pour le sieur François Bacon, pour cette fois seulement, & sans tirer à conséquence, rejeta la difficulté, & lui permit de prendre sa place, nonobstant l'incompatibilité qu'on lui objectoit. La Charge de Procureur Général qui ne l'avoit point exclu de la Chambre, n'empêcha pas non plus le Roi, dans le temps qu'il la possédoit encore, de le nommer Con-

feiller du Conseil-privé. Ces deux faits fans d'autres exemples, suffisient pour faire connoître avec quelle prudence & avec quelle circonspection il fut toujours diriger sa marche entre le peuple & le Roi, le Parlement & la Cour, & les ménager l'un & l'autre assez habilement pour être également bien venu des deux partis : ainsi il eut la faveur d'un Prince qui exigeoit de tous ceux qui l'approchoient, une soumission du moins tacite à ses maximes de Gouvernement; & toutefois il ne donna aucun ombrage à un Parlement que les vues de la Cour avoient rendu très-méfiant, & qui se tenoit toujours en garde contre le Prince & contre tous ceux qu'il favorisoit.

Les menées & les insinuations de Bacon, eurent le succès qu'il désiroit, & Egerton s'étant démis volontairement, Bacon lui succéda le 7 Mars 1617, & réunit les titres de Chancelier & de Garde des Sceaux. On peut voir dans la lettre de remerciement qu'il écrivit le

même jour au Comte de Buckingham, à quelle espece d'intérêt de Cour il fut principalement redevable de son élévation.

Peu de jours après la nomination de Bacon, le Roi fit un voyage en Ecoſſe, amenant avec lui ſon Favori, qui étoit auſſi ſon premier Miniſtre. Toutes les affaires publiques ou particulières étoient adreſſées à Buckingham, & toutes jugées ou terminées ſelon ſa fantaiſie. Le Conſeil du Roi étoit alors occupé de la grande affaire du mariage du Prince Charles. Le Roi vouloit le marier à l'Infante d'Eſpagne : ſa vanité flattée de tenir à une tête couronnée, mettoit toute autre alliance bien au-deſſous de ſa dignité. Il ſ'opiniâtra dans cette réſolution pendant ſept ans, malgré l'oppoſition univerſelle de tout ſon peuple, & quoique cette prétention contredit également & ſon propre intérêt, & toutes les regles de la bonne politique. Bacon voyoit bien les ſuites périlleuſes des deſſeins du Roi, & que la vanité ſeule

en étoit le principe ; mais il n'eut pas le courage d'être vertueux ouvertement, & il se contenta d'insinuer au Roi avec bien des ménagemens, que dans une affaire de cette importance, il seroit à souhaiter d'avoir le suffrage unanime de son Conseil. Cet avis trop modéré & donné trop foiblement, ne fut pas suffisant pour désillier les yeux du Roi, que Gundamor gouvernoit absolument. Gundamor cet homme d'Etat aussi célèbre par ses bouffonneries que par son talent pour l'intrigue, avoit subjugué l'esprit du Roi, & le conduisoit d'erreurs en erreurs, jusqu'à ce qu'enfin il le fit tomber tête baissée, dans le précipice qu'il lui avoit préparé. Jacques cédant à toutes les impressions que Gundamor voulut lui donner, fit au Pape le sacrifice de sa croyance en matiere de Religion, & celui de son honneur au ressentiment de Philippe, à qui il n'osa refuser le sang du meilleur de ses sujets, Walter Raleigh, la terreur de l'Espagne, & le seul des serviteurs d'Eliza-

bèth qui vécût encore. Les Hollandois de leur côté tirerent avantage de la foiblesse du Roi & de l'épuisement de ses finances. Les Etats Généraux appréhendoient que le Ministre d'Espagne, profitant de l'extrême envie que le Roi montrait de conclure le mariage de son fils avec l'Infante, ne l'engageât à remettre aux Espagnols les villes d'ôtage que les Anglois gardoient, comme en garantie des sommes dues par la Hollande. Ils voyoient qu'il ne lui restoit plus de ressource d'argent, & que ses Courtisans étoient toujours avides & insatiables : pour parer à ce qu'ils craignoient, & rentrer dans ces places, ils cessèrent tout-à-coup de payer les garnisons Angloises qu'ils étoient obligés par leur traité d'y entretenir. Cette ruse produisit l'effet qu'ils s'en promettoient. La Cour d'Angleterre se plaignit à l'Envoyé de Hollande qui résidoit à Londres. Celui-ci feignant de parler en son nom, & sans être encore autorisé par la République, fit entendre à quelques-

uns des Ministres, que pour peu que le Roi parût le desirer, les Etats par considération pour Sa Majesté, feroient un emprunt onéreux, & un effort pour se libérer dans un seul & même payement de tout ce qu'ils pouvoient devoir à l'Angleterre : aussi-tôt, Jacques écrivit aux Etats, & l'affaire mise en négociation, le Pensionnaire Barneveld fut envoyé à Londres, & négocia si habilement, que le Roi consentit à rendre aux Hollandois les places de cautionnement pour moins de trois millions de florins, quoiqu'elles eussent été engagées sous Elizabeth pour huit millions, & que l'on dût encore dix-huit années d'arrérages. Tels sont les tristes évènements d'un regne humiliant pour la Nation, qui ne sont propres qu'à décourager l'Ecrivain, & à rebuter le Lecteur.

Pendant que le Roi étoit en Ecoffe, il arriva à Londres une affaire de peu d'importance en elle-même, mais qui peut servir à faire connoître le génie de ce temps-là, & la servile dépendance

où le Favori tenoit tous ceux qui possédoient les charges publiques. Buckingham qui venoit de contribuer à l'élévation & à la nouvelle fortune de Bacon, changea tout-à-coup, & fut sur le point de le perdre; non qu'il eût à lui reprocher quelque faute, ou quelque négligence dans les fonctions de sa place, ou dans le service du Roi, mais parce qu'il avoit hazardé son sentiment dans une affaire qui concernoit uniquement la famille de Buckingham. C'est ainsi que dans une Cour tombée en enfance, le seul caprice du Favori dispoit des premières places & de tous les emplois publics, qu'il donnoit ou ôtoit à sa fantaisie, sans autre règle dans la distribution des peines & des récompenses, que son orgueil & sa légèreté: les plus grands Officiers de l'Etat devenus les jouets de son inconstance & de ses humeurs, ont signalé le temps de sa faveur par l'alternative continuelle de leur chute & de leur élévation. L'Evêque Hacket le compara avec autant de jus-

tesse que d'esprit , à une marée qui emporte du rivage qu'elle abandonne , des portions de terre , dont elle enrichit ensuite au hazard un autre rivage. Pour faire entendre l'événement dont il s'agit, il faut remonter à son origine , & rendre compte des faits qui l'amenerent. Le sieur Coke avoit été disgracié l'année précédente & dépouillé de sa place de Chef de Justice : la Cour ne le trouvoit pas assez complaisant ; il s'étoit même montré en plus d'une occasion l'ennemi du pouvoir arbitraire ou de *la prérogative* comme parloit la Cour. Toujours fermement attaché aux devoirs de sa place & à son honneur, il ne se prêtoit à aucune des irrégularités que le Roi vouloit introduire dans les Tribunaux pour s'en rendre le maître. Un particulier avoit été livré à la Justice pour avoir inferé quelques maximes désagréables à la Cour dans un Sermon qui n'avoit jamais été prononcé , & qui même n'étoit pas destiné à devenir public : mais comme ces maximes étoient applicables

au ministère présent, le Roi jaloux à l'excès sur cet article, voulut s'assurer de la condamnation de l'Auteur : il étoit à craindre qu'en Jugement réglé il ne fût renvoyé absous : le Roi ordonna à Bacon, pour lors Procureur-Général, de sonder d'avance les Juges, & de prendre leurs opinions en secret & séparément : Coke refusa obstinément d'ouvrir son avis & de se déclarer ailleurs qu'à l'Audience, disant que cette *Confession auriculaire* que l'on exigeoit des Juges, étoit contraire aux usages, & d'une dangereuse conséquence pour l'avenir. Vers ce même temps, il avoit jugé un procès entre deux particuliers : le Demandeur qui se crut lésé par son jugement, en appella à la Chancellerie ; le Défendeur refusa de comparoitre & déclina la Jurisdiction ; il fut soutenu dans son refus par le Chef de Justice, qui menaça le Chancelier de le faire trainer en prison en vertu du Statut d'Edouard III, s'il entreprenoit sur sa Jurisdiction. Le Roi toujours soupçon-

neux, crut voir *sa prérogative* en danger, par le coup qu'on osoit porter à la Cour Souveraine, dépositaire de son pouvoir absolu. Il fit examiner l'affaire dans son Conseil, le Chef de Justice fut blâmé de sa conduite, & condamné pour réparation à en faire une espee d'amende honorable. A ces deux affaires qui avoient mis Coke très-mal à la Cour, s'en joignit une troisieme qui acheva de le perdre. Voici le fait. Le Roi avoit donné en commande un Bénéfice vacant à l'Evêque de Liethfield & de Loventry : procès mû entre l'Evêque & un autre contendant ; Chiborne qui plaidoit contre l'Evêque, avoit avancé quelques propositions qui furent traitées de séditieuses & d'attentatoires à la suprême & impériale puissance du Roi, que l'on distinguoit de son autorité ordinaire, & que l'on disoit être d'une nature & d'un ordre bien plus relevé. Jacques informé par Bacon son Procureur-Général, envoya ordre aux Juges de cesser toutes procédures, &

de suspendre le Jugement jusqu'à ce qu'ils en eussent consulté avec lui-même. Les Juges assemblés, arrêterent tous d'un consentement unanime, qu'ils ne pouvoient obéir à l'ordre du Roi, parce qu'il étoit contraire à toutes les Loix que le devoir de leurs places, & le serment qu'ils avoient prêté, ne leur permettoit pas de différer de rendre la Justice, & en conséquence, que la cause dont il s'agissoit, seroit poursuivie à l'ordinaire. Cet arrêté signé de tous les Juges, fut envoyé au Roi. Jacques répondit à leurs Remontrances par une lettre fort dure, & leur enjoignit par un commandement exprès & absolu, de ne point prendre connoissance de cette affaire, jusqu'à son retour. Quand le Roi fut à Londres, il manda les Juges en son Conseil; & leur fit une forte reprimande, de ce qu'ils souffroient que des Avocats & de simples particuliers osassent mettre en controverse *sa prérogative*, qui devoit être respectée en silence : puis sur la fin de son discours,

élevant la voix pour les ramener par la crainte à l'obéissance & à la soumission, il leur proposa cette question : dans le cas où le Roi averti qu'une affaire pendante devant ses Juges , touchoit de près à ses intérêts, ou à son autorité, demanderoit à en consulter avec eux, & leur ordonneroit d'arrêter cependant toutes poursuites, s'ils feroient difficulté d'attendre. Tous, excepté le Chef de Justice, reconnurent que dans ce cas ils devoient attendre que le Roi en eût conféré avec eux, & suspendre toutes poursuites jusques-là. La réponse de Coke mérite quelque attention, & doit être conservée. Il dit au Roi que si le cas arrivoit, il feroit ce qui seroit du devoir d'un Juge.

Néanmoins ce grand Jurisconsulte, qui avoit eu le courage de contredire le Roi, & de lui résister en face, n'eut pas la force d'esprit nécessaire pour supporter la retraite & la solitude, & pour vivre avec lui-même, libre & indépendant. Sa disgrâce, qui lui faisoit plus

d'honneur que toutes les faveurs qu'il avoit reçues, lui parut d'un poids insupportable. Il fit peu de temps après tous ses efforts pour rentrer dans sa premiere fortune. Il falloit passer par le canal du Favori; il lui fit bassement la Cour. Jean Villiers, frere de Buckingham, avoit demandé en mariage la fille de Coke. Coke qui dans sa faveur avoit rejetté cette alliance avec une sorte de dédain, changea d'idées dans le malheur, & rechercha ce même Villiers, & se tint honoré de lui appartenir.

Il fit dire à Buckingham par le Secrétaire Windwood, qu'il étoit au désespoir de tout ce qui s'étoit passé au sujet de son frere, qu'il ne souhaitoit rien plus ardemment que de pouvoir renouer & conclure avec lui; & que si l'on acceptoit sa proposition, ils seroient bientôt d'accord sur les arrangemens. La jeune personne étoit riche & belle, Villiers ne se fit pas prier, & sa mere recommanda avec chaleur à son second

filz, de terminer promptement l'affaire. Bacon fut fort alarmé ; toujours jaloux de Coke , toujours aux prises avec lui , il redoutoit de le voir entrer dans une famille si puissante , il prévint tous les dangers dont cette alliance menaçoit sa fortune ; il ne pouvoit oublier qu'il avoit depuis peu traité son rival sans ménagement , & que Coke étoit offensé. Il songea donc à rompre le mariage que l'on projettoit , il en écrivit au Roi & au Favori lui-même , & tâcha de leur persuader que l'honneur & le bien public s'opposoient à cette alliance. Les lettres qu'il envoya à l'un & à l'autre en cette occasion , ressentent l'embarras & la perplexité d'un homme alarmé , qui pour cacher le véritable sujet de ses craintes , affecte de parler comme par hasard & sans intérêt , de ce qui l'intrigue davantage , & se rejette sur les considérations qu'il croit propres à faire impression sur ceux qu'il veut persuader , en paroissant n'avoir en vue que de les servir. Cette tentative de Bacon n'eut

d'autre effet que d'aliéner le Comte , & de lui attirer de la part du Roi une réponse désagréable. La Dame Compton même , informée du manège de Bacon ; donna l'effor à sa langue , & le tourna en ridicule avec toute la malignité naturelle aux personnes de son sexe , quand on ose contredire leurs goûts , ou les traverser dans quelqu'une de leurs passions favorites. Ainsi Bacon en voulant prévenir un danger incertain & fort éloigné , s'attira des peines réelles & très-fâcheuses ; pour se garantir du péril où il s'étoit jetté lui-même , il n'eut pas honte de changer brusquement de parti , & de combattre sa première opinion : Il offroit même , sans attendre qu'on l'en priât , de s'employer auprès de l'épouse de Coke , pour l'engager à presser un mariage , que peu de jours avant il avoit détourné de tout son pouvoir. C'est donc à de si petits événemens que les Ministres les plus habiles & les plus nécessaires , doivent leur faveur ou leur disgrâce ! Et tels sont

les artifices bas & honteux où l'ambition fait descendre ceux qu'elle tyrannise ! Bacon par ce retour ne put regagner Buckingham, la famille continua de l'accabler de reproches, & il fut long-temps dans ce déchirement & cette inquiétude d'esprit, que doit ressentir un ambitieux qui voit son crédit & ses dignités à la merci d'un Favori jeune, fou, enivré de sa fortune, & qui se croit offensé. Toutefois ils se reconcilierent enfin, & leur amitié dura quelques années sans interruption, si l'on doit donner ce nom à la complaisance d'un protégé pour toutes les fantaisies de son protecteur. Pendant tout ce temps Buckingham au milieu d'une vie toute dissipée, livrée à des amusemens puéri-les, ou souillée par les plaisirs & les débauches les plus criminelles, dispo- soit de tout selon ses caprices ; plaçant & déplaçant les Ministres & les premiers Officiers du Royaume, sans autre vue que de satisfaire son avidité ou ses res- sentimens, toujours prêt à autoriser &

à faire réussir les projets les plus pernicieux & les moins légitimes, lorsqu'ils pouvoient l'enrichir promptement lui ou sa famille.

Enfin il devint redoutable même à celui qui l'avoit tiré du néant : Jacques ne fût plus le maître de le contenir dans le respect & la soumission qu'il lui devoit.

Au commencement de l'année 1619. Bacon fut créé Baron de Verulam. Il changea l'année suivante ce titre avec celui de Vicomte de Saint-Alban. Je ne m'arrête point sur ces événemens. C'étoit un si grand homme, que les honneurs & les dignités ne pouvoient rien ajouter à l'éclat de son nom. Si ces honneurs eussent été uniquement la récompense des grands services qu'il avoit rendus à sa patrie, & de ceux qu'il projettoit de lui rendre encore, si la faveur & l'intrigue n'avoient eu aucune part dans les bienfaits qu'il tenoit de la Cour, sans doute il seroit à propos d'en parler, non que sa gloire pût recevoir un

nouveau lustre de la grandeur de sa fortune, mais pour l'honneur du Prince, qui eût su connoître & récompenser son mérite.

Ni le faste & la pompe de la Cour, ni le poids & la multitude des affaires, ne purent le détourner de l'emploi auquel il se croyoit destiné par la Providence; l'étude de la Philosophie étoit son unique plaisir & sa plus chere occupation; il y donnoit tout le temps qu'il pouvoit dérober aux soins du ministère, il en faisoit sa grande & son importante affaire; tout le reste lui paroissoit des distractions & des obstacles à l'ouvrage dont il se croyoit redevable à tout le genre humain.

Il publia en 1620 le *novum Organum*. C'est la seconde partie de son grand Ouvrage du *rétablissement des Sciences*; il avoit employé douze années entières à travailler à ce morceau, & à le mettre dans l'état où nous le voyons. C'est de tous ses Ecrits ce'ui qu'il paroît avoir revu avec le plus de soin, & corrigé

avec le plus de vigueur. La forme qu'il lui a donnée, n'admet rien d'étranger, & rejette tout ornement superflu; c'est une suite de principes où les éclairs & les embellissemens de l'imagination, la grace & l'harmonie du style ne peuvent trouver de place, & sont négligés comme des agrémens inutiles & d'un genre inférieur au sujet; l'Auteur s'est servi de plusieurs termes dans une signification nouvelle & singulière, ce qui a découragé quelques lecteurs, & fait dire à d'autres, que ces termes n'étoient gueres plus intelligibles que l'horreur du vuide, les *quiddités* & les *formes substantielles* des Anciens auxquelles il faisoit le procès. Aussi c'est de tous ses Ouvrages celui qu'on lit le moins, parce que peu de personnes sont en état de l'entendre. Il y propose une nouvelle Logique toute différente de celle que l'on connoissoit alors, infiniment plus utile, & d'une bien plus grande étendue. Ce n'est point l'art de construire des syllogismes & d'arranger des argu-

mens, méthode qui peut tout au plus servir quelquefois à mettre en ordre des vérités connues, ou à découvrir le foible & le faux d'un raisonnement. C'est un art qui invente des arts nouveaux, qui perfectionne ceux qui sont déjà inventés, qui procure des découvertes neuves, pratiques importantes, & d'une utilité générale. Le moyen dont il se fert pour produire de si grands effets, c'est de fixer & d'arrêter sur les choses même, notre attention occupée avant lui de notions & d'idées : d'écarter toutes ces spéculations subtiles & frivoles qui éblouissent l'esprit, sans l'éclairer ; de s'en tenir à la simple étude des forces de la nature & des loix qui reglent ses opérations ; enfin de ne se proposer dans toutes ses recherches, que de découvrir la vérité & d'acquérir des connoissances certaines & fécondes. Il entreprend avant tout de purger l'esprit des erreurs qui semblent être naturelles à l'homme, & de celles qu'il tient de l'éducation, & auxquelles il n'ose renon-

cer par respect pour ces premiers législateurs du genre humain, dont l'autorité est depuis long-temps en possession de conduire ou d'égarer les hommes. Après cette préparation préliminaire, il passe à la seconde partie de son système, qui est la partie dogmatique ou d'instruction. Il donne la seule & vraie méthode d'entendre & d'interpréter la nature par une exacte observation des faits & par la voie d'une induction juste & raisonnée : procédé bien supérieur de toutes les façons à l'art puérile qui seul avoit régné jusqu'alors en Philosophie. Pour faire usage de cette induction, il faut avoir un nombre suffisant d'exemples & de faits recueillis avec exactitude, & exposés avec sincérité ; ensuite considérant ces faits sous toutes les faces possibles, pour s'assurer qu'ils ne se contredisent point les uns les autres, on peut se promettre d'en déduire quelque vérité utile, qui conduira à des découvertes nouvelles. Dans cette manière de procéder, l'expérience & le raisonne-

nement réunis se prêtent un mutuel secours, & s'éclairent réciproquement. C'est sans contredit le moyen le plus sûr d'éviter la surprise & l'erreur.

Nous voici arrivés à l'endroit le plus important de la vie publique de Mylord Bacon; époque funeste, marquée par la chute & le renversement de sa fortune, événement d'autant plus triste, que son honneur même se trouva enveloppé dans ce désastre, & parut être enseveli sous les ruines de sa maison. Pour présenter cette affaire dans son véritable point de vue sous lequel elle n'a point encore été envisagée jusqu'à présent, & qui doit la rendre plus instructive & plus intéressante, je suis obligé d'en exposer les causes avec quelque détail, & de remonter à son origine. On verra que le malheureux Chancelier, quelles que pussent être ses fautes, ne fut sacrifié que pour sauver un Ministre beaucoup plus criminel que lui, mais qui possédant le talent précieux d'amuser & de divertir son Maître, fut

préféré à un habile & utile Ministre ; car à la Cour les hommes agréables ont toujours l'avantage sur ceux qui ne sont que nécessaires.

De toutes les foiblesses de Jacques ; (& il en avoit beaucoup,) aucune ne fit plus de tort à son Peuple & à sa propre maison, que sa vanité. Il s'imaginait posséder exclusivement je ne fais quels avantages chimériques, en vertu desquels il pensoit que la Couronne d'Angleterre lui étoit dévolue par un droit inhérent en sa personne ; persuadé d'ailleurs qu'il avoit une profonde connoissance des grands principes de l'art de gouverner, & des finesses les plus déliées de la politique, il étoit encore enorgueilli de son savoir ; c'étoit en effet l'unique avantage qu'il pouvoit avoir sur le commun des Princes. Il tenoit pour maxime que qui ne fait pas dissimuler ne fait pas régner : mais il ne paroît pas avoir connu cette autre maxime non moins véritable, & sans laquelle la première ne peut être que nuisible ; savoir, que

pour bien dissimuler, il faut être impénétrable & tromper avec tous les dehors de la candeur & de la bonne foi. Jacques au contraire laissoit voir tout son jeu dès le premier abord, les étrangers aussi bien que ses sujets, devinoient aisément ses desseins & pénétoient ses vues, en sorte que ce Prince qui se croyoit un Salomon, fut également la dupe des négociations qu'il noua avec les étrangers, & des entreprises qu'il fit sur ses Sujets. On ne peut nier qu'il ne fût très-savant; mais c'étoit d'un savoir scholastique & pédantesque, qui convient mal à un Prince, & dont il ne tiroit d'autre avantage que de parler avec beaucoup d'aifance & de volubilité sur toutes sortes de sujets, & il ne manquoit aucune occasion de faire parade de ce ridicule talent.

Cependant les Ecclésiastiques, souvent la pire espece des flatteurs & la plus dangereuse, ne cessoient de lui prodiguer les éloges les plus magnifiques, & d'habiller ses défauts en vertus.

Ils l'encouragerent sur-tout à faire de ses talens un usage tout-à-fait indigne d'un Roi. Jacques séduit par leurs adulations, fit servir plus d'une fois son autorité à satisfaire leurs passions, & sur tout leur ambition de dominer. Ceux-ci à leur tour pour reconnoître cette faveur marquée, ou plutôt pour en obtenir davantage, inventerent exprès pour lui un titre supérieur à tous les titres imaginés jusques-là par la vanité & la foiblesse humaine, titre surnaturel qu'ils disoient être de droit divin, & qui mettoit le Roi & ses actions à l'abri de l'examen & au-dessus des censures : & joignant le blasphème à l'impiété, ils ne rougirent point par la plus horrible des profanations, d'établir cette abominable doctrine sur l'Écriture Sainte & sur les livres sacrés dictés par l'Esprit de Dieu : ces maximes odieuses & ces affreux principes trouvant une tête déjà prévenue de fausses idées, acheverent de l'égarer. Jacques regarda ses sujets comme ses esclaves, & ses Parlemens

comme ses ennemis , & comme les usurpateurs d'un pouvoir qui n'appartenoit qu'à lui seul ; pendant l'espace de sept années il affecta de gouverner sans leur participation , & n'employa , pour fournir à ses propres besoins , que des moyens prohibés par la constitution de l'Etat : plutôt que de s'adresser à ses Parlemens qu'il craignoit d'assembler , il eut recours aux gens d'affaires monopoleurs & faiseurs de projets , ennemis nés du bien public , qui se couvroient du nom & s'autorisoient du crédit de Buckingham : dont ils achetoient la protection aux dépens du peuple qu'ils fouloient de toutes les manieres. La mere de Buckingham nouvellement créée Comtesse de son chef , femme née pour le mal , d'un esprit intrigant , & d'une avidité sans mesure , étoit toujours intéressée & mêlée bien avant dans tous les projets de ces sang-sues du peuple , & par le pouvoir qu'elle avoit sur son fils , elle faisoit réussir inmanquablement toutes les entreprises les plus per-

nicieuses, pourvu qu'elles lui procurassent de l'argent. Il n'est pas merveilleux que sous une pareille administration l'Angleterre gouvernée par un jeune débauché, qui lui-même recevoit la loi d'une femme adroite & insatiable, fût tous les jours accablée & vexée par de nouveaux impôts, des monopoles & des projets qui n'avoient pour but, que d'enrichir un petit nombre de personnes par la ruine de tout le peuple. Le Chancelier, créature de Buckingham, avoit scellé sans difficulté, du moins sans opposition, les Edits & Lettres Patentes qui ordonnoient toutes ces vexations; ou s'il avoit quelquefois remontré qu'ils étoient contraires aux loix & au bien public, ses représentations trop foibles & trop timides, toujours accompagnées de ménagemens pour la Cour, n'avoient point eu d'effet. C'est le grand reproche que l'on peut faire à Mylord Bacon: Placé, pour ainsi dire, sur les frontieres de l'autorité royale & de la liberté publique, il abandonna le poste

d'honneur que la providence lui avoit confié, & s'il ne fut pas le promoteur des entreprises que la prérogative faisoit de jour en jour sur la liberté, il les souffrit du moins & y conniva avec trop de foiblesse : il est vrai que c'étoit contre son inclination & son sentiment, il faut lui rendre cette justice ; il savoit trop bien que les véritables intérêts de son Maître exigeoient qu'il y eût une parfaite intelligence entre lui & ses sujets ; aussi lui avoit-il souvent conseillé d'assembler de temps en temps ses Parlemens, & de s'assurer, sur toutes choses, de l'amour de la Nation, le plus ferme appui de l'autorité royale. Quoique ces sentimens ne fussent nullement du goût du Roi, qui se gouvernoit par des maximes tout opposées, & quoiqu'il eût résolu de n'avoir jamais affaire à ses Parlemens ; & de ne plus les consulter, les regardant comme des usurpateurs, qui entreprenoient sur la prérogative, & qui cherchoient à augmenter leur pouvoir par la diminution

du sien, néanmoins il se vit forcé dans ce temps, par le besoin de ses affaires, de convoquer les deux chambres. Les sujets étoient à la vérité ruinés & fatigués d'impôts, mais le Roi n'en étoit pas plus riche ; les oppresseurs à qui il permettoit d'abuser de son nom, gardoient pour eux tout le fruit de leurs rapines, & ne lui laissoient pour son partage que la haine & l'animosité publiques, excitées par les injustices qu'ils commettoient à l'ombre de son autorité. Au reste la conjoncture étoit favorable, & le Roi pouvoit se flatter avec raison que les Communes lui accorderoient de puissans subsides, dans les circonstances présentes, où toute la nation montrait beaucoup de zele pour le recouvrement du Palatinat que Maximilien de Baviere venoit d'enlever à Frédéric V, gendre de Jacques. Il n'étoit pas douteux que si le Roi paroissoit disposé sérieusement à entreprendre la guerre pour rétablir son gendre, il n'obtînt aisément des secours

considérables d'argent, dont il eût fait ensuite l'emploi qu'il auroit jugé à propos.

Jacques profita de la conjoncture ; & convoqua le Parlement pour le 20 Janvier 1621. Il ne fut pas trompé dans son espérance. Les Communes lui accorderent, dès les premiers jours, deux subsides entiers ; mais en même temps, elles se dispoisoient à faire une exacte & sévère recherche des impositions arbitraires dont le peuple avoit été surchargé depuis sept ans, & qu'il n'étoit plus en état de supporter. Il avoit été, entr'autres monopoles, assujetti à deux ou trois sortes de taxes les plus injustes & les plus criantes. Quelques particuliers avoient obtenu des Lettres Patentes, qui les autorisoient à lever un droit annuel sur toutes les Auberges & sur les Cabarets à biere, dans toute l'étendue du Royaume. Personne ne pouvoit ouvrir Auberge ou Cabaret, sans l'attache de cette Compagnie ; elle taxoit arbitrairement la somme qu'on

devoit lui payer pour son attache, & faute de ce paiement on étoit exposé à des saisies & à l'emprisonnement. La dureté avec laquelle on levoit ce nouveau droit, étoit plus fâcheuse encore que l'impôt lui-même ; & le peuple & sur-tout les plus indigens, eurent beaucoup à souffrir de l'avidité des Fermiers. A-peu-près dans le même temps, deux créatures du Favori, Monpeffon & Michel, qu'on peut nommer les Dudley & Emison de ce siècle, avoient obtenu le privilege exclusif de fabriquer & vendre du galon d'or & d'argent. Monpeffon étoit un homme de fortune, qui n'avoit que l'ambition de se faire connoître, & il le fut par ses vices ; Michel petit Juge de paix dans un quartier éloigné de la Ville, y avoit vécu très-étroitement malgré ses friponneries. Ces deux hommes, à ce qu'il paroît, abusèrent étrangement de leur Commission ; ils fabriquerent une grande quantité de galon faux mêlé de cuivre ou de matiere semblable, & le

vendirent pour du meilleur : quiconque en fabriquoit ou en débitoit d'autre, s'exposoit à une amende, ou même à la prison. Villiers frere du Favori, associé avec eux, quoiqu'il ne fût pas nommé dans les Lettres Patentes, les favorisoit dans ce commerce inique, & leur assuroit l'impunité. Tous ces griefs & plusieurs autres, déferés au Parlement, furent la matiere de ses délibérations & l'objet de ses censures. Mais la chambre des Communes ne s'en tint pas là. Elle se préparoit à rechercher avec soin la source des miseres publiques, en remontant jusqu'aux auteurs du mal qui avoient sollicité tant d'Edits Burfaux, onéreux au peuple, ou qui les avoient fait passer au sceau.

Il y eut dans le même temps des plaintes portées à la Chambre, contre la corruption qui régnoit dans la Cour de Justice souveraine, ou de la Chancellerie. Le Roi craignit pour son Chancelier, mais plus encore pour son Favori ;

vori ; car Buckingham fut averti que la Chambre se propofoit d'examiner féverement la conduite qu'il avoit tenue depuis qu'il étoit en place ; il fut auffi informé que plusieurs membres des Communes faisoient souvent de secrettes affemblées , où l'on ne projettoit rien moins que de le rendre refponfable de toutes les concuffions & de tous les brigandages qui fe commettoient depuis long-temps , & de l'oppreffion qui excitoit les murmures du peuple. Les amis & les créatures de Buckingham , alarmés de cette efpece de brigue pour le bien public , lui perfuaderent qu'il n'y avoit de falut pour eux & pour lui-même , que dans la prompte diffolution du Parlement ; & le Roi fe feroit infailliblement porté par crainte à un coup fi hardi & fi dangereux , fans les fages remontrances du Doyen de Westminfter. Cet adroit politique confeilla à Jacques de caffier & d'annuller par une feule Déclaration , toutes les concessions onéreufes qu'il avoit faites ;

de sacrifier à la haine publique les moins coupables , pour sauver les autres , & d'appaifer le Parlement irrité contre le Favori , en déclarant que Buckingham lui-même instruit combien les gens d'affaires lui en avoient imposé , avoit été le premier à solliciter la révocation des droits & des privileges obtenus par surprise. Le Roi fut déférer à ce conseil , & prit le parti de le suivre ; mais ce ne fut pas sans inquiétude. Le Chancelier , qu'il auroit voulu conserver , n'eût-ce été que pour l'intérêt de ses affaires , étoit ouvertement accusé de s'être laissé corrompre ; le Favori , l'objet de sa tendresse , qu'il ne pouvoit se résoudre d'abandonner , étoit réputé l'auteur de toutes les injustices & de toutes les oppressions dont on se plaignoit , & les coups qu'on se préparoit en secret à lui porter , n'en étoient que plus dangereux. Il étoit impossible de les sauver l'un & l'autre , dans la conjoncture présente , où le Parlement se monroit extrêmement échauffé. Le Roi n'avoit plus

que le choix malheureux, ou de se priver de l'oracle de ses conseils, ou de renoncer à l'objet de toute son affection. Il n'est pas difficile de juger comment dut se déterminer un Prince tel que Jacques; le plaisir l'emporta sur l'utilité, & la passion sur la raison. Bacon fut la sauve-garde de Buckingham. Le Roi mit le comble à l'injustice qu'il lui faisoit, en lui ôtant même les moyens & la liberté de se défendre. Bacon généralement estimé par son savoir, n'étoit pas moins connu par son éloquence, & il étoit à craindre, s'il plaidoit sa cause dans le Parlement, qu'il ne vint facilement à bout de détourner la haine publique dont on l'accabloit, sur ceux qui étant chargés de l'administration, l'avoient contraint par l'autorité, de sceller les Lettres Patentes & les Edits qui excitoient ces mouvemens. Il pouvoit même dévoiler au public, pour sa propre justification, les mystères ténébreux d'un gouvernement injuste dont il avoit une parfaite connoissance; &

tout ce qu'il eût dit à sa propre justification, eût d'autant plus chargé Buckingham, déjà l'objet de l'indignation universelle. Bacon sentit bien qu'il lui seroit facile par cette voie de défense, sinon de se laver pleinement, du moins de diminuer ses torts, & d'éviter une condamnation rigoureuse : mais le Roi qui le prévint aussi, lui commanda par un ordre absolu de ne point comparoitre ; il lui promit sur sa parole royale, de lui épargner la honte du Jugement, ou s'il ne le pouvoit, de le dédommager dans la suite par toute sa faveur, de l'humiliation qu'il lui en devoit coûter. Bacon obéit & fut perdu.

Le 12 de Mars la Chambre basse nomma des Commissaires, pour examiner les abus qui s'étoient glissés dans les Cours de Justice. Quelques jours après Robert Philips, un des membres de la Commission, Gentilhomme recommandable par sa douceur & par son attachement au bien public, fit son rapport à la Chambre ;

que deux particuliers avoient fait leur plainte contre le Chancelier, qu'ils accusoient de partialité & de corruption : il parla sans aigreur & avec tous les égards & les ménagemens possibles pour l'accusé, & fut d'avis de déférer à la Chambre des Pairs tout le Procès dans l'état où il étoit : son avis fut suivi, & dans une conférence tenue le 19 entre plusieurs membres des deux Chambres, les Pairs se chargerent d'examiner promptement les chefs d'accusation. Dès que cette affaire fut devenue le sujet des conversations, on vit paroître une foule de témoins qui chargeoient le malheureux Chancelier de plusieurs faits tous convainquans de corruption & de privation. Quelques-uns déclarerent qu'il avoit reçu des présens, en leur faisant espérer un jugement favorable, & leur avoit manqué de parole. Mais il entroit sans doute plus de passion que de solidité dans ces plaintes : car on ne voit pas que, même depuis sa condamnation,

aucun de ses jugemens ait été cassé ou annullé. Pendant tout ce temps Bacon se tenoit enfermé chez lui pour raison de maladie vraie ou feinte ; quoiqu'il en fût , on conçoit aisément qu'il ne pouvoit avoir l'esprit tranquille. Quelle affreuse situation pour une grande ame jalouse d'une bonne réputation, & qui en a joui long - temps , de se voir sur le point de la perdre sans ressource. Soit qu'il tournât les yeux sur le passé, soit qu'il portât ses regards dans l'avenir , tout étoit matière aux réflexions les plus terribles & les plus accablantes. Ses chagrins étoient encore augmentés par l'idée honteuse & désespérante de se voir la victime de l'insolence & de la friponnerie de ses domestiques, dont il avoit toléré les mauvaises manœuvres par une foiblesse inexcusable : il en étoit bien cruellement puni , puisqu'elle lui faisoit perdre en un instant & sa fortune & son honneur.

Le 26 Mars le Roi vint à la Chambre haute , & y prononça un discours

préparé, dans lequel affectant de se montrer populaire, il avoua que le gouvernement avoit fait plusieurs fautes, & étoit tombé dans plusieurs méprises; qu'on avoit eu de justes sujets de se plaindre des Lettres & des Edits ruineux accordés à quelques particuliers, qui en avoient imposé au Ministre, & déclara qu'il abandonnoit à la Justice & à la rigueur des Loix ceux qui les avoient obtenues, & qui y étoient intéressés. On vit bien que le Roi ne faisoit ces aveux humilians, & n'abandonnoit les moins coupables, que pour sauver le plus criminel, qui étoit son Favori. Il fit même tous ses efforts pour le justifier, & alléqua en sa faveur toutes les raisons qu'il put imaginer; mais il n'étoit pas possible de donner une couleur favorable à la conduite du premier auteur de tous les maux publics, qui seul avoit soutenu de son crédit & autorisé de ses ordres, les scélérats que l'on ne punissoit, que parce qu'ils lui avoient obéi. Les Pairs ne se

laissent point abuser par le discours du Roi ; mais contens d'avoir réduit leur Souverain à la nécessité d'une apologie, ils feignoient d'entrer dans ses sentimens : ainsi Buckingham échappa pour cette fois à la vengeance publique & à la peine qu'il avoit méritée ; mais ce ne fut que pour périr enfin misérablement par un assassinat, après avoir ajouté de nouveaux crimes à tous ceux qu'il avoit commis : victime dévouée au trépas par l'exécration de tout le peuple, sa mort trop long-temps retardée, délivra la Nation, mais ne la vengea point.

Le Parlement qui par égard pour le Roi, venoit de faire grace au Favori ; n'en fut que plus irrité contre le Ministre : le Chancelier demeura seul exposé à ses poursuites. Il falloit un exemple pour effrayer les Ministres, & une satisfaction au public. Les malheurs présens & passés crioient vengeance ; Bacon en porta seul toute la peine. En vain le Prince de Galles avoit lui-même

présenté à la Chambre une lettre de Bacon, dans laquelle renonçant à sa défense, il demandoit pour toute faveur que son repentir & sa soumission lui épargnassent la honte d'un jugement, & que la perte de sa Dignité fût la seule punition des fautes qu'on lui imputoit; on le contraignit de répondre en détail à tous les chefs de l'accusation intentée contre lui. Il le fit le premier Mai 1621, par un aveu formel de tout ce qu'on lui reprochoit; & finit en s'en remettant entièrement à la commisération de ses Juges: mais il imploroit inutilement leur clémence; les esprits vivement frappés des misères publiques, ne pouvoient pardonner à Bacon d'en avoir été le complice & en quelque facon la cause, par sa complaisance criminelle pour toutes les volontés de la Cour. Il fut condamné à une amende de quarante mille livres sterling, à être mis dans la Tour, pour y demeurer tout le temps qu'il plairoit à Sa Majesté, déclaré incapable de pos-

féder jamais aucune Charge & d'occuper aucune place dans l'Etat; privé du droit d'entrer dans le Parlement, & même de venir dans le ressort de la Jurisdiction. Il perdit par ce Jugement sévère, le plus beau privilege de la Pairie. On usa en cette occasion à son égard, d'une rigueur qui n'est d'usage que dans les cas de trahison ou de Lese-Majesté.

Nous avons déjà indiqué d'avance, la premiere cause du désastre que Bacon essuya dans sa fortune & dans sa réputation. Son extrême indulgence pour ses Domestiques a été regardée généralement, & avec raison, comme la source & l'origine des irrégularités de conduite qui le précipiterent enfin dans le plus grand des malheurs. Il est dit dans un des chefs de son accusation, que Bacon avoit souffert & permis que ses Domestiques fissent des vexations concussionnaires sur tout ce qui passoit au sceau. Naturellement libéral, ou plutôt prodigue au-delà de ce

que doit & peut l'être tout homme jaloux de conserver jusqu'à la fin sa vertu & son intégrité, il toléroit dans sa Maison les folies & les dépenses les plus extravagantes ; ses valets qu'il ne réprimoit point, abusant de la facilité de leur Maître, se permettoient tout pour satisfaire à leur avarice, ou à leurs plaisirs.

On raconte que pendant le cours de son Procès, un jour que Bacon passoit dans une chambre où ses domestiques étoient assis, ils se leverent à son aspect ; sur quoi il leur dit : aïssoyez-vous mes Maîtres ; votre élévation fait ma chute. Soit que Bacon ne s'apperçût de ses désordres que lorsqu'il ne fut plus temps d'y remédier, ou soit que son esprit occupé de ses études & plein des grandes vues qu'il rouloit sans cesse dans l'esprit ne pût se prêter ni descendre aux détails minutieux que demande une sage économie ; il est certain que ses affaires une fois dérangées par sa négligence,

il fut moins délicat sur le choix des moyens de soutenir le même train de vie qu'il avoit menée jusqu'alors. Ainsi l'on voit en ce seul homme l'assemblage monstrueux de tout ce qu'il y a dans l'humanité de plus grand & de plus petit, de plus noble & de plus humiliant. De telles inconséquences dans un si grand homme, sont bien capables d'alarmer & d'épouvanter ceux-mêmes qui par une longue habitude & une grande pratique de la vertu, sont le plus affermis dans les principes de l'honneur & de la sagesse.

Bacon ne demeura pas long-temps en prison. Le Roi lui rendit peu de jours après la liberté, & lui remit l'amende prononcée contre lui. Comme elle étoit très-considérable, Bacon pour se dispenser de la payer, avoit déjà pris la précaution de faire paroître quelques-uns de ses amis qui se dirent ses créanciers. Le sieur Williams son successeur lui reproche avec chaleur ce stratagème, qu'il taxe de fausseté, & l'ac-

cuse d'avoir voulu tromper par cette ruse ses créanciers véritables , qui étoient en grand nombre , qui se trouvoient ruinés par cette banqueroute frauduleuse. Mais je ne puis me persuader que Bacon ait eu cette intention criminelle , & je suis porté à croire qu'il ne cherchoit par-là qu'à se procurer du temps , & à se mettre à l'abri des poursuites , jusqu'à ce qu'il pût rétablir ses affaires déjà extrêmement délabrées par sa mauvaise conduite , & désespérées par la perte de son crédit & de ses emplois.

Pour n'être plus obligé de revenir sur cette fâcheuse affaire , qui ne peut que chagriner le Lecteur & l'Ecrivain , je terminerai ce récit par le dernier événement qui y ait rapport. Trois ans après sa condamnation , Bacon présenta Requête au Roi , pour obtenir des Lettres d'abolition ; afin , dit-il , que cette tache ignominieuse fût levée , & que sa mémoire ne passât point à la postérité avec une flétrissure. Le Roi fit tout ce qui dépendoit de lui , & lui

accorda ce qu'il demandoit. La postérité à qui il en appella du jugement de son siècle, n'a point voulu non plus se ressouvenir de sa faute, & les Auteurs qui en ont parlé, n'ont pas pour cela prétendu diminuer son mérite, ni les obligations que lui a le monde suivant : ceux qui ont observé des taches dans le soleil n'en reconnoissent pas moins sa lumière & son éclat, dont ils jouissent chaque jour. Bacon délivré du soin & du tumulte des affaires publiques, éloigné du pompeux & frivole théâtre du monde, consacra à l'étude son loisir & sa retraite. Il se plaignoit souvent de la folle ambition & des fausses idées de gloire qui l'avoient si long-temps détourné des occupations les plus nobles, les plus dignes d'un être qui pense, & les seules qui soient véritablement utiles. Convaincu par une fatale expérience du vuide & de l'instabilité des grandeurs humaines, il tourna toutes ses pensées du côté de la Philosophie, qui avoit toujours été sa pas-

sion dominante, au-milieu même de la Cour & des embarras d'une vie agitée.

Nous allons le suivre dans sa nouvelle situation, moins brillante peut-être que la première, mais incomparablement plus agréable; puisqu'enfin affranchi de la servitude de la Cour, où il n'avoit eu que trop long-temps à souffrir des sottises & des extravagances de la plupart des Grands, autant au-dessous de lui par le mérite, qu'ils pouvoient être au-dessus par leur place, il se trouvoit à portée de suivre en liberté l'impulsion de son génie, de vivre indépendant avec lui-même, & de travailler pour l'avantage non de son siècle seulement & de sa Nation, mais de tout le genre-humain & de tous les siècles à venir.

Le premier ouvrage considérable auquel il s'appliqua depuis sa retraite, a cependant encore les marques de la chaîne qu'il avoit portée. C'est l'Histoire de Henri VII, qu'il entreprit par l'ordre du Roi, & qu'il publia en 1622.

Cet ouvrage dément ceux qui ont reproché à Bacon, de n'avoir pas soutenu sa disgrâce avec fermeté. On y voit par-tout les traits mâles d'un esprit que l'âge n'a point affoibli, & que les malheurs n'ont point abattu. Il fut reçu avec de grands applaudissemens, & il essuya beaucoup de critiques, preuve incontestable de sa bonté. Les fautes qu'on y a remarquées, ne doivent point diminuer l'opinion que l'on a du talent de l'Auteur, qui ne manquoit assurément ni d'intelligence ni d'imagination : mais on fait que Jacques vouloit que son bisayeul fût le modele le plus parfait à proposer aux Rois, & dans ce siècle vendu à la flatterie & plié à la soumission, le sentiment du Roi prévalut bientôt à la Cour, & devint l'opinion à la mode. Si Bacon n'a pu se garantir entièrement de la contagion, s'il a tâché en plusieurs endroits de dissimuler les fautes, & de voiler les imperfections du Prince dont il écrivoit l'histoire ; cependant à tra-

vers ces ménagemens , on découvre Henri VII, tel qu'il étoit, & avec tous ses défauts; on voit un Prince avare & soupçonneux, ces deux vices font les traits principaux de son caractère. Sa conduite en plus d'une occasion porte sensiblement les marques de la foiblesse ou de la méchanceté que lui reprochent nos Histoires; sa politique au dedans & au-dehors fut fautive, intéressée, & mal entendue. Son esprit de détail incapable des grandes vûes que suggerent le génie & la véritable prudence, ne connoissoit que les fineses de minutie & l'art de tromper dans les petites choses. Il eut le bonheur de se tirer souvent par des ressources du moment & par des expédiens passagers, des méchantes affaires & des mauvaises démarches où il s'étoit engagé, & des écueils qu'avec un peu plus de prudence il eût aisément prévu, ou qu'il eût même évité, si ses intentions eussent été plus droites. Son humeur sombre & taciturne, ennemie du commerce

& de la société, passoit dans l'esprit de bien des gens, pour l'effet d'un grand jugement & d'une profonde méditation. Sa santé toujours chancelante, lui interdisoit l'usage des plaisirs; mais son avarice lui tenoit lieu de toutes les autres passions. Il n'aimoit l'argent que pour l'argent même, il en amassoit sans en avoir besoin. Il ne voyoit rien d'injuste ni d'indigne dans les moyens, quels qu'ils fussent, de grossir ses trésors. Les rapines les plus honteuses & les oppressions les plus criantes ne lui coûtèrent pas même un remords pour assouvir cette cupidité. L'histoire de ce Prince écrite par Bacon, a été accusée de partialité, & il seroit difficile de l'en disculper entièrement; on lui a aussi reproché son style plein d'affectation & de fausse éloquence; mais ce dernier défaut étoit le vice du temps, non de l'Auteur; la Cour de Jacques gâtée par l'exemple du Maître, n'aimoit que le faux bel esprit; les étincelles & l'enflure dans le style, aussi-bien que dans le

langage, étoient le goût dominant de ce siècle.

Les *Essais* de Bacon sont de tous ses ouvrages celui qui eut le plus de cours, & ils conservent encore aujourd'hui leur première réputation. Il augmenta considérablement cet ouvrage sur la fin de ses jours, & en donna deux éditions, l'une en Anglois, & l'autre en Latin, qui étant la langue commune aux savans de tous les pays, lui parut plus propre à faire connoître son ouvrage, & à le faire vivre aussi long-temps qu'il y aura des livres & des gens de lettres. L'Auteur s'y propose d'instruire son Lecteur, & laisse à d'autres le soin de l'amuser : c'est ce qui a fait dire à M. de Voltaire que les *Essais* de Bacon n'étant point la *Satyre* du genre-humain, comme les *maximes* de la Rochefoucault, ni une *Ecole* & un *Cours* de *Scepticisme*, comme les *Essais* de Montagne, ils ne sont pas si communément dans les mains de tout le monde que ces deux livres ingénieux. Cette remarque

fine & judicieuse fait l'éloge de Mylord Bacon. Ce grand homme tenoit trop au-dessous de lui, de courtoiser ses lecteurs, & de rechercher leurs applaudissemens par une complaisance fade & déplacée pour la folle curiosité de la plupart; ou par une crainte servile de leur injuste malignité.

Je remets à parler ailleurs des autres ouvrages que Mylord Bacon composa depuis sa retraite; j'observerai seulement ici que le nombre & la nature des Ecrits qu'il publia dans ces derniers temps, fussent, sans entrer dans un plus grand détail, pour donner une haute idée de la force de son esprit & de sa patience infatigable. En effet dans le court intervalle de cinq années d'exil & d'abandon, malgré le découragement où le devoit jeter une censure infamante, malgré le mauvais état de sa santé, la perte de ses biens & de ses dignités, il fit des choses qui auroient pu occuper le cours de la vie la plus longue & la plus heureuse, & capables d'immortaliser un

Auteur. Il enrichit & mit dans un meilleur ordre quelques-uns de ses premiers ouvrages, en composa de nouveaux, non moins considérables par l'étendue & la variété des matieres, que par la maniere de les traiter; & ce qui distingue Bacon de la plupart des savans qui ont beaucoup écrit, & en qui l'on ne trouve souvent que de l'érudition & du travail, c'est que ses ouvrages toujours neufs, ou par la matiere, ou par la forme, sont les productions de la réflexion & du génie; il tire tout de son propre fonds; ses idées vastes, sans rien perdre de leur justesse, sont encore embellies & éclairées par l'heureuse disposition du plan & du système général. Dans l'examen de chaque sujet, il s'éleve au point de vue le plus avantageux, d'où il découvre autour & au dessous de lui une vaste region. Là il distingue des endroits sombres & des côtés lumineux, il marque les places encore en friche, & celles qui ont été cultivées. Tel est le caractère original

de tous les ouvrages de Bacon, même de ceux qu'il n'a pas eu le temps de perfectionner.

Plusieurs Ecrivains tant étrangers que nationaux, ont beaucoup parlé de l'indigence où Bacon fut réduit après sa disgrâce. Le Clerc avec une indignation qui fait l'éloge de son caractère, reproche vivement au Roi Jacques d'avoir abandonné sans secours, & d'avoir laissé aux prises avec la misère & la tristesse, un si grand homme, l'honneur de son siècle & de son pays. Peut-être y a-t-il de l'exagération dans ces plaintes. Si Bacon ne jouit pas d'une grande fortune, il dut être au moins dans une situation médiocre, au-dessus du besoin & de la nécessité. Il n'avoit à la vérité rien amassé dans le temps de sa faveur, & ne s'étoit point prémuni dans le cours de ses prospérités contre les revers de la fortune; ce qui justifie assez l'intégrité & le désintéressement de ses vues; mais il lui restoit environ 600 livres de rentes en fonds de terre,

& le Roi lui en donnoit trois fois autant. Peut-être que ses pensions étoient assez mal payées par un Prince qui connoissant peu le véritable usage de l'argent, dépensoit tous ses revenus à entretenir au-dehors des négociations infructueuses, ou à combler de biens & de recompenses ceux de ses sujets qui en méritoient le moins. Bacon d'ailleurs considérablement endetté, dépensoit toujours beaucoup en essais & en expériences. Les personnes les plus économes deviennent prodigues & ne ménagent rien, quand il s'agit de satisfaire leur passion favorite. Voilà les principales causes de l'extrême embarras où Bacon fut souvent réduit. Il s'en plaint au Roi dans quelques-unes de ses lettres, & s'abaisse à des prières & à des supplications auxquelles on souhaiteroit pour sa gloire, qu'il eût dédaigné de descendre. Les partisans de la grandeur & de la dignité de l'homme, & ceux qui au contraire n'y apperçoivent que du néant & des foiblesses, trouveront

dans l'Histoire de Mylord Bacon, de quoi appuyer leurs opinions respectives. Mais une réflexion juste & vraie, qu'on doit toujours avoir présente à l'esprit, lorsqu'on juge les grands hommes, c'est qu'en Morale, aussi-bien qu'en Littérature, le censeur & le critique n'ont besoin que d'un discernement fort ordinaire, & d'une vertu fort commune pour remarquer les vices & les défauts des plus illustres personnages & des plus beaux génies qui font l'honneur & l'ornement de l'humanité.

Le Roi Jacques mourut en l'année 1625 après un regne de vingt trois ans, pendant lesquels il ne fit rien pour sa gloire, ni pour l'avantage de ses Peuples. Peu estimé des étrangers, il fut méprisé & haï de ses sujets. Les fausses idées qu'il eut des choses, & la mauvaise conduite qu'il tint dans les affaires, donnerent naissance aux divisions qui bientôt après sa mort, plongèrent son Royaume dans toutes les calamités d'une guerre intestine. La constitution

tion de l'Etat en fut ébranlée dans ses fondemens, & enfin totalement détruite & renversée, quoique les principes sur lesquels elle étoit établie depuis longtemps, semblaient lui assurer une consistance ferme & durable.

Le malheureux Chancelier ne survécut à son Roi que d'un an. Le poids des affaires civiles & la multitude de ses travaux philosophiques, mais surtout les chagrins dont il étoit intérieurement dévoré, avoient absolument ruiné sa santé. Après avoir languï quelque temps, infirme & s'affoiblissant de jour en jour, il trouva la fin de sa vie dans un excès de travail, débauche bien digne d'un Philosophe. Tandis qu'il s'uit avec trop de chaleur & une application au-dessus de ses forces, quelques expériences touchant la conservation des corps, il est subitement attaqué d'un mal de tête & d'une douleur d'estomac, qui le contraignirent de se retirer dans la maison la plus prochaine à Highgate chez le Comte d'Arondel. C'est

là qu'il mourut au bout de huit jours d'une fluxion de poitrine, le 9 Avril 1626 dans la soixante sixieme année de son âge.

Je voudrois pouvoir instruire mon lecteur de quelle maniere Bacon supporta sa derniere maladie, & quels furent ses discours & sa contenance aux approches d'une mort inévitable. Après avoir lu la vie des grands hommes, on est naturellement curieux d'apprendre l'histoire de leur mort; cette derniere scene qui termine la piece, & dans laquelle nous aurons tous un rôle à jouer quelque jour, est pour l'ordinaire la plus intéressante. C'est elle qui met le sceau à leur réputation, lorsqu'elle répond à leur vie, ou qui en ternit l'éclat, si elle est d'un autre ton. Mais malheureusement nous n'avons rien sur cette importante partie de la vie du Mylord Bacon. Le seul monument qui nous soit parvenu, est une lettre qu'il écrivit alors au Comte d'Arondel, chez qui il étoit malade. Il y fait paroître

beaucoup de tranquillité d'ame & de liberté d'esprit, dans des momens où il est si rare & si difficile de conserver l'une & l'autre. Faisant allusion à la cause de sa maladie, il compare sa destinée à celle d'un illustre Philosophe de l'antiquité, Pline le vieux, qui rencontra la mort sur le mont Vesuve, où il recherchoit avec trop de curiosité l'origine des volcans.

Bacon fut enterré sans pompe & sans aucune distinction, dans l'Eglise de Saint Michel, près de Saint Alban. Quelque temps après, la reconnoissance d'un particulier qui avoit été à son service, lui érigea un monument qui dans des temps plus heureux, eût été construit aux dépens du public, en témoignage de l'honneur qu'on portoit à la mémoire d'un Citoyen, la gloire de sa patrie & le bienfaiteur de la postérité.

Il y a un passage bien remarquable dans son testament : après avoir selon l'usage, recommandé à Dieu son ame & son corps: Je laisse, dit-il, & je lé-

que mon nom & ma mémoire aux nations étrangères ; car mes concitoyens ne me connoîtront que dans quelque temps. En effet , il fut même de son vivant , l'objet de l'estime & de l'admiration des plus illustres personnages de la France & de l'Italie : plusieurs firent exprès le voyage d'Angleterre pour le visiter. Lorsque le Marquis d'Effiat accompagna à Londres la Princesse Henriette Marie , épouse de Charles premier , il alla voir Mylord Bacon , qui étant alors malade , le reçut au lit les rideaux fermés ; sur quoi le Marquis lui dit : vous ressemblez aux Anges ; nous les croyons d'une espece supérieure à la nôtre , nous entendons souvent parler d'eux , & nous n'avons jamais la consolation de les voir. Les compatriotes de Bacon , ainsi qu'il l'avoit prédit , lui ont rendu justice un peu plus tard : mais le nom seul de quelques-uns d'entr'eux qui ont adopté les idées & suivi son système , fait suffisamment son éloge. Sans parler d'un grand nombre d'il-

Iustres Philosophes, il compte parmi ses disciples & ses sectateurs, Bayle, Locke, & le grand Newton.

Bacon avoit épousé à l'âge d'un peu plus de quarante ans, la fille d'un Sénateur de Londres, qui lui avoit apporté de gros biens; elle mourut vingt ans avant lui, & ne lui laissa point d'enfans. *

* Le lecteur curieux de savoir comment Bacon gouvernoit sa santé, & quel régime il observoit, peut l'apprendre de son Chapelain, dont je rapporte les paroles : il se nourrissoit bien, & mangeoit beaucoup dans sa jeunesse. Il aimoit les nourritures légères & les mets fins & délicats : mais dans la suite il préféra une nourriture plus forte & plus solide, parce qu'elle fournit des sucres plus épais & qui se dissipent moins. Il n'avoit garde de négliger l'usage du nitre, qu'il recommande avec tant d'éloges dans ses Ouvrages. Il en prenoit tous les matins environ trois grains dans un bouillon fort léger. Il prenoit aussi tous les six ou sept jours, immédiatement avant le repas, une macération de rhubarbe infusée dans un verre de vin blanc & de bière mêlée ensemble à la dose d'une once. On voit à la fin de son Histoire naturelle, le remède qu'il employoit contre la goutte, & dont il se trouvoit si bien, que l'accès finissoit inmanquablement au bout de deux heures.

Il étoit sujet à un accident bien singulier & dont il n'est pas facile de deviner la cause. Dans les éclipses de lune, soit qu'il en fût prévenu ou non, il tomboit en foiblesse : cet accident duroit tout le temps de l'éclipse, & finissoit tout-à-coup, sans lui laisser aucune incommodité.

Bacon étoit de moyenne taille, il avoit le front large & découvert, marqué avant le temps de l'empreinte de l'âge; l'œil vif & pénétrant; toute sa personne étoit agréable, & il suffisoit de le voir pour être prévenu en sa faveur & pour être tout disposé à l'aimer, même avant que de connoître son mérite. On peut lui appliquer ce que Tacite a dit de son beau-pere Agricola; que dès la première vue il paroissoit un homme de bien, & qu'après l'avoir fréquenté quelque temps, on étoit charmé de trouver un grand homme.

Toutes les sortes de mérites que la nature partage ordinairement entre les hommes, tous les talens dont un seul

suffit pour se faire une grande réputation dans le monde, s'annoncerent de bonne heure chez Mylord Bacon, qui les réunissoit tous dans un degré éminent. Ses contemporains, même ses ennemis qui croyoient avoir à se plaindre du Ministre, reconnoissent unanimement la supériorité de l'Ecrivain, de l'Avocat, du Philosophe & de l'homme civil. Il apportoit dans la société un esprit flexible & léger, qui prenoit aisément & avec succès, toutes sortes de caractères; il parloit le langage propre à chacun de ceux qu'il entretenoit avec une facilité qui sembloit naturelle, ou s'il y mettoit de l'art, c'étoit un talent de plus de savoir si bien le cacher. S'il parloit en public, il étoit assuré de l'attention de ses auditeurs, & de maîtriser leurs affections: ses plaidoyers qu'on lit peut-être aujourd'hui sans beaucoup d'émotion, soutenus par la force & la grace de son action, ne manquèrent jamais de produire les effets qu'il se proposoit, & de remuer les passions qu'il

vouloit inspirer. Au reste ce n'est point ici un tableau de fantaisie & peint d'imagination ; je ne parle que sur le témoignage d'un homme * connoisseur & difficile , bon juge du mérite & peu sujet à se tromper. Mais la Philosophie est le côté brillant de Mylord Bacon ; c'est en cette partie qu'il a sur-tout excellé , & on ne dira rien de trop , en répétant avec M. Adisson , qu'il joignoit à l'étendue des connoissances & au profond jugement d'Aristote , toutes les graces , les charmes & la beauté de l'éloquence de Cicéron. Tous les Savans de l'Europe ont avoué & célébrés ses talens , tous le reconnoissent pour l'auteur & le pere de la saine Philosophie , de cette sage & utile Philosophie , qui ne marche qu'à l'aide de l'expérience , & qu'après l'étude de la nature & de ses opérations. C'est donc sous ce point de vue qu'il nous faut le considé-

* B. Janson dans ses découvertes.

rer désormais ; c'est-là que le lecteur verra tout le mérite de ce grand homme, dont le génie créateur ne fut redevable qu'à lui-même de ses productions. Il ne pouvoit profiter du travail de ceux qui l'avoient précédé, ni s'aider des ouvrages des anciens Philosophes ; tous s'étoient entièrement écartés du bon chemin, ou si quelques-uns l'avoient entrevu ; craignant les difficultés & l'ennui qui se rencontrent à frayer une nouvelle route, ils l'avoient soudainement abandonné. Bacon ne dut qu'à son intelligence & à sa pénétration, ce rayon de vive lumière qui lui découvrit promptement & d'un seul coup d'œil, ce qui avoit échappé pendant plus de deux mille ans aux recherches laborieuses de ses prédécesseurs. Mais pour faire mieux sentir l'importance des services que notre Philosophe a rendu à la société, le lecteur me permettra de mettre ici sous ses yeux, un tableau en raccourci de l'état où furent en Europe les Sciences & les Lettres,

depuis le débordement des peuples du Nord, jusqu'au seizième siècle.

On fixe ordinairement, & avec assez de raison, l'époque de l'ignorance qui couvrit le monde, au temps où des Nations sorties du Nord inonderent, comme un torrent à qui rien ne pouvoit résister, toute la surface de l'Europe. Il est cependant certain que les Arts & les Sciences commençoient depuis long-temps à dégénérer, & qu'ils avoient déjà beaucoup perdu de leur ancien éclat, avant que ces peuples sauvages & tous guerriers eussent attaqué l'Empire Romain; il est vrai que dès qu'ils l'eurent entamé, la nuit qui avant cette révolution s'avançoit lentement, éteignant peu-à-peu le flambeau des Sciences, devint enfin une nuit générale, qui menaçoit d'être éternelle: elle dura plus de 400 ans. On voit encore dans le huitième siècle les Prêtres & le Clergé, qui de tous les Ordres de l'Etat est toujours le plus éclairé, borner ses études & ses occupations à chan-

ter l'Office Divin , & la plupart fans en comprendre la parole , encore moins le sens ; c'étoit-là leur plus haute ambition & l'unique émulation dont ils furent susceptible. La jalousie sur ce point fut si grande entre le Clergé du Pays Latin & celui de France , qu'il fallut que Charlemagne qui étoit pour lors à Rome , interposât son autorité & jugât lui-même cette importante question. Launoy qui rapporte ce fait avec toutes ses circonstances , ajoute , que l'Empereur demanda au Pape Adrien quelques doctes personnages qui pussent enseigner à ses sujets les premiers élémens de la Grammaire & de l'Arithmétique , absolument inconnues dans ses Royaumes. Ce Monarque qui ne connoissoit que la guerre , & dont l'éducation avoit été si négligée , qu'il ne savoit même pas écrire , sentit par la justesse naturelle de son esprit & par la seule force de son jugement , de quel prix est la science , & tout ignorant qu'il étoit , il voulut être le Protecteur des

Savans : il ouvrit une Ecole publique dans son Palais, & en donna la Direction au fameux Alcuin Anglois, sur qui il se reposa du soin de transplanter en France le germe de la Philosophie qui fleurissoit encore en Angleterre. Mais malgré les bonnes intentions de ce Prince, les Sciences ne firent dans son Royaume que des progrès bien lents & peu sensibles; le Concile de Châlons tenu au commencement du neuvieme siecle, fait de sérieuses exhortations aux Religieux, d'avoir un soin particulier que leurs livres de dévotion & prieres soient transcrits & copiés avec exactitude, de peur, dit le Canon du Concile, que croyant pieusement & de bonne foi demander une chose à Dieu, ils ne lui demandent précisément le contraire, par la faute d'un Manuscrit peu correct ou vicié.

On juge assez par ce seul fait, combien la France avoit peu profité des vues de Charlemagne, & des peines qu'il avoit prises au siecle précédent, pour

introduire les Sciences dans ses Etats.

L'Angleterre conservoit encore au huitieme siecle quelques foibles restes de la lumiere qui y avoit brillé long-temps, mais dans le suivant, la descente des Normands, & la conquête que ces pirates firent de la moitié du Royaume, le replongerent tout-à-coup dans la barbarie. Le jeune Alfred réduit à une seule Province de l'Ouest, ne put trouver personne en état de lui apprendre à lire; en sorte qu'à l'âge de douze ans il ne connoissoit point encore les caracteres de l'alphabet: mais ce grand homme monté sur le trône qu'il avoit reconquis, avec une poignée de monde, sur des usurpateurs aussi nombreux que puissans, n'eut rien de plus pressé que de tirer ses peuples de l'ignorance & de la barbarie où il les avoit trouvés, & tant par l'exemple qu'il donna lui-même à ses sujets, que par la protection qu'il accorda aux Savans, il fit renaître & revivre les Arts & les Sciences dans son Royaume. C'est le Charlema-

gne des Anglois , auffi heureux , non moins grand , & plus homme de bien , fans doute parce qu'il étoit plus éclairé : Car Alfred ne fe contenta pas de protéger les Savans , il voulut l'être lui-même , & le fut beaucoup , eu égard à fon ſiecle. Sous fon regne la France rendit à l'Angleterre le ſervice qu'elle en avoit reçu quatre-vingt ans auparavant : Alcuin invité par Charlemagne , avoit porté à la Cour de France le goût & la connoiſſance des Lettres : Grimbald vint à Londres à la ſollicitation d'Alfred , qui le fit Chancelier de l'Univerſité d'Oxford qu'il venoit de fonder. De tels événemens ſont conſidérables dans l'hiſtoire littéraire du neuvieme ſiecle , & toutes les Chroniques de ce temps-là ont ſoin de faire mention de l'apparition d'un bon Grammairien ou d'un noble ſavant , auffi religieufement & avec autant de reſpect , que les anciennes hiſtoires parlent d'un nouveau légiſlateur , ou d'un héros libérateur de ſa patrie. Lycurgue ou Timoleon ne

font pas cités plus honorablement par leurs Historiens : peut-être seroit-il facile de justifier la vérité de la comparaison. Quoiqu'il en soit, Alfred ne réussit pas mieux que Charlemagne, dans l'entreprise d'instruire & d'éclairer ses sujets : une nuit plus sombre encore que celle qu'il avoit tâché de dissiper, couvrit en peu de temps & obscurcit le monde ; l'ignorance ramena les vices & la corruption qui en sont inséparables. Les fables & les songes prirent la place du bon sens & de la raison, les pratiques ridicules d'une dévotion mal entendue, succéderent à la véritable piété. Le Clergé lui-même dépouillé de la bonne doctrine, qui devoit être son partage, trouvoit plus facile & plus lucratif d'amuser le peuple vicieux & grossier par de faux miracles, & de l'effrayer par des terreurs paniques de démons & de spectres, que de lui prêcher la saine Morale & les divins préceptes de l'Évangile ; mais les Prêtres même ne le lisoient plus. Leurs mœurs

ne valaient pas mieux que leurs sermons ; enfin la dépravation étoit générale dans tous les ordres de l'Etat ; & pour favoir à quel degré elle étoit montée dans tous les pays de la Chrétienté , on n'a qu'à consulter quelques Conciles convoqués vers ce temps-là : l'un défend l'adultere , l'inceste & la pratique des superstitions payennes ; on avoit oublié que ce fussent des crimes : Un autre que l'Impératrice Irene avoit assemblé , pour réformer la Discipline Ecclésiastique , ordonne que dorénavant aucun Evêque ne fera de son Palais Episcopal une auberge ou une hôtellerie , qu'il ne recevra point d'argent , pour excommunier quelqu'un. Un troisieme condamne le concubinage public , & veut qu'à l'avenir les Religieux des deux sexes ne vivent plus ensemble , dans la même maison. C'en est assez pour donner une idée des mœurs ; l'ignorance & la superstition qui la suit , étoient au même point : on crut nécessaire dans un Concile de déclarer aux fideles que le

nombre des Anges n'est point certain, que l'Eglise n'en reconnoit distinctement que trois, qu'elle honore les autres d'une maniere générale, & qu'elle ne garantit point l'invocation particulière que les fideles pourroient faire de quelqu'un d'eux nommément, excepté des trois dont il est par'é.

La Chaire de Saint Pierre fut souvent remplie par des Pontifes, qui loin de soutenir par la sainteté de leur vie, l'honneur de leur caractère : déshonorèrent leur place par leurs crimes & par leurs débauches. Plusieurs furent chassés par des usurpateurs, qui jouirent tranquillement du fruit de leur violence : deux moururent assassinés. L'infâme Théodora, trop connue par le pouvoir qu'elle avoit dans la Cité sainte, & plus encore par le scandale qu'elle donna dans le siècle le plus dissolu, mit la thiare sur la tête d'un de ses amans, qui prit le nom de Jean X. Jean XI fils naturel du Pape Sergius III. monta sur la Chaire Pontificale à l'âge

de vingt-un an, par le crédit de sa mere Marozie, sœur de Théodora. Quelque temps après un petit fils de cette même Marozie, fut élu à dix-huit ans par les intrigues de sa famille, toujours toute - puissante dans Rome. L'Eglise ainsi gouvernée, donnoit au monde des scenes scandaleuses & souvent ridicules. Peut-on s'étonner après cela, des défordres où le peuple & les laïcs étoient abandonnés, tandis que ceux qu'on regarde comme les Vicaires de Jesus-Christ & l'image de Dieu sur la terre, leur montroient l'exemple de tous les vices : aussi les déréglemens étoient extrêmes, ainsi que l'ignorance. Cependant le peuple respectoit ce même Clergé que nous venons de dépeindre ; les plus méchans & les plus scélérats familiarisés avec les crimes les plus révoltans, & qui font frémir la nature ; sans morale, sans religion, dans un oubli total de la Divinité, conservoient pour ses indignes Ministres, le culte & le respect qu'ils n'avoient plus pour

elle. Ils défendoient au péril de leur vie, les privileges d'une Eglise, une donation faite à un Couvent, un meuble consacré à l'usage d'un temple, & ils se livroient sans remords & sans crainte aux dissolutions les plus criminelles. Dans ces temps malheureux d'aveuglement & d'erreur, où la science étoit absolument éteinte & la raison même en délire, étoit-il possible de songer à cultiver le véritable Savoir & la saine Philosophie ?

Ce ne fut qu'au milieu du quinzieme siecle, après la prise de Constantinople par les Turcs, que l'Etude & les Lettres commencerent à reparoître. Des Grecs fuyant la fureur des armes Ottomanes, vinrent se refugier dans les parties occidentales de l'Europe, & y apporterent les Sciences & les Livres : on connut par eux les Ouvrages d'Aristote, qui donnerent naissance à la Philosophie Scholaistique. Ce seroit une chose aussi curieuse qu'instructive, de tracer au long l'origine, les progrès &

les variations de cette Philosophie, fille de l'esprit & de l'erreur, & qui porte empreints tous les traits de l'un & de l'autre mêlés & confondus. On découvreroit dans cette histoire tous les égaremens de l'esprit humain, & combien il lui en a coûté d'efforts, d'intelligence & de finesse pour s'écarter de la vérité, & se briser contre les écueils. Enfin après plusieurs siècles d'ignorance & de barbarie, où l'on avoit été sans idées & sans connoissances, parut cette Philosophie fantastique, qui subtilisée encore par l'imagination échauffée de ceux qui la cultiverent, amusa les hommes de notions vagues & indéterminées; & pour parler ainsi, de paroles ailées & d'idées tout aëriennes, sans corps & sans substance.

Cependant il ne faut pas croire que cette Philosophie fût celle d'Aristote; c'étoit un mauvais travestissement de ce que ce grand homme avoit enseigné. Tout ce qu'ils avoient pu prendre de ses opinions, dans quelques mauvaises tra-

ductions d'une partie de ses Ouvrages, ou dans Boëce son Commentateur, ils l'avoient travaillé, refait & réduit en méthode, chacun selon son talent & suivant le goût du siecle. Ce travail mal digéré & exécuté par des esprits subalternes qui entreprenoient au-dessus de leurs forces, puisque la plupart n'entendoient même pas l'original, au lieu de donner un corps de science régulier & suivi, ne produisoit qu'une composition monstrueuse, formée de différentes parties difformes & incohérentes. Le plus grand mal que firent les Scholastiques & le plus grand obstacle qu'ils apporterent à l'avancement des Sciences, fut de négliger entièrement les connoissances naturelles, pour courir après des qualités occultes, des abstractions, & autres mots vuides de sens, & pour s'occuper de questions de pure curiosité, frivoles & même ridicules. La Logique, ou l'art de raisonner, sur laquelle ils s'exercerent principalement, devint bientôt avec leurs soins, un art inutile, embarrassé & inintelligible.

Alstedius dans la Chronologie qu'il a donnée des Scholaſtiques, diviſe leur Hiſtoire en trois âges ou époques : le premier âge commençant à Lanfranc Archevêque de Cantorberi, qui vivoit au milieu de l'onzieme ſiecle, finit à Albert le grand en 1320; le ſecond âge eſt depuis Albert juſqu'à Durand; le troiſieme depuis Durand juſqu'à Luther ou la Réforme. Morhoff prétend que Rurelin Anglois fut le pere des Scholaſtiques & le chef des Nominaux, Secte renouvelée dans la ſuite par Occam auſſi Anglois, & l'antagoniſte perpétuel de Scot défenſeur zélé des réaliſtes. Ces deux Sectes partagerent le monde ſavant; noms de parti formidables alors, maintenant auſſi ignorés que les objets de leurs controverſes. Il ſuffira de dire que les deux partis, comme il arrive toujours, ſe haïſſoient très-cordialement, ſe traitoient réciproquement d'erronés & d'hérétiques, que leurs diſputes furent ſouvent enſanglantées, & qu'on ſe battit pour des argumens avec la même

faueur , que l'on se dispute des Provinces ou des Royaumes. Car il le faut avouer à la honte & à l'humiliation de l'humanité , les hommes ainsi que les brutes , ont toujours recours à la force , pour terminer leurs différends , & quel que soit le sujet qui les divise , important ou léger , la violence est leur dernière raison. On l'a dit des Rois , mais on peut le dire avec autant de vérité de toute l'espèce humaine. Les titres magnifiques & absurdes donnés à ces chefs de parti en honneur de leurs sublimes rêveries , prouvent l'extrême sottise de ce temps-là , nullement le mérite de ceux que l'on en décoroit.

Toutefois dans ce siècle malheureux qui se croyoit plus savant que ceux qui l'avoient précédé , mais qui n'étoit ni plus éclairé ni plus habile , parut un homme prodigieux , non seulement pour le temps où il vivoit , mais encore supérieur aux âges suivans , & à qui le siècle même où j'écris se croit redevable d'une infinité de connoissances : c'est

le célèbre Moine Bacon; comme si ce nom fatal à l'ignorance, & au faux savoir plus pernicieux encore, étoit destiné à faire revivre le goût des bonnes études & des connoissances utiles. Ce grand homme, dis-je, sans secours & sans guide, perça la nuit profonde qui couvroit l'univers, & malgré les obstacles à surmonter, malgré les persécutions qu'il eut à essuyer, il pénétra fort avant dans les mystères les plus secrets de la nature, par la seule force de son génie. Il fit un si grand nombre de découvertes en Astronomie, en Optique, en Méchanique & en Chymie, Sciences absolument ignorées de ses contemporains, qu'aujourd'hui même encore les Ecrivains les plus sobres & les plus avarés de louanges, n'en parlent qu'avec admiration. Il fut presque le seul astronome de son temps; la réformation du Calendrier est une preuve de son intelligence dans cette partie. La construction des lunettes, des télescopes & de toutes les sortes de verres propres à grossir

grossir ou diminuer les objets ; la composition de la poudre à canon , que l'on a cru avoir été entrevue pour la première fois par Barthold Swartx dans le dernier siècle , ne sont qu'une partie des découvertes justement attribuées au Frere Bacon. Pour tant de services rendus à la société , il fut calomnié durant sa vie , persécuté , mis en prison , & après sa mort on voulut flétrir sa mémoire , en le faisant passer pour un forcier & un magicien adonné à des arts diaboliques & abominables : enfin il eut la destinée trop commune des grands hommes. De son temps il n'y avoit que quatre personnes en Europe qui eussent fait quelques progrès dans les Mathématiques ; la Chymie étoit encore moins cultivée : on n'étudioit que les livres d'Aristote ; mais ceux qui avoient entrepris d'expliquer ces livres & de les faire connoître aux autres , ne les entendoient pas eux-mêmes.

C'est une considération bien singuliere de voir par quelle bizarre destinée les

Ouvrages de cet illustre Grec ont été tour à tour l'objet de l'estime & du mépris, de la haine & de l'admiration des hommes. Launoy compte jusqu'à trente-sept Peres de l'Eglise qui ont réprouvé la Doctrine d'Aristote & flétri sa mémoire : Morhoff fait monter plus haut le nombre de ses Commentateurs, qui étoient aussi ses disciples; & ni l'un ni l'autre n'a donné la liste complete de ses partisans ou de ses ennemis. Aristote fut de son vivant accusé d'irreligion, les Prêtres du Paganisme le condamnerent à la mort; les successeurs de ces mêmes Prêtres furent ses partisans & ses admirateurs. Ses Ouvrages ont éprouvé le même sort de la part du Clergé de l'Eglise Chrétienne, tantôt proscrits comme hérétiques, tantôt avoués & reconnus pour le plus ferme rempart de l'orthodoxie. Le même Launoy a fait une histoire particuliere des révolutions arrivées à la réputation de ce Philosophe, & il en compte jusqu'à huit. Je me contenterai d'en rapporter seulement

deux qui font un contraste tout-à-fait plaisant. Dans un Concile de Paris qui est de l'année 1209 les Evêques censurèrent tous les Ouvrages d'Aristote sans distinction, & les traiterent de sources pernicieuses d'erreurs & d'hérésies, les condamnerent au feu, & défendirent à toutes personnes, sous peine d'excommunication, de les lire, de les faire copier, & même d'en garder aucun exemplaire. Cette proscription alla plus loin encore; on livra au bras séculier dix à douze personnes qui furent brûlées vives, pour avoir soutenu quelques propositions que ces doctes Prélats avoient oui dire être tirées des Ouvrages d'Aristote. Mais dans le seizieme siecle on lisoit ces mêmes Ouvrages impunément, & sans encourir aucune peine; on les expliquoit publiquement & avec approbation; & quiconque osoit élever des doutes sur leur orthodoxie, j'ai presque dit leur infailibilité, étoit persécuté comme un infidele & un mécréant. L'affaire trop connue du Sophiste Ramus en

est une preuve mémorable. Il avoit eu l'imprudence de faire quelques remarques critiques sur le péripatétisme, aussitôt il s'excita contre lui un soulèvement général : l'Université de Paris prit l'alarme, & se déclara contre son entreprise, qui fut traitée d'attentat destructif de toute bonne doctrine, & d'une dangereuse conséquence pour la Religion même. L'affaire portée au Parlement, parut d'une telle importance, que le Roi François I. l'évoqua à sa personne, & voulut en prendre connoissance. On a encore l'Arrêt qui intervint, & par lequel Ramus est déclaré impudent, insolent & menteur; ses livres supprimés & abolis, & ce qui peut passer pour un exemple de sévérité inouïe, on défend solennellement à l'Auteur de transcrire, & même de lire ses propres Ouvrages. On croiroit, à voir le profond respect que l'on portoit à l'autorité de cet ancien Philosophe, que sans doute on entendoit très-bien sa doctrine, & que l'on cultivoit sa

Philosophie avec beaucoup de succès; point du tout : les Docteurs attachés au seul nom d'Aristote, se mettoient peu en peine de sa doctrine, & moins encore de la vérité; semblables, dit notre Auteur, à ces Athlètes qui se préparant à combattre dans les Jeux Olympiques, se refusoient à des travaux utiles & nécessaires, pour être en état d'en supporter de superflus; graces à leurs soins, toute la Philosophie ne consistoit qu'en des notions vagues & des mots inintelligibles. Au lieu d'étudier la nature, de rechercher la propriété des corps & les loix du mouvement, véritable cause de tous les effets, on ne s'occupoit que de définitions, de distinctions, d'abstractions & autres puérités, qui ne pouvoient procurer aucun avantage ni à la science, ni à la société. On disputoit sans fruit, & même sans envie de s'instruire; car on étoit bien plus curieux de réduire son adversaire au silence, que d'étendre ses connoissances, ou de perfectionner ses mœurs;

en sorte que cette Philosophie captieuse étoit elle-même un plus grand obstacle au véritable savoir, que l'ignorance dont elle avoit pris la place. Lorsqu'on eut fait le mélange ridicule de la Doctrine Peripatéticienne avec la Théologie Chrétienne, les vérités les plus respectables devinrent obscures & susceptibles de doutes & de difficultés, au moyen de la chicane scholastique & de l'ergotisme qui fournissoient à chaque parti des argumens pour défendre ses erreurs & entretenir ses illusions. Le respect ou plutôt l'idolâtrie pour Aristote, fut portée si loin, que quelques-uns de ses sectateurs s'imaginèrent avoir vu dans ses Ouvrages la Doctrine d'un Dieu en trois personnes; d'autres publièrent de longues Dissertations pour prouver qu'il étoit certainement sauvé. On fait l'histoire d'un Patriarche de Venise, le fameux Hermolaus Barbaro, qui évoqua le Diable pour apprendre de lui la signification d'un mot qu'il ne comprenoit pas dans la Physique d'Aristote; mais le

Diabie rusé, qui n'en favoit peut-être pas plus que le Prélat, répondit à voix si basse & si peu articulée, que Barbaro ne l'entendit point. Le mot grec qui chagrinoit si fort le Patriarche, est l'*Entéléchie* dont les Scholastiques ont fait leurs formes substantielles, & que Leibnitz vers la fin du siècle dernier a tâché de faire revivre dans sa Théorie du mouvement.

Les troubles arrivés dans la Religion, & qui sembloient avoir excité dans l'Europe une révolution générale, en forçant les Savans à examiner & à rechercher soigneusement les erreurs & les préjugés de toute espèce, contribuoient encore à établir plus solidement que jamais, le regne de la Philosophie Aristotélique. Les Protestans & les Catholiques se faisoient un rempart de l'autorité d'Aristote, & défendoient mutuellement leurs opinions, avec les armes qu'il leur fournissoit. Cette alliance gothique de la Théologie & du Péripatétisme augmenta le respect que l'on

avoit pour Aristote , on regarda ses décisions comme les limites de la foi & de la raison , qu'on ne pouvoit entreprendre d'éloigner ou de rapprocher sans audace & sans impiété. On craignit que les innovations en Philosophie ne vinssent à sapper peu-à-peu les fondemens de la Religion. Si le voile de cette sainte obscurité qui couvroit toute la nature , étoit une fois levé ou déchiré , on ne doutoit pas que la curiosité humaine , qui ne s'arrête jamais , ne recourût aux causes secondes , au pouvoir de la matiere , & aux loix du mouvement & du mécanisme , pour expliquer les nouvelles découvertes , & qu'enfin insensiblement on ne perdit de vue , & qu'on ne négligeât la cause première de toutes choses. Cette manière de raisonner en imposa à la multitude , retint dans l'inaction ou dans le silence le petit nombre de sages , & fut le plus grand obstacle au progrès des connoissances utiles.

Tel étoit en général l'état d'ignorance

& d'erreur où Bacon trouva le monde littéraire. Il ne songea point à se faire chef de parti, ni à fonder de nouvelles sectes; il eut des vues plus nobles & plus sages. Il osa entreprendre de détruire les préjugés divers qui affervisoient la liberté de penser, & d'affranchir la raison de l'espece d'esclavage, où la retenoient depuis si longtemps tant de différentes sectes de Philosophes, plus jaloux d'une grande que d'une bonne réputation. En Philosophie une Hypothese ingénieuse, une brillante Théorie plaisent davantage à l'imagination des lecteurs, & sont plus propres à donner promptement une grande célébrité à leurs inventions: l'expérience moins fastueuse & plus sage suit la nature dans tous ses actes, étudie ses phénomènes & ne cherche qu'à découvrir la vérité, à laquelle elle sacrifie volontiers tous les petits intérêts de fausse gloire & d'ambition mal entendue. Bacon préféra cette dernière méthode: elle étoit neuve, ainsi il n'é-

toit pas possible qu'elle produisît une révolution subite & générale parmi les Savans, mais ses progrès semblables aux effets du temps qui marche d'un pas lent & sûr, sont enfin devenus considérables & universels : & si, après bien des siècles inutilement employés en des études qui ne pouvoient conduire à rien, l'on est revenu à la seule manière profitable d'étudier la nature par l'expérience & l'observation des faits ; on en est principalement redevable à notre illustre Chancelier.

Ce n'est pas qu'avant lui plusieurs Savans ne se fussent écartés des principes & des opinions attribuées à Aristote. Ramus, Patricius, Bruno, Severinus avoient essayé de secouer le joug de ce Tyran qui régnoit depuis si longtemps sur les opinions des hommes, avec non moins d'empire & de despotisme que son jeune élève (*) n'en avoit exercé sur les biens & sur les for-

(*) Alexandre.

tunes : mais ces Ecrivains contents d'avoir observé les erreurs d'Aristote , ne substituerent rien à leur place , & s'ils donnerent quelque atteinte à la réputation de ce Philosophe , ils firent peu de chose pour la leur. Quelques autres plus heureux , tels que Gilbert , Harvey , Copernic , le pere Paul , ont été plus loin , & ont fait des découvertes nouvelles qui sont assez connues de tout le monde , & qui ont été dignement célébrées. Mais ces découvertes séparées & sans liaison entr'elles , n'éclaireroient que quelque partie de la Philosophie , & laissoient encore beaucoup à désirer. On n'avoit point l'idée d'un plan général , universel , qui comprît toutes les branches multipliées de la Science , & qui pût guider sûrement les observations & les recherches qu'on voudroit faire dans ses différens domaines. Bacon imagina le premier , & conçut dans toute son étendue ce système merveilleux ; & ce qui doit augmenter notre admiration , il l'inventa & le

conduisit à sa perfection, au milieu des embarras des affaires & du tumulte de la Cour. La nature qui sembloit l'avoir destiné au pénible & glorieux emploi de purger les hommes de leurs erreurs, & de les mettre dans le chemin de la vérité, lui avoit donné toutes les qualités & tous les talens nécessaires pour se bien acquitter de cette grande fonction. A une imagination flexible & pénétrante qui faisoit rapidement les ressemblances des êtres, il joignoit un jugement sûr, qui étudioit curieusement les plus petites différences qui s'y rencontrent. Porté à la méditation & aux recherches, il savoit douter & suspendre sa décision, craignoit d'affirmer légèrement, toujours prêt à se retracter & à reconnoître son erreur, soigneux & attentif jusqu'au scrupule, dans l'arrangement & la disposition de ses plans; également éloigné & de la curiosité amoureuse des nouveautés, & de la superstitieuse idolâtrie que l'on a d'ordinaire pour tout ce qui est ancien,

Tel est le portrait que Bacon nous a laissé de lui-même, avec cette noble confiance qui appartient si justement aux grands hommes, & qui chez eux annonce le mérite, comme la présomption des petits esprits est la preuve de leur foiblesse. Une ame de cette trempe, douée de tant de qualités, & surtout ennemie de toute imposture, devoit certainement avoir un rapport bien immédiat & une relation bien intime avec la vérité. Ce portrait n'est point flatté, & l'on en reconnoît aisément tous les traits dans son grand Ouvrage *du Rétablissement des Sciences* : Ouvrage qui a immortalisé son nom, présent rare & précieux qu'il a laissé au genre-humain, dont il avoit plus en vue l'avantage que sa propre réputation. Je terminerai cette Histoire par une exposition abrégée de cet Ouvrage merveilleux.

L'Auteur l'a divisé en six parties principales. Dans la première qu'il a intitulée *de augmentis Scientiarum* : de

progrès & de l'accroissement des Sciences, il se propose d'examiner en général, l'état & le degré actuel de toutes les connoissances humaines. C'étoit le premier pas qu'il croyoit devoir faire dans le dessein où il étoit de créer une nouvelle Philosophie, & d'en établir les fondemens, non sur des opinions arbitraires ou des conjectures spécieuses, mais sur la vérité & l'expérience : une entreprise d'une si prodigieuse étendue, demandoit un grand savoir, & surtout un discernement exquis & universel, puisque tout le monde intellectuel étoit l'objet de son examen. Pour ne pas se perdre & s'égarer lui-même dans une carrière aussi vaste & coupée de tant de routes; il range sous trois classes la nombreuse multitude des Sciences & des Arts. Les trois facultés principales de notre ame, qui sont la mémoire, l'imagination & la raison, lui fournissent naturellement la division des Arts en Histoire, Poésie & Philosophie, objets de ces trois facultés. On peut voir

dans le système détaillé des connoissances humaines, qui est à la suite du discours préliminaire de l'Encyclopédie, combien cette invention de notre Auteur retouchée & perfectionnée par une main habile, a jetté d'ordre, de lumière & de méthode dans cette matière que Bacon a tirée le premier du cahos où elle étoit avant lui. Il a soin de faire observer toutes les erreurs qui de son temps étoient reçues pour des vérités ; il indique ce qui manquoit encore à chaque science, & propose les moyens les plus propres à en corriger les défauts, à en écarter l'erreur, & à suppléer ce qui y manque : il examine les découvertes qui avoient été faites jusqu'alors, & finit par une exposition détaillée de toutes les parties du savoir, qui avoient été négligées, ou totalement inconnues. En un mot, c'est à cet Ouvrage que l'on doit les découvertes les plus importantes faites depuis par les modernes, qui ont suivi dans l'étude de la nature, le plan qu'il leur

avoit tracé : c'est en marchant sur ses pas dans la carrière qu'il leur a ouverte, qu'ils sont parvenus à perfectionner le genre de Science que chacun d'eux cultivoit.

Le *novum Organum* qui fait la seconde partie de l'Ouvrage dont nous parlons, en est aussi la plus considérable & la plus importante. L'Auteur entreprend d'étendre & d'augmenter les forces de l'esprit humain, par une application utile de ses facultés aux différens objets qui sont du ressort de la Philosophie. Pour cet effet, il imagine une nouvelle Logique, bien supérieure à la maniere de raisonner qui étoit en usage de son temps : il abandonne cet esprit de controverse qui ne se propose que de l'emporter sur ses rivaux par la souplesse & la ruse du syllogisme ; & laissant de côté tout ce mauvais jeu d'escrime, qui ne peut être d'aucune utilité, il cherche la nature & la considère dans ses opérations, il étudie ses forces & sa marche, par la voie de

l'expérience. Cette nouvelle méthode si éloignée de l'ancienne Logique, par le but qu'elle se propose, n'en est pas moins différente dans les moyens & la maniere de procéder. Elle ne s'en tient pas à une énumération superficielle; elle n'appuie pas ses assertions sur quelques notions particulières, au hazard de rencontrer dans la suite des contradictions qui pourront s'élever d'une infinité de côtés différens. C'est une induction qui examine scrupuleusement l'expérience dont il s'agit, l'envisage sous toutes les faces possibles, la retourne de toutes les manieres qui peuvent la faire varier, conduit à de nouveaux résultats, exclut tout ce qui n'appartient pas au sujet, & ne tire des conclusions que de ce qui reste, après cette voie de séparation. Il ne seroit pas difficile de citer un grand nombre d'exemples du succès de cette Dialectique, tirés des découvertes modernes. Combien ne lui doit-on pas de vérités que les anciens n'avoient ni entrevues

ni soupçonnées? Mais un seul qui en vaut beaucoup d'autres, c'est toute la partie du système de Newton sur la lumière. A qui faut-il attribuer les principales propositions de cet Ouvrage immortel? Quelle est leur base la plus solide, si ce n'est une multitude d'expériences analysées avec un soin extrême, & cette décomposition du plus subtil de tous les corps, avec une précision qui ne paroïssoit pas même applicable aux masses les plus sensibles & les plus grossières.

Une destinée qui semble avoir été long-temps attachée aux branches de la connoissance humaine qui importent le plus au bonheur du genre humain, c'étoit d'être traitées d'une manière tout-à-fait absurde & stérile, & cela sous prétexte de leur donner un air de nouveauté & de subtilité. C'est un inconvénient que Bacon paroît avoir eu particulièrement pour objet dans la troisième partie de son *Instauration*, en y proposant les matériaux qui devroient raisonnablement

& premièrement entrer dans une histoire naturelle, expérimentale. Il regardoit cet ouvrage comme tellement indispensable à la solidité de l'édifice que l'on devoit se proposer d'élever dans les Sciences & dans les Arts, que sans ce préliminaire, tous les efforts de tous les hommes réunis dans tous les temps & dans tous les lieux, ne lui sembloient devoir produire rien de fort satisfaisant. Mais ce projet étoit si difficile, même au jugement de notre Auteur, qu'il ne doutoit nullement que les hommes de l'esprit le plus étendu & le plus pénétrant, n'en pussent être effrayés au premier coup d'œil. Ce fut là ce qui donna lieu à son Ouvrage intitulé *Sylva Sylvarum*, ou l'histoire de la Nature. Il s'imagina que le meilleur encouragement qu'il y avoit à donner à la postérité, afin qu'elle osât le suivre dans la route pénible qu'il avoit ouvert, c'étoit d'y faire les premiers pas. C'est aussi sous ce point de vue qu'il faut considérer ce morceau, si on veut lui rendre

justice. Ce n'est ni à la masse de nos connoissances & de nos expériences, ni au progrès de notre Philosophie expérimentale qu'il faut le comparer, mais au temps où il a été écrit, & à la difette de lumiere où l'on étoit alors. Dans les conjonctures où se trouvoit le Chancelier, c'étoit tout ce qu'on pouvoit faire de mieux. Cette collection de phénomènes ne parut qu'après sa mort, & on l'a toujours regardée comme indépendante de son systême général; ce qui acheve de démontrer que le but que Bacon s'étoit proposé dans ses travaux, & que le fil qui lioit ensemble ses différentes productions, n'a jamais été aperçu bien distinctement par le grand nombre de ceux-même qui en font le plus de cas, & qui les lisent avec le plus de plaisir. Le *Sylva Sylvarum* est un grand arsenal où l'on n'a pas rassemblé les objets seulement pour la satisfaction d'une vaine curiosité, mais bien pour l'utilité du Philosophe auquel ils sont présentés d'une maniere tout-à-

fait libérale & négligée : il n'a qu'à prendre ce qui lui convient, selon la matiere qu'il examine ; le *novum Organum* lui a précédemment enseigné l'art de les assembler, de les comparer, de les combiner, & d'en former un tout qui ait pour base quelque axiome important, qui ne puisse être renversé. Il avoit distribué les phénomènes de la nature sous trois classes différentes, qui doivent former tous autant d'histoires générales ; l'histoire des générations ou de la production de toutes les especes de phénomènes, selon les loix ordinaires de la nature ; l'histoire de ce qu'il appelle des *Prætergénérations*, ou de toutes les especes de phénomènes où la nature semble s'être écartée de sa marche commune ; & l'histoire de la nature employée, contrainte, tourmentée & réduite sous certaines formes usuelles par la main de l'homme, ou l'histoire des Arts. Nouvelle scene d'objets, nouveau monde de connoissances exposé à nos recherches. Il attachoit deux grands

avantages à cette histoire ; la connoissance des propriétés des choses , & l'assemblage des matériaux qui devoient servir de fondement à une Philosophie utile , qu'il regardoit comme la vraie. Ce fut dans ce dessein qu'il ramassa tous les faits qui remplissent l'Ouvrage dont nous rendons compte. Il ne faut pas s'étonner s'il s'est trouvé parmi ces miscellanées Philosophiques beaucoup de choses fausses ou pour le moins douteuses ; comment éviter cet inconvénient , quand on franchit le premier les chemins inconnus & difficiles , à travers des espaces immenses , incultes , où personne n'a mis encore le pied ? Si d'autres marchent à sa suite , ou découvrent ses méprises , & rencontrent beaucoup d'autres objets plus précieux , ou qu'il n'avoit point apperçus , ou qu'il avoit négligés , c'est toujours à ses premières tentatives qu'ils en ont l'obligation. Colomb s'imagina qu'il pouvoit y avoir un nouveau monde ; il monta sur un vaisseau , dans le dessein d'aller vérifier

cette grande conjecture, à travers l'étendue & les écueils d'une mer inconnue : il réussit ; il vit ce monde, & l'annonça à une infinité de voyageurs qui s'embarquerent sur sa parole, s'y rendirent & en rapportèrent toutes les productions dont ils ont enrichi notre continent. Si ceux-ci ont été beaucoup plus loin ; s'ils ont observé les contrées avec beaucoup plus de soin ; s'ils en ont mieux connu les mœurs, les usages, les productions, qu'ont-ils fait qu'il ne fût en droit d'attendre d'eux ; & peut-on dire autre chose, sinon, que plus leurs entreprises ont été avantageuses, plus il en résulte de gloire pour celui qui leur a le premier montré la route ?

D'où notre Philosophe devoit-il naturellement s'élever, au sortir de sa Philosophie naturelle & expérimentale, si ce n'est à cette partie de la connoissance, qu'on a toujours regardée comme la plus pénible, la plus embarrassée & la plus hardie ? Mais avant que de s'en occuper, il avoit sagement considéré que

cette étude devoit avoir pour préliminaire d'autres études qui servissent d'abord à la culture de l'esprit & aux besoins urgens de la vie. Ces deux derniers objets remplis, il ajoûta une quatrième & une cinquième partie à son Ouvrage, sous le titre de l'Echelle de l'entendement, *Scala Intellectûs*, ou d'une suite de degrés par lesquels l'entendement du Philosophe doit monter, pour atteindre d'une manière sûre & régulière, à la découverte des vérités. C'est-là qu'il propose des exemples d'investigation, selon la méthode qu'il applique à des objets particuliers; il observe seulement de les choisir les plus importans & les plus variés qu'il soit possible, afin qu'on ait des modèles de toute espèce. De ces deux nouvelles sections, l'une étoit destinée à servir d'éclaircissement à l'autre; on auroit trouvé dans celle-ci l'usage des principes posés dans celle-là, qui n'est qu'un recueil de six traités composés sur six des principaux objets de l'étude de la nature; savoir,

favoir, les vents, la vie & la mort, la condensation & la rarefaction; les trois principes de la Chymie qui font le sel, le soufre & le mercure; les corps pesans & legers, la sympathie & l'antipathie. Les trois premiers de ces traités, dans l'ordre que nous venons de les nommer, ne manquent pas d'étendue; l'Auteur y a suivi la matière assez loin, pour qu'on y puisse remarquer très-distinctement avec quelle extrême sagacité il favoit lui-même suivre les préceptes qu'il présentoit aux autres, dans l'interprétation de la nature. Mais ce qui doit principalement étonner, ce n'est pas ce que Bacon a fait; c'est le peu qu'on a ajouté à son travail, eu égard à l'importance des sujets, & au temps qui s'est écoulé. Ce qu'il a écrit dans les trois derniers traités, n'est proprement qu'une introduction à ce qu'il s'y proposoit. Bacon mourut avant que d'avoir pu se contenter là-dessus: telle est la condition générale des hommes. Ceux d'entr'eux que

la nature avoir destinés par leurs talens, à porter le flambeau dans les régions reculées & inconnues de la connoissance humaine, en parvenant au plus grand âge qu'il soit donné à l'homme d'atteindre, meurent toujours trop tôt.

Il ne nous a rien laissé que le titre de la cinquieme partie de ses Anticipations, *Anticipationes Philosophiæ secundæ*. C'étoit le projet d'un systême formé d'après un certain nombre de phénomènes qu'il avoit ou éprouvés, ou découverts, ou étendus. Il eût abandonné dans ce cas, sa méthode propre d'induction, pour s'affujettir à la forme de concevoir, qui est commune au gros des esprits; se proposant ensuite de renverser cet édifice, pour le réédifier des mêmes matériaux, selon sa maniere de philosopher; ce projet auroit fourni un moyen sûr de juger de l'une & de l'autre méthode.

Ce qui devoit enfin couronner son ouvrage; ce qui étoit destiné à en former le son met, ce qui en auroit fait la par-

tie la plus sublime, c'eût été une chaîne Philosophique d'axiomes, qu'il eût intitulé : *Philosophia prima seu activa*. Cet Ouvrage auroit été le terme & la consommation de tous ses travaux. Comme il en connoissoit toute l'importance, il ne se propofoit d'y arriver, qu'en employant à chaque pas l'examen le plus exact & le plus rigoureux, & l'application la plus austere de tous les principes qu'il avoit posés.

Personne ne sentoit mieux que lui la difficulté de ce dessein. Aussi désespéroit-il d'en venir à bout. Les Savans de tous les pays s'en sont occupés jusqu'à présent, ils se sont distribués entr'eux chaque branche de la connoissance humaine; il y a de l'apparence qu'ils continueront à travailler avec la même assiduité & sur le même plan, & qu'il s'écoulera bien des siècles encore, avant qu'on voie le système de l'entendement humain aussi généralisé, que Bacon l'auroit souhaité.

Voilà le tableau des vues illimitées

que cet homme étonnant s'étoit formées en lui-même, pour l'avancement général des Sciences; voilà ce dont il remplit tous les momens de sa vie, c'est-là qu'il dirigea tous ses travaux. On peut lui appliquer avec vérité, ce que Cicéron ne disoit qu'en éloge, de César, qu'il n'a pas été moins glorieux à l'un d'avoir étendu les limites de l'esprit humain, qu'à l'autre d'avoir reculé celles de l'Empire de Rome. C'étoit en effet ce que François Bacon avoit exécuté; de l'aveu, je ne dis pas des premiers hommes de l'Europe entière, mais des sociétés publiques de toutes les contrées du monde policé. La France, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, la Russie l'ont pris pour maître, & se sont conformées à ses instructions. L'empire qu'il s'est acquis dans les lettres est aussi étendu que celui de la raison & de la liberté; & l'un durera encore, lorsque le dernier ne durera plus,

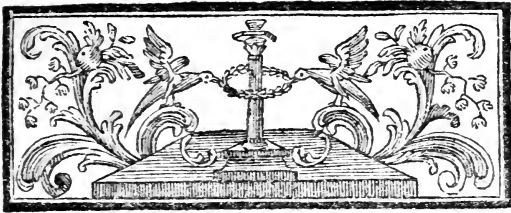
AVERTISSEMENT.

LE Morceau suivant doit plaire aux Lecteurs curieux du jugement des Philosophes sur les Souverains. Le témoignage que Bacon y rend à la mémoire d'Elisabeth, paroît d'autant moins suspect, qu'il n'est pas certainement dicté par la reconnoissance; puisque le Chancelier, comme on peut le voir dans sa Vie, n'eut point de part à la faveur de la Reine. Si ce sont des traits échappés à l'admiration, ils ont un autre prix que ces éloges de commande, unique & dernier impôt que les Rois levent après la mort. Si c'est un discours prononcé dans une Af-

198 AVERTISSEMENT.

*semblée publique , de Magistrats
ou d'hommes de Lettres , on ne
garantit pas qu'il n'y ait de la fla-
terie.*





ESSAI
 SUR LA REINE
ELISABETH.

A LA REINE
ELISABETH,
 D'HEUREUSE MÉMOIRE

LA Nature & la Fortune s'accorderent à faire d'Elisabeth la merveille de son sexe & la gloire du Trône. Ce n'est point à la plume caustique & partielle d'un Ecrivain solitaire par état, ou par

humeur , qui prend ses couleurs dans ses préjugés , ou dans son imagination , qu'il appartient d'essayer un pareil tableau. Il faut avoir vu la Cour & pénétré dans les secrets de la politique , pour bien juger les Princes.

Il y a peu d'Empires où les femmes gouvernent ; mais on n'en a jamais vu régner nulle part , avec un bonheur aussi rare & aussi constant , que celui dont a joui l'Angleterre sous Elisabeth , & dont elle s'est encore ressentie après quarante-quatre ans d'une pleine jouissance. Je n'entreprends ni l'Histoire , ni le Panégyrique de la Reine , mais je veux peindre en raccourci la félicité du Peuple. Le bonheur est une grace du Ciel , toujours équitable dans la dispensation de ses biens , & les éloges sont un tribut des hommes , sur lequel il ne faut pas apprécier le véritable mérite.

La première faveur de la fortune , fut d'offrir la Couronne à Elisabeth dans une condition privée. Un aussi doux présent semble redoubler de prix , quand

il arrive sans être attendu, parce qu'il prévient les désirs, & surpasse les espérances : Mais ce n'est pas ainsi qu'il faut envisager les avantages. On fait que les ames nées pour l'Empire, reçoivent une éducation molle & tout-à-fait contraire à leur destinée. On leur apprend qu'elles doivent régner, mais non pas comment. La fortune les gâte, au lieu de les former ; plus favorable, si elle les exerçoit à la justice, à la modération & à la pitié, par ce mélange d'adversité qui nous fait sentir les besoins d'autrui dans les nôtres. C'est ainsi qu'Elisabeth se prépara dans les revers aux vertus du Trône : sa naissance eut beau l'en approcher, elle s'en vit d'abord tout-à-fait exclue par la fatalité des révolutions, ensuite écartée par son frere & sa sœur, qui la supplanterent l'un après l'autre. Cependant la Providence qui vouloit montrer au monde une excellente Reine, l'accoutuma par degrés au fardeau pénible & dangereux qu'elle devoit porter. Si elle n'étoit sortie des fers que

pour prendre le sceptre , un changement de fortune si brusque auroit influé sur ses mœurs , & l'orgueil se fût emparé de son ame en désordre ; mais ayant recouvré peu-à-peu sa liberté , ses espérances , ses droits & son Royaume , elle s'assit tranquillement sur le Trône , comme si c'eût été sa place ordinaire.

Le malheur de la Reine * sa mere , ne portera point d'atteinte à l'éclat de sa naissance , quand on se rappellera l'injustice d'Henri VIII qui vit bien moins des crimes dans son épouse , que des charmes dans sa maîtresse. Ainsi toute la honte de cette répudiation doit retomber sur un Prince , que l'amour & les soupçons rendirent sanguinaire , & par-là détestable à la postérité. La renommée qui ne laisse pas toujours échapper les plaintes sourdes de l'innocence opprimée , a recueilli les dernières paroles de cette Princesse infortunée. Al-

* Anne de Boulen.

lez dire au Roi, dit-elle, à celui qui vint lui annoncer son Arrêt extorqué, comme on fait, par les voies de la corruption, que ses bienfaits me suivent jusqu'à la mort. Fille de Gentilhomme, il m'a fait Marquise, Reine & son épouse; il met aujourd'hui le comble à tant d'honneurs par la couronne du Martyre; car il n'avoit plus rien à me donner sur la terre. Le Roi ne reçut point ces adieux, mais la vérité qu'il ne vouloit pas savoir, se fit entendre au peuple, qui l'a conservée & transmise à notre siècle.

Elisabeth monta sur le Trône à vingt-cinq ans, quand ses premiers pas étoient affermis par la vigueur de l'âge & de la raison: elle mourut à soixante-dix ans, lorsque la vieillesse alloit faire chanceler le sceptre dans ses mains. Elle n'eut point à passer par les foiblesses de la minorité, & de cette seconde tutelle que la plûpart des Rois subissent au declin de leurs jours; car outre les infirmités de l'âge, ils ont encore le cha-

gain de voir plier l'Etat sous le poids de leurs années, & leur fortune empirer comme leur vie. C'est ce qu'a bien senti Philippe II Roi d'Espagne, lorsque prévoyant de loin les révolutions de la vieillesse, il s'est hâté de cimenter une paix durable, en cédant ses conquêtes sur la France, afin de laisser un Royaume tranquille & florissant à ses successeurs.

Elisabeth loin d'éprouver une pareille décadence, jouit de sa prospérité jusqu'au dernier moment, en sorte qu'on vint lui annoncer peu de jours avant sa mort, la défaite des rebelles en Irlande, comme si la gloire eût voulu l'accompagner au tombeau. Mais l'admiration doit redoubler, pour peu que l'on considère à quelle nation elle eut à commander.

On nous vante les Reines de l'Asie : pourquoi ? Des peuples efféminés doivent tomber naturellement entre les mains des femmes. Mais savoir manier le génie indomptable d'une Nation bel-

liqueuse & fiere, si c'est un éloge pour une femme, que sera-ce de l'avoir gouvernée en paix, & d'avoir pu tenir quarante ans enchaîné cet Esprit d'inquiétude? Tel fut le mérite d'Elisabeth. Si l'on excepte quelques orages passagers qui s'éleverent dans le Nord vers la fin de son regne, & qui furent presque aussitôt dissipés que formés : elle n'eut pas le moindre trouble à essuyer durant le cours de sa vie : & cette paix est d'autant plus remarquable, que les Royaumes voisins étoient en feu, ravagés par des guerres nationales ou intestines, où elle ne prit de part que pour les apaiser.

La France n'oubliera jamais l'époque où nous la secourumes. Dans quel état de désolation elle se trouvoit ! Déchirée par ses Prêtres & ses Princes, livrée tour-à-tour à la fureur du peuple & à l'ambition des grands, ce n'étoit qu'une boucherie qui alloit changer ce puissant Royaume en un vaste désert. La Flandre en même-temps éprou-

voit les plus sanglantes vexations de la part de l'Espagne. Les conseils d'Elisabeth devoient tout rétablir : elle vouloit ramener les Flamands au joug de leurs Souverains, & reconcilier les Rois de France avec leurs sujets, en rappelant les Têtes Couronnées à la foi de leurs propres traités. Mais l'ambition n'écoute pas la voix de la modération. Peu s'en fallut (& cela devoit être, si quelque génie bienfaisant n'avoit veillé sur l'Europe) que la domination de l'Espagne ne se répandît sur toute la face de la terre Chrétienne. D'un autre côté l'on entendit les cris d'une multitude innombrable d'innocentes victimes qui furent immolées sur leurs foyers, dans leurs propres lits, & jusques dans les temples, asyles inviolables même chez les Barbares. Le peuple affamé de carnage, semblable à ces monstres lâchés dans l'amphithéâtre, dévorait des ennemis sans armes & sans défense; & comme si le sang ne pouvoit être expié que par le sang,

la France fut encore une seconde fois le tombeau de ses Citoyens & de ses enfans, qui s'entregorgeoient impitoyablement : tant la superstition donne de fureur à la vengeance ! Enfin le cours de ces horreurs fut arrêté par la prudence d'Elisabeth, qui eut le bonheur de faire passer chez ses voisins la paix qu'elle avoit si sagement établie dans son Royaume, après l'avoir préservé de la contagion du schisme. Au reste, loin que cette paix fût l'effet de la nécessité qui contient la foiblesse, on peut dire que l'Angleterre étoit l'unique boulevard capable de résister aux invasions de la Puissance Autrichienne. Elle n'eut besoin que de l'appareil de ses forces, pour briser les menaces de cet orgueil formidable. La Flotte Espagnole dont l'armement avoit jetté l'épouvante dans toute l'Europe, parut sur nos côtes, mais semblables aux vagues bruyantes de la Mer, elle respecta nos rivages, & disparut sans avoir pris la plus petite barque, ni brûlé le

moindre village. Dissipée ou par la tempête, ou par le canon, elle ne remporta que quelques débris dans ses ports, où nos vaisseaux allerent encore lui insulter impunément. Car afin de laisser quelque exercice à l'ardeur guerrière de la Nation, outre les secours que la Reine envoya soit en Flandre, soit en France, pour hâter une pacification générale, elle équippa des flottes tant pour maintenir les conquêtes des Indes, & pour étendre les découvertes du nouveau monde, que pour infester les côtes du Portugal & de l'Espagne.

Elisabeth victorieuse de ses ennemis, avoit à craindre ses sujets : on conspira contre sa vie, & la conspiration fut aussi-tôt découverte, aussi-tôt étouffée. Loin d'en concevoir des alarmes, & de prendre des sûretés, elle ne voulut pas même augmenter sa garde, paroissant en public aussi fréquemment que jamais, & avec la confiance d'une ame forte, qui n'apperçoit plus dans un

danger passé, que le plaisir de l'avoir surmonté.

A tant de bonheur on ne doit pas oublier d'ajouter celui du siècle même où elle regna. Ce n'étoient plus les ténèbres de la Barbarie & de l'ignorance, où les hommes se laissent conduire comme des troupeaux. Elle rencontra des jours de lumière & d'érudition, où l'on ne brille sur le Trône que par une supériorité de mérite bien éclatante; & malheur à la mémoire des Princes dont les qualités personnelles ne répondent pas à l'élévation de leurs temps; car si les yeux du public sont éclairés, c'est principalement sur leurs foibleffes.

Ici la félicité d'Elisabeth se trouve secondée par sa sagesse. Non-seulement elle préféra le célibat au mariage, pour n'avoir point à partager avec un homme la gloire du Gouvernement, mais elle ne voulut pas même qu'on pût lui dérober une partie du mérite de l'administration; & lorsqu'elle

éleva des créatures, elle eut soin de les contenir dans l'obligation de lui plaire, craignant cette dépendance si honteuse sur le Trône, toutefois inévitable aux Princes qui n'ont pas reçu de la nature le don de conseil & de pénétration. Cette sagesse présida au choix de ses Ministres. Jamais l'Angleterre n'avoit produit de tels hommes, & le Ciel qui se hâtoit de porter Elisabeth au faite de la prospérité, réunit dans un siècle & dans un seul Royaume tous les génies capables d'illustrer plusieurs Etats & plusieurs Regnes. Ainsi maîtresse dans sa Cour, parce qu'elle l'étoit d'elle-même, il ne lui fut pas difficile de le devenir de son peuple.

S'il est permis de mêler à ces traits de son caractère, ceux de sa personne; elle avoit une taille avantageuse & bien assemblée dans toutes ses parties. La majesté de son visage étoit agréablement tempérée, par cet air de douceur & d'humanité que la nature sem-

ble quelquefois répandre sur le front des Rois, pour consoler les ames libres & naturellement indépendantes.

A cette heureuse conformation du corps se joignoit une santé pleine de vigueur, qui lui fit supporter légèrement le poids du Trône & de la vieillesse. La mort lui épargna tellement les horreurs de son approche, qu'on peut dire qu'elle ne fit que cesser de vivre. Elle n'eut pas même la douleur de regretter la vie, quoiqu'elle jouît de toute la liberté de ses sens, tant la fermeté de sa raison la mit au-dessus des peines de ce fâcheux moment. Elle mourut sans laisser de postérité; trait frappant de ressemblance (& ce n'est pas le seul) qu'elle eut avec Alexandre, César & Trajan; soit qu'on doive regarder comme le comble de l'immortalité pour ces ames extraordinaires, que personne ne puisse les représenter qu'elles-mêmes; ou que ce fût un trop grand sujet d'orgueil pour des Rois de cette trempe, de commander après leur

mort. Quoiqu'il en soit, la fortune ne refusa pas ce dernier avantage à cette illustre Reine, puisqu'elle ne lui donna un successeur qui jaloux du bien de la patrie, ne crut pouvoir faire rien de plus utile à sa gloire personnelle, que de maintenir les établissemens d'Elisabeth, & de suivre le progrès de ses vûes.

Maintenant que peut-on ajouter à la vénération dont jouit sa mémoire chez tous les peuples qui connoissent l'Europe? Car on n'écouterà pas sans doute les clameurs de quelque faction obscure. L'esprit de mensonge & l'esprit de parti sont assez voisins. Mais l'envie ne peut rien après la mort, non plus que la flatterie; & la réputation, que nous fait la postérité, ressemble, autant qu'il est possible, à la vérité. Si la malignité vouloit donc ôter à son éloge ce que je parois attribuer à sa félicité, qu'elle sache que la solide admiration est constamment le fruit de l'estime, & qu'il ne falloit pas moins que de grandes

vertus , pour captiver ainsi la fortune. Hâtons-nous de répondre à la calomnie.

La Religion est le premier article sur lequel le peuple juge les hommes , & le dernier chef d'accusation que la haine intente à la mémoire des grands personnages , quand ils n'offrent point de crime réel ; & il est d'autant plus aisé de les rendre coupables , qu'au défaut des discours & des actions , le silence & les omissions témoignent contr'eux devant un Tribunal mal intentionné. S'il ne suffit pas pour justifier la piété d'Elisabeth , de dire combien elle étoit ennemie des nouveautés , & qu'elle ne prononça jamais le nom de Dieu , sans y ajouter le titre de Créateur ; peut-être fermerai-je la bouche aux dévots médifans dès que je leur opposerai qu'elle pratiquoit des exercices journaliers de Religion , qu'elle aimoit à se nourrir de la Bible , qu'elle avoit lu les Ecrits de Saint Augustin : ils se contenteront du moins , si j'a-

joute qu'elle composa elle-même des prières. Je fais que l'Eglise Romaine se plaint d'avoir trouvé sa modération en défaut à son égard. Mais cette sévérité sera-t-elle aussi coupable aux yeux des autres peuples Chrétiens ; quand on observera qu'en permettant la liberté de conscience, Elisabeth ne voulut jamais exposer la tranquillité de son Royaume ? Elle jugea que la tolérance de deux Religions cruellement ennemies, n'étoit pas praticable chez une nation impétueuse & turbulente, qui passoit aisément de la chaleur de la dispute à la fureur des armes, & que le schisme des opinions étoit la semence des discordes civiles. C'est pourquoy elle eut soin, en montant sur le Trône, de faire garder à vue les Evêques les plus factieux, toujours conformément aux principes du Gouvernement & des loix du Royaume. Loin d'inquiéter les Catholiques étrangers par des perquisitions trop rigoureuses, elle les favorisa plus d'une fois secrettement.

Son penchant la portoit à la clemence, & l'excommunication que lança contre elle Pie V, & qui sous un autre regne auroit achevé de bannir pour toujours les restes de sa croyance de toute l'Angleterre, ne fut pas capable de la faire démentir de sa bonté naturelle. Le bruit de ces foudres n'alarma pas cette ame intrepide : maîtresse du cœur de ses sujets, & sûre de leur attachement, elle n'avoit rien à craindre de quelques ennemis intérieurs, tandis qu'ils ne seroient point secourus par des Puissances étrangères. Aussi ne paroît-il dans les Actes publics aucune espece de Loi, ni d'Arrêt contraire à la foi des Romains, jusqu'à la vingt-troisième année de son regne. Mais l'ambition intolérable de la Maison d'Autriche ayant éclaté, au point qu'on ne pouvoit plus se déguiser l'orgueil de ses prétentions & de ses vues sur la conquête de la Grande-Bretagne, Elisabeth crut enfin devoir se précautionner contre les remuemens d'une faction intestine nour-

rie dans les entrailles du Royaume, & prête à le mettre en combustion, elle chercha donc à se délivrer de ce poison caché.

En effet des Prêtres venoient de toutes parts prêcher sourdement l'obéissance au souverain Pontife, & détruire par la vaine terreur de l'excommunication, le lien naturel & sacré qui engage les sujets envers leur Roi. Ces germes de révolte étoient échauffés par les mouvemens de l'Irlande qu'on attaquoit à force ouverte, & où l'on semoit des libelles odieux contre le gouvernement & la personne d'Elisabeth; enfin mille sourdes rumeurs annonçoient une défection éclatante. Ce n'est pas qu'on doive accuser tout le Clergé de ces noires intrigues, quoique la simplicité des bons & la candeur de leur zele en fit autant d'instrumens & de dupes de la malice des mécontents & des brouillons: mais on fait, par l'aveu de plusieurs d'entr'eux, qu'ils étoient venus, la plupart, avec ordre d'annoncer par toute l'Angleterre

gleterre aux Catholiques, que la fin de leur humiliation approchoit, qu'ils alloient reprendre leur ancienne supériorité, que le souverain Pontife & tous les Princes Catholiques songeoient à les délivrer de l'oppression, pour peu qu'ils voulussent s'aider eux-mêmes; & rien n'étoit plus vrai que ce dessein, qui s'éventa vers la trentième année du règne d'Elisabeth; par l'appareil formidable de la Flotte Espagnole. On surprit même des lettres écrites par des Prêtres: conformément à ce projet de ligue contre l'Angleterre. On y lisoit qu'on sauroit bien tromper, ou faire échouer la vigilance de la Reine & de son Conseil, qu'elle avoit beau éloigner du ministère & du maniement des affaires tous les Seigneurs Catholiques, qu'on ne manqueroit pas d'amener la révolution par d'autres moyens, & que le peuple dont on tenoit les mains & la volonté par le secret de la Confession, y serviroit au défaut des Grands. Telles étoient les

pratiques familières de la Cour Romaine, pour ravoir l'Angleterre sous sa Jurisdiction. Il fallut bien alors qu'Elisabeth, afin de prévenir de si grands dangers, sévit contre une partie de la Nation, qui sans prendre part aux charges & aux dépenses de l'Etat, n'avoit d'autre soin que celui de s'enrichir. Ce membre du corps politique étoit cancréné sans remède ; il étoit temps de le couper, ou d'arrêter du moins le cours du venin. Elle y pourvut par la rigueur des loix qu'elle porta contre les Ecclésiastiques. Il en arrivoit tous les jours sans nombre, qui se dispersoient dans des Séminaires clandestins, où ils étoient entretenus par les libéralités des ennemis du dehors, & par les aumônes des Catholiques rebelles, répandant par-tout l'horreur du nom d'Elisabeth, qu'ils ne prononçoient jamais, sans y ajouter les qualifications scandaleuses de Princesse hérétique, excommuniée, & livrée au démon. S'ils ne menoient pas la cabale, ils étoient du

moins intimément liés avec des criminels de lèze-Majesté ; ils corrompoient les Catholiques jusqu'alors sans trouble & sans reproche , par un levain de fanatisme & de division capable de porter la désolation dans toutes les extrémités de l'Etat. On ne trouva donc plus de remede , que dans un Edit de proscription qui défendoit à tous les Prêtres Catholiques l'entrée du Royaume , sous peine de mort. Encore cette rigueur , loin d'arrêter les entreprises de ces hommes accoutumés à dominer , ne fit qu'envenimer leur haine & redoubler le feu de la conjuration. Tant le faux zèle de la Religion , l'emporte sur la charité même qu'elle inspire !

Ainsi , quoi qu'on n'eût plus rien à redouter de l'Espagne , qui avoit réduit le mal à cette extrémité , les exemples terribles du passé , dont le souvenir récent ne pouvoit être effacé par une longue suite de siècles , l'inconvénient d'abroger des loix nouvellement portées ; ou d'en négliger l'exécution , le dan-

ger enfin de se relâcher, empêchèrent Elisabeth de ramener les choses à cet état de douceur & de tolérance, où elles avoient été tout le temps de son regne. Ajoutez à toutes ces raisons l'intérêt du Fisc qui réclamoit le secours du patrimoine de l'Eglise, & l'inquiétude des Magistrats que l'orgueil de leur Charge entête ou aveugle, au point de ne jamais envisager la sûreté politique de l'Etat, que dans le maintien de quelques Loix Civiles, & qui s'attachèrent avec une roideur trop partielle, à l'exécution des Ordonnances portées contre le Sacerdoce. Heureusement Elisabeth qui aimoit la paix, émoussa tellement le glaive de la Justice, qu'il ne put immoler qu'un petit nombre de victimes. Au reste cette digression ne tend point à disculper la Reine, puisqu'après tout le salut de l'Etat demandoit le sang de quelques Citoyens, & que cette rigueur ne fut rien au prix des Edits sanguinaires & des barbares exécutions que l'esprit d'intolérance a

souvent produit chez nos accusateurs. On doit dans toutes les Histoires pardonner quelque chose à l'extrémité du besoin, & ne pas faire un crime personnel aux Rois, du malheur de leurs temps.

On pourroit ajouter que c'est la haine de l'innovation qui la fit persister dans sa croyance, qu'elle regardoit comme plus conforme à l'esprit du Législateur, à la parole de l'Évangile, & à la pureté de l'Église primitive. Mais ce n'est pas ici la place d'une controverse. Si elle acheva donc de renverser la Religion Romaine dans ses Etats, ce fut par degrés, & avec des ménagemens dont on ne sauroit trop imiter la sagesse. En voici un trait remarquable dans une de ses réponses. Le lendemain de son avènement à la Couronne, comme on délivroit les prisonniers selon la coutume, un de ces esprits bouffons, les seuls parasites de la Cour qui osent dire la vérité au Maître, parce qu'ils la lui font digérer sous l'affaisonnement de la plaisanterie, soit de son propre mouve-

ment, ou par quelque instigation étrangere, présenta une Requête à la nouvelle Reine en faveur de quatre ou cinq prisonniers, dont il demandoit la liberté. C'étoient les quatre Evangélistes & l'Apôtre Saint Paul, qu'on tenoit, dit-il, comme en prison dans une langue étrangere, & qui ne pouvoient avoir aucune espece de communication avec le peuple ; à quoi Elisabeth répondit qu'il falloit les interroger eux-mêmes, pour savoir s'ils vouloient être délivrés. C'est par une réponse aussi subtile qu'elle éluda la surprise d'une question délicate.

Telle fut sa constance par rapport à la Religion ; elle prit toutes fortes de mesures, soit dans les Assemblées de la Nation, soit dans les Conseils privés, pour maintenir l'ordre & la discipline dans son Eglise, & tout le temps de sa vie, elle ne se relâcha pas un moment de cette vigilance, avertissant toujours au commencement des Assemblées nationales, qu'elle ne vouloit pas entendre parler d'innovation.

Quant à ce qu'on lui objecte qu'elle n'aimoit pas qu'on lui rappellât le souvenir de sa vieillesse ni de la mort ; il est vrai que dans ses derniers jours , un de ses Ministres lui ayant représenté qu'il y avoit depuis long-tems beaucoup de places vacantes dans le Royaume , elle se leva brusquement , & lui dit d'un ton animé : je fais bien que la mienne ne vaquera pas un instant. Elle avoit dit aussi dans sa jeunesse , comme on la sollicitoit de penser au mariage pour se donner des successeurs , qu'elle ne vouloit pas avoir devant les yeux toute sa vie une annonce de mort. Mais d'ailleurs quand on lui parloit des honneurs funebres , elle fit sentir combien elle en dédaignoit la vanité , voulant qu'on renfermât son épitaphe en deux lignes , qui feroient mention de son célibat , de la durée de son regne , & de son amour pour la paix & la Religion.

La censure pourra lui reprocher avec plus de justice son goût pour la galanterie. Elle avoit à la vérité le foible des

plus honnêtes femmes, de vouloir être aimée, & que le mérite de la vertu ne dérobat rien aux droits de la beauté : mais ce reproche ne se tourneroit-il pas en éloge, si l'amour étoit au rang de ses sujets ; si toujours séparé de la débauche, il ne faisoit qu'embellir sa Cour, au lieu de la troubler ? Enfin n'est-ce pas un sujet d'admiration, que les plaisirs n'aient jamais rien pris sur sa gloire, & que l'Empire n'ait point eu à souffrir de ses intrigues : Car les passions des Rois n'entrent que trop dans la destinée des peuples.

Elisabeth avoit le cœur tendre & les mœurs excellentes, elle haïssoit le vice, elle aimoit les arts, & tout ce qui pouvoit la distinguer dans son sexe, & même dans sa place. Un jour qu'elle fit écrire à son Ambassadeur en France, pour le charger de certains ordres auprès de la Reine Mere des Valois, son Secrétaire voulut insérer dans la lettre une de ces politesses de Cour, qui servent d'avant-train aux négociations. Il

faisoit dire à sa Reine , qu'elles se trouvoient à la tête de deux puissans Royaumes , deux femmes dont l'expérience & l'habileté devoit égaler les hommes les plus célèbres dans l'art de commander. Ce parallele déplut à Elisabeth , elle répondit qu'elle prétendoit avoir une place à part , & que sa politique n'étoit pas celle de Cathérine de Médicis. Rien ne la flattoit davantage que d'entendre dire qu'elle étoit née pour de grandes choses , & que dans le rang le plus bas , elle n'eût jamais été confondue avec le vulgaire , voulant toujours qu'on séparât son mérite de sa fortune. Je pourrois , à l'exemple des Panégyristes , m'étendre sur des vertus communes , que je lui rendrois particulières , ou me répandre sur les détails ; mais je laisse au temps qui donne rarement de pareils modeles à l'humanité , le soin de perpétuer sa gloire dans l'admiration des hommes , & de faire envier à toutes les Nations la prospérité de son Regne.

E L O G E S
DU CHANCELIER
FRANÇOIS BACON.

QUOIQ'UN homme *d'un certain nom* n'ait pas besoin de lettres de recommandation, il y a cependant des lecteurs qui veulent être prévenus par des Auteurs de leur connoissance, pour faire bon accueil à l'Auteur qu'ils ne connoissent pas, & c'est pour eux qu'on a recueilli les éloges suivans du Chancelier Bacon.

» La nouvelle de la mort du Chan-
 » celier Bacon, dit Baillet, toucha sen-
 » siblement ceux qui aspiroient après le
 » rétablissement de la véritable Philo-
 » sophie, & qui savoient que cet hom-
 » me illustre travailloit à ce grand des-
 » sein depuis plusieurs années. Dieu qui
 » l'avoit retiré de ce monde en la soixan-

» te sixieme année de son âge, ne lui
» accorda pas assez de vie pour l'exé-
» cution de cette entreprise. Six ans
» avant sa mort il avoit mis au jour le
» premier volume de cet immense ou-
» vrage, sous le titre d'*Instauratio mag-*
» *na*, dont son *nouvel organe* fait par-
» tie. Mais ce n'étoit qu'un essai de ses
» sublimes projets, capable seulement
» de laisser dans l'esprit des lecteurs,
» une idée très-grande de ce qu'il fai-
» soit espérer à la postérité. Aussi voit-
» on qu'il n'y approfondit rien; les pro-
» positions & les axiomes qu'il y avan-
» ce, sont plutôt des avis & des expé-
» diens pour donner des ouvertures à
» méditer, que des maximes propres à
» établir des principes. * Il avoit remar-
» qué que l'esprit humain se trouvoit

N'en concluez pas comme le P. Rapin, que *Bacon est un esprit vague*. Le jugement de ce critique l'est bien davantage. Il connoissoit mieux les Poëtes & les Orateurs que les Philosophes. Pourquoi sortir de sa sphere.

» embarrassé de plus en plus dans la
» recherche de la vérité ; principale-
» ment depuis que les Péripateticiens
» étoient venus à bout de faire rece-
» voir par-tout leur méthode scholasti-
» que. Dans cette vue il avoit cru de-
» voir employer toute son industrie, pour
» tâcher de reconcilier l'esprit humain
» avec la nature, & de rétablir leur
» commerce. Le systême des Sciences
» humaines ne lui parut qu'un amas con-
» fus de fausses idées ; il voulut dresser
» un systême nouveau sur des fonde-
» mens différens de ceux des anciens
» qui lui avoient paru si ruineux. Il ne
» se rebuta point de la difficulté de l'en-
» treprise, & il voulut s'exposer au dan-
» ger de passer pour le plus téméraire
» des hommes, afin de rompre la glace
» aux esprits de sa trempe qui vien-
» droient après lui. C'est avec beaucoup
» de justice qu'il a reçu les éloges de
» toutes les personnes judicieuses, qui
» n'ont pû s'empêcher de goûter le plan
» de son nouvel édifice. Descartes ne

» défaprouva point fa méthode , qu'il
» jugeoit propre pour ceux qui vou-
» loient travailler à l'avancement des
» Sciences fur des expériences faites à
» leurs dépens. Quand les vues de Ba-
» con lui auroient été inutiles , on peut
» dire que la prophétie de ce Magif-
» trat , *multi pertransibunt , & augebitur*
» *scientia* , fervit beaucoup à l'encoura-
» ger , dans l'efpérance que d'autres
» pourroient continuer ce qu'il auroit
» commencé. Si quelqu'un , écrivoit Des-
» cartes au Pere Mersenne , vouloit en-
» treprendre l'histoire des apparences
» célestes , selon la méthode de *Veru-*
» *lamius* , & que fans y mettre aucune
» raison ni hypothese , il nous décrivit
» exactement le Ciel tel qu'il paroît ;
» cet ouvrage seroit plus utile au pu-
» blic qu'il ne semble d'abord , & il
» me foulageroit de beaucoup de peine.
» Mais je n'espere pas qu'on le fasse ,
» comme je n'espere pas de trouver
» aussi ce que je cherche à présent tou-
» chant les astres. Je crois que c'est une

» science qui passe la portée de l'esprit
» humain, & toutefois je suis si peu
» sage que d'y rêver, * quoique cela
» ne servira qu'à me faire perdre du
» temps. *Vie de Descartes par Baillet.*

Le témoignage de Gassendi est plus ample que celui de Descartes; & d'autant plus honorable, qu'il fait sortir l'éloge de Bacon de l'exposition de ses vues. » Ce génie héroïque, dit-il, entra d'abord en possession de la nature, » pour ressusciter ses droits, & changer la face de la Philosophie. Il vit » qu'on n'y connoissoit rien, & que

* Descartes étoit assez sage pour regarder l'astronomie comme un rêve. C'est du moins un abus de vouloir connoître le ciel avant la terre. Il est vrai que les étoiles nous ont guidé dans les découvertes qu'on a faites sur notre globe. Mais à cela près l'invention du microscope, paroitra bien plus utile que celle du telescope, si l'on observe qu'un insecte peut bien nuire ou servir aux hommes, mais que Saturne avec ses satellites ne nous fera jamais de mal qui ne soit universel à l'espece humaine, & par là même irrémédiable.

» tout étoit perdu , si l'on ne changeoit
» de route. Il imagina une Logique
» toute nouvelle , qui donneroit des
» choses à la place des mots , & des
» arts pour des raisons. Il inventa le
» doute pour discuter les notions & ré-
» former les principes. Il détruisit &
» renversa toutes les idoles de l'enten-
» dement , domestiques * ou étrange-
» res. Il apprit à régler la marche de
» l'art sur les pas de la nature , par une
» anatomie exacte des ressorts & des
» mouvemens de tous les corps , vé-
» gétaux ou inanimés. Il conçut la trans-
» formation artificielle de la matiere ,
» d'après cette analyse infinie dans ses
» combinaisons. Sa Logique étoit toute

* C'est ce que Bacon appelle *idola tribus*, c'est-à-dire , les erreurs de famille , ou naturelles à notre espece , telle qu'est l'habitude de juger de tous les objets par les rapports qu'ils ont avec nous , *ex analogia hominis & idola fori*, les erreurs du dehors , c'est-à-dire les préjugés du climat & de l'éducation.

» faite pour la Physique, par opposi-
 » tion à celle d'Aristote, qui raisonne
 » des faits particuliers d'après les axio-
 » mes généraux, au lieu que Bacon éta-
 » blit les axiomes généraux sur le dé-
 » tail des faits particuliers suivis l'un
 » après l'autre, & sans intervalle. Aussi
 » désapprouva-t-il le syllogisme, tel
 » qu'on l'emploie dans l'Ecole, parce
 » qu'il porte constamment sur des pro-
 » positions mal discutées. Enfin tout fut
 » nouveau dans sa Philosophie, jus-
 » qu'aux termes; & c'est ce dont on
 » ne doit pas faire un crime * à un
 » génie créateur comme le sien.»

Le Journal des Savans du 8 Mars
 1666, lui rend aussi son hommage en
 ces termes :

* C'est ici qu'il faut appliquer ces vers de l'Art
 Poétique d'Horace.

. . . *si fortè necesse est*
Indiciis monstrate recentibus abdita rerum,
Fingere cinclutis non exaudita cethegis
Continget; dabiturque licentia sumpta pudenter.

» Ce grand Chancelier est un de
» ceux qui ont le plus contribué à l'a-
» vancement des sciences. Le second
» livre du *novum Organum* est un Ou-
» vrage excellent que cet Auteur a
» considéré comme son chef-d'œuvre.
» La Philosophie naturelle qu'il appel-
» loit le fondement de toutes les autres
» sciences, fut le principal objet de ses
» travaux. Il fit comme les grands ar-
» chitectes qui commencent par tout
» abattre, pour élever leur édifice sur
» un plan tout nouveau. Pour ce des-
» sein il avoit résolu de faire tous les
» mois un Traité de Physique ; il com-
» mença par celui des vents, ensuite
» celui de la chaleur, celui du mouve-
» ment ; enfin celui de la vie & de la
» mort.

M. de Voltaire qui juge les hommes
en Philosophe critique, Censeur & Ad-
mirateur, quand il le faut être, nous
laisse un très-grand éloge de Bacon,
dans la haute idée qu'il en avoit lui-
même.

Voici comme il s'exprime :

» Le fameux Baron de Verulam , au
» milieu des intrigues de la Cour , & des
» occupations de sa charge , qui de-
» mandoient un homme tout entier ,
» trouva cependant le temps d'être
» grand Philosophe , bon Historien ,
» Ecrivain élégant ; & ce qui est en-
» core plus étonnant , c'est qu'il vivoit
» dans un siècle où l'on ne connoissoit
» gueres l'art de bien écrire , encore
» moins la bonne Philosophie. Il a été ,
» comme c'est l'usage parmi les hom-
» mes , plus estimé après sa mort , que
» de son vivant. Ses ennemis étoient à
» la Cour de Londres , ses Admirateurs
» étoient les étrangers. Bacon fut ac-
» cusé d'un crime qui n'est gueres d'un
» Philosophe , de s'être laissé corrom-
» pre par argent. Il fut condamné par
» la Chambre des Pairs à une amende
» d'environ quatre cens mille livres de
» notre monnoie , à perdre sa dignité
» de Chancelier & de Pair. Aujourd'hui
» les Anglois réverent sa mémoire , au

» point qu'à peine avouent-ils qu'il ait
» été coupable. Si l'on me demande ce
» que j'en pense, je répondrai par un
» mot que j'ai oui dire à Mylord Bo-
» lingbroke. On parloit en sa présence
» de l'avarice dont le Duc de Marlbo-
» rough avoit été accusé, & on en ci-
» toit des traits sur lesquels on appel-
» loit au témoignage de Mylord Bo-
» lingbroke, qui ayant été d'un parti
» contraire, pouvoit peut-être avec
» bienféance, dire ce qui en étoit.
» *C'étoit un si grand homme*, répondit-
» il, *que j'ai oublié ses vices.*

» Je me bornerai donc à parler de ce
» qui a mérité au Chancelier Bacon
» l'estime de l'Europe. Le plus singu-
» lier & le meilleur de ses Ouvrages,
» est celui qui est aujourd'hui le moins
» lû, (*) & le plus inutile; je veux

(*) La réputation dominante de M. de Voltaire étoit capable d'enfvelir pour toujours celle de Bacon par ce seul mot. Les Lecteurs voudront bien ne pas regarder comme inutile pour eux, tout ce qui peut le paroître aux vues supérieures

» parler de son *novum Scientiarum Or-*
 » *ganum*. C'est l'échaffaut avec lequel
 » on a bâti la nouvelle Philosophie,
 » & quand cet édifice a été élevé, au
 » moins en partie, l'échaffaut n'a plus
 » été d'aucun usage.

» Le Chancelier Bacon ne connois-
 » soit pas encore la nature, mais il sa-
 » voit & indiquoit tous les chemins

d'un homme unique dans son siècle, & peut-être dans l'histoire des Lettres, le *novum Organum* n'est qu'un échaffaudage, mais avec lequel on bâtira dans tous les temps. Ce livre seul est le germe d'une multitude d'excellens Ouvrages de Physique déjà faits ou à faire. Son Histoire de la vie & de la mort contient le plan & la forme de plusieurs traités de Médecine. Enfin le public ne sauroit avoir assez d'obligation à M. Diderot, qui a ressuscité en France la mémoire d'un homme que les Philosophes ses rivaux, & l'Ecole ennemie du véritable savoir, avoient fait oublier, pour l'intérêt de leur vogue personnelle. Combien de grands hommes avoient puisé dans cet arsenal littéraire? Mais aucun avant ce dernier, n'avoit eu assez de Philosophie pratique pour dire de Bacon, ce qu'Antisthène avoit dit de Socrate : *voilà le moindre qu'il nous faut écouter.*

» qui menent à elle. Il avoit méprisé
» de bonne heure ce que les Univerfi-
» tés appelloient la Philosophie, & il
» faisoit tout ce qui dépendoit de lui
» afin que ces Compagnies, instituées
» pour la perfection de la raison hu-
» maine, ne continuassent pas de la
» gâter par leurs *quiddités*, leurs hor-
» reurs du vuide, leurs formes substan-
» tielles, & tous ces mots imperti-
» nens, que non-seulement l'ignorance
» rendoit respectables; mais qu'un mê-
» lange ridicule avec la Religion avoit
» rendu sacrés.

» Il est le pere de la Philosophie
» expérimentale, & de toutes les épieu-
» ves Physiques qu'on a faites depuis
» lui, il n'y en a presque pas une qui
» ne soit indiquée dans son livre. Il
» en avoit fait lui-même plusieurs. Il
» fit des especes de machines pneuma-
» tiques, par lesquelles il devina l'é-
» lasticité de l'air. Il a tourné tout au-
» tour de la découverte de sa pesan-
» teur. Il y touchoit; cette vérité fut

» faisie par Toricelli. Peu de temps
» après la Physique expérimentale com-
» mença tout d'un coup à être culti-
» vée à la fois dans presque toutes les
» parties de l'Europe. C'étoit un trésor
» caché dont Bacon s'étoit douté, &
» que tous les Philosophes encouragés
» par sa promesse, s'efforcèrent de dé-
» terrorer.

» On voit dans son livre en termes
» exprès, cette attraction nouvelle, dont
» M. Newton passe pour l'inventeur.

» Il faut chercher, dit Bacon, s'il
» n'y auroit point une espece de force
» magnétique qui opere entre la terre
» & les choses pesantes, entre la lune
» & l'ocean, entre les planettes, &c.
» En un autre endroit il dit : Il faut
» ou que les corps graves soient pouf-
» sés vers le centre de la terre, ou
» qu'ils en soient mutuellement attirés,
» & en ce dernier cas, il est évident
» que plus les corps en tombant s'ap-
» procheront de la terre, plus forte-
» ment ils s'attireront. Il faut, pour-

» suit-il, expérimenter si la même hor-
 » loge à poids ira plus vite sur le haut
 » d'une montagne, ou au fonds d'une
 » mine. Si la force des poids diminue
 » sur la montagne, & augmente dans
 » la mine, il y a apparence que la terre
 » a une vraie attraction.

» Ce précurseur de la Philosophie a
 » été aussi un bel esprit. Ses Essais de
 » Morale sont très-estimés, mais ils
 » sont faits pour instruire, plutôt que
 » pour plaire : & n'étant ni la satire
 » de la nature humaine, comme les
 » maximes de la Rochefoucault, ni l'E-
 » cole du scepticisme, comme Monta-
 » gne, ils sont moins lus que ces deux
 » livres ingénieux. Sa vie de Henri VII a
 » passé pour un chef-d'œuvre, *

Ajoutons au crayon de M. de Vol-
 taire, celui d'un profond connoisseur ;

* M. de Voltaire ajoute ici pour correctif un
 trait de critique très-bien placé, qu'on peut lire
 dans ses mélanges de Littérature & de Philosophie,
 d'où cet Éloge est tiré. Les admirateurs les plus

* qui a étudié Bacon avant de le peindre, & qui l'a représenté avec ces traits énergiques & ressemblans, qui honorent également le peintre & son modèle.

» A la tête des illustres Philosophes
 » des derniers siècles doit être placé
 » l'immortel Chancelier d'Angleterre,
 » François Bacon, dont les Ouvrages si
 » justement estimés; & plus estimés
 » pourtant qu'ils ne sont connus, mé-

passionnés de Bacon ne peuvent se déguiser à eux-mêmes l'abus des figures qui enflent son style, vice qu'on peut reprocher quelquefois à sa nation, mais pardonnable à son siècle, & peut-être inséparable du génie qui voit tout en images. Pope Blount en observant les défauts de l'Ecrivain, admire la politique de l'Historien, qui couvre par d'heureuses allégories, des vérités qu'il étoit dangereux de dévoiler entièrement. On raconte que le Roi Jacques ayant donné un jour à lire la vie d'Henri VII, à Fulcon, Baron de Brook, celui-ci répondit, en renvoyant l'Ouvrage de Bacon : recommandez à cet Auteur d'avoir de bon papier & de bonne encre; car il ne lui manque pas autre chose pour être lû & admiré.

* M. d'Alembert, Préface de l'Encyclopédie.

» ritent

» ritent encore plus notre lecture que
» nos éloges. A considérer les vues fai-
» nes & étendues de ce grand homme,
» la multitude d'objets sur lesquels son
» esprit s'est porté, la hardiesse de son
» style qui réunit par-tout les plus su-
» blimes images avec la précision la
» plus rigoureuse, on seroit tenté de le
» regarder comme le plus grand, le plus
» universel, & le plus éloquent des
» philo'sophes. Bacon né dans le sein
» de la nuit la plus profonde, sentit
» que la Philosophie n'étoit pas enco-
» re, quoique bien des gens sans doute
» se flatassent d'y exceller; car plus un
» siecle est grossier, plus il se croit inf-
» truit de tout ce qu'il peut savoir. Il
» commença donc par envisager d'une
» vue générale les divers objets de tou-
» tes les sciences naturelles; il parta-
» gea ces sciences en différentes bran-
» ches, dont il fit l'énumération la plus
» exacte qu'il lui fût possible: il exa-
» mina ce que l'on savoit déjà sur cha-
» cun de ces objets, & fit le catalogue

» immense de ce qui restoit à décou-
» vrir : c'est le but de son admirable Ou-
» vrage *de la dignité & de l'accroisse-*
» *ment des Sciences humaines.* Dans
» son *nouvel organe des Sciences*, il
» perfectionne les vues qu'il avoit don-
» nées dans le premier ouvrage : il les
» porte plus loin, & fait connoître la
» nécessité de la Physique expériment-
» tale, à laquelle on ne pensoit point
» encore. Ennemi des systêmes, il n'en-
» visage la Philosophie que comme cette
» partie de nos connoissances, qui doit
» contribuer à nous rendre meilleurs,
» ou plus heureux : il semble la borner
» à la science des choses utiles, & re-
» commande par-tout l'étude de la na-
» ture ; ses autres écrits sont formés sur
» le même plan ; tout, jusqu'à leurs
» titres, y annonce l'homme de génie :
» l'esprit qui voit en grand. Il y re-
» cueille des faits, il y compare des
» expériences, il en indique un grand
» nombre à faire, il invite les Savans
» à étudier & à perfectionner les arts,

» qu'il regarde comme la partie la plus
» relevée & la plus essentielle de la scien-
» ce humaine : il expose avec une sim-
» plicité noble, *ses conjectures & ses*
» *pensées* sur les différens objets dignes
» d'intéresser les hommes ; & il eût pû
» dire, comme ce vieillard de Teren-
» ce, que rien de ce qui touche l'hu-
» manité, ne lui étoit étranger : science
» de la nature, morale, politique, æco-
» nomique, tout semble avoir été du
» ressort de cet esprit lumineux & pro-
» fond : & l'on ne fait ce que l'on doit
» le plus admirer, ou des richesses qu'il
» répand sur tous les sujets qu'il traite,
» ou de la dignité avec laquelle il en
» parle. Ses écrits ne peuvent être mieux
» comparés qu'à ceux d'Hypocrate sur
» la Médecine ; & ils ne seroient ni
» moins admirés, ni moins lûs, si la
» culture de l'esprit étoit aussi chere au
» genre humain, que la conservation de
» la santé. Mais il n'y a que les chefs
» de Secte en tout genre, dont les Ou-
» vrages puissent avoir un certain éclat.

» Bacon n'a pas été du nombre, & la
» forme de sa Philosophie s'y oppofoit.
» Elle étoit trop fage pour étonner per-
» sonne : la Scholaftique qui dominoit
» de fon temps, ne pouvoit être ren-
» verfée que par des opinions hardies
» & nouvelles ; & il n'y a pas d'appa-
» rence qu'un Philofophe qui fe con-
» tente de dire aux hommes, *voilà le*
» *peu que vous avez appris*, *voici ce qui*
» *vous refte à chercher*, foit destiné à
» faire beaucoup de bruit parmi fes con-
» temporains. Nous oferions même faire
» quelque reproche au Chancelier Ba-
» con d'avoir été peut-être trop timide,
» fi nous ne favions avec quelle rete-
» nue, & pour ainfi dire, avec quelle
» fuperftition, on doit juger un génie
» fi fublime. Quoiqu'il avoue que les
» Scholaftiques ont énérvé les Sciences
» par leurs questions minutieufes, &
» que l'efprit doit facrifier l'étude des
» êtres généraux à celle des objets par-
» ticuliers, il femble pourtant par l'em-
» ploi fréquent qu'il fait des termes de

» l'Ecole, quelquefois même par celui
» des principes scholastiques, & par des
» divisions & subdivisions dont l'usage
» étoit alors fort à la mode, avoir mar-
» qué un peu trop de ménagement ou
» de déférence pour le goût dominant
» de son siècle. Ce grand homme, après
» avoir brisé tant de fers, étoit encore
» retenu par quelques chaînes, qu'il ne
» pouvoit, ou n'osoit rompre. »





A N A L Y S E

D E

L A P H I L O S O P H I E

D U C H A N C E L I E R

B A C O N.

CHAPITRE PREMIER.

Apologie des Sciences.

LES sciences énervent les forces ; amollissent le courage , nuisent aux mœurs & à la politique. La curiosité nous égarant dans un labyrinthe de maximes opposées & d'exemples qui

se détruisent, l'esprit flotte dans une incertitude dangereuse, ou bien il s'attache avec roideur à des principes abusifs & trompeurs dans la pratique. L'entêtement qui naît de l'admiration, produit l'esprit de parti, si contraire à la paix. L'étude éteint le goût pour les divers états de la vie civile, & surtout pour la profession tumultueuse des armes, en inspirant l'amour du repos & de la solitude. Les discussions de l'Ecole sapent l'autorité de la Religion, parce qu'elles apprennent au peuple à douter & à disputer, au lieu de croire & d'obéir. Enfin, comme on le reprochoit à Socrate même, le pur usage des Savans, la Philosophie n'est souvent que l'art pernicieux de donner les couleurs de l'équité à l'action la plus noire, & de dérober la vérité sous les faux jours de l'éloquence.

Voilà le crime des lettres, & voici leur défense.

Les bonnes mœurs & les beaux arts se sont toujours suivis dans l'histoire

des grands Empires : les siècles des Philosophes touchent aux siècles des Héros : les fameux triomphes servent d'époque aux plus rares productions du génie ; & de même que la force du corps & la vigueur de l'esprit croissent ensemble & se développent au même âge , ainsi vit-on dans les plus célèbres Républiques la gloire des lettres accompagner toujours celle des armes.

L'amour de la vertu naît de la connoissance du véritable bonheur , qu'on trouve plutôt dans le silence du cabinet qu'au sein du trouble & de ce reflux perpétuel des passions qui mêlent & divisent les hommes.

Quand bien même le Pyrrhonisme seroit le fruit de l'érudition , ce goût pour l'indolence qu'on reproche aux Savans , menace-t-il la tranquillité publique ? La férocité appartient à l'ignorance , qui ne connoît de droits que la force : en effet les siècles de barbarie & des ténèbres furent toujours ceux de la révolution des Empires. Si la Philo-

sophie inspire l'indépendance, elle n'aspire pas du moins à la domination. Appellera-t-on encore paresse l'art de penser, & cette activité continuelle de l'esprit qui rappelle incessamment à l'homme son existence ?

Les sciences ne mènent pas aux richesses; mais a-t-on oublié que la pauvreté est le véritable trésor de la vertu? Une vie obscure & retirée, dès qu'on n'y est pas réduit par la foiblesse du caractère, ou abaissé par le désordre des affaires qu'entraîne celui de la conduite, a bien plus d'attraits aux yeux du Sage, que le grand jour des postes éclatans. Heureuse situation qui nous met à l'abri des honneurs qui corrompent l'ame, & des revers qui la désolent! Le défaut d'intrigue & d'usage du monde est du moins compensé par la droiture qui devient alors nécessaire. Le manège est la ressource des ames foibles, comme l'escrime est le métier des lâches.

Que peut-on conclure de cette négli-

gence dans le maintien dont on fait un ridicule aux Speculatifs ? Sinon qu'un esprit au-dessus des minuties, n'en est que plus propre aux grandes choses. Il n'y a pas de doute que les Savans, aidés de l'expérience, ne montassent au sommet des honneurs & des dignités plus vite que le commun des hommes, s'ils pouvoient se résoudre à servir la fortune, & sur-tout à la suivre par ces routes obliques & tortueuses qui menent à la faveur. Manquent-ils de lumieres, ou d'adresse ? Qui le dira ? Mais ramper, mais courir après des objets dont on voit le vuide & le néant !...

L'indifférence qui fait qu'on ne dépend ni de ses amis, ni de ses protecteurs, n'est-elle pas déjà la marque d'un courage & d'une grandeur d'ame qui méprise des liens aussi fragiles ? N'annonce-t-elle pas une probité & une simplicité de mœurs qui se renferme en elle-même, contente d'attendre, pour se produire, l'occasion d'être utile ; Otez encore à l'homme cette espece

de liberté, & vous n'en ferez qu'un vil esclave qui trafiquera de sa candeur & de vos foibleſſes ; comme ſi c'étoit le caractère de l'amitié de ſe prêter aux inclinations d'autrui pour les tourner au profit de nos penchans.

Platon comparoit Socrate à ces vafes de la pharmacie qui ne préſentent au dehors qu'une figure de ſinge, de ſatyre ou de hibou, mais qui renferment les baumes les plus précieux. Tels ſont ces philoſophes dont on n'obſerve que la rudeſſe & la cauſſicité, ſans pénétrer au fond de leur ame, où le génie & les vertus habitent comme dans leur ſanctuaire.

Quant au mépris qu'on attache à la profeſſion d'inſtruire la jeuneſſe, doit-il auſſi retomber ſur les lettres, ou parce que l'enfance eſt un état de foibleſſe, le ſoin de la perfectionner ſera-t-il un emploi bas & honteux ? Que la ſcène couvre le pédantiſme de ridicule, il n'eſt pas moins certain que la plupart des Républiques n'auroient pas eu be-

soin de faire tant de loix pour réformer les hommes, si elles avoient pris la précaution de former les mœurs des enfans.

Comment les lettres nuiroient-elles à l'esprit de société, elles qui répandent la douceur dans le caractère & l'urbanité dans les manières, à moins qu'on ne leur attribue aussi le poison de la fausseté qui regne dans la politesse? Si quelqu'un veut rendre les arts comptables de la corruption qui accompagne le luxe, qu'il observe les effets de l'ignorance & des sciences en Asie, & si la stupide croyance du Musulman l'a rendu meilleur que le Chinois ne l'est dans sa tolérance ou son impiété déterminée; car ces deux peuples sont également gouvernés par le despotisme. Si l'un vivoit donc sous des loix plus douces & plus humaines, s'il étoit plus heureux, à quoi le devoit-il, sinon aux lumières de ses *Lettrés*? Si l'autre rampe & gémit sous le joug de la superstition, n'est-ce pas l'ignorance qui l'entretient dans son esclavage?

Mais quel que soit l'effet des arts & des sciences par rapport aux mœurs, l'expérience a fait voir que les Rois Philosophes assurent le bonheur des peuples & la prospérité des Etats. S'ils ont comme les autres Princes les vices de l'humanité & ceux de leur condition, les lumieres qu'ils puisent dans l'habitude de la réflexion sont un préservatif contre les excès violens & irréparables de leurs passions; les livres leur parlent au moins quand leur conseil se tait.

C'est à de vils esclaves qu'on laisse la conduite des bêtes, & les tyrans n'ont que la honte de commander à des esclaves. La servitude avilit le despotisme; mais y a-t-il rien de plus glorieux que de régner sur les ames libres? Tel est l'empire qu'exerce la raison éclairée par l'étude; les préjugés & les passions, tout lui obéit sans résistance & sans contrainte. Il n'est pas jusqu'aux habiles imposteurs que les prestiges de l'éloquence ont rendu maîtres des consciences, qui ne ressentent un plaisir tou-

chant de leur autorité sur les esprits ; sentiment plus exquis & plus doux que la mort & les supplices ne sont affreux. Que seroit-ce de triompher par la force de la vérité ? C'est une gloire digne de la divinité même , & qu'elle se plait à partager avec les ames d'une intelligence supérieure.

Les services des Héros sont bornés à leur patrie , à leur siècle , tandis que le génie étend le bienfait de ses lumieres de rivage en rivage & jusqu'aux âges les plus reculés. Là , ce sont des pluyes d'orage qui désolent de vastes pays , avant de fertiliser un champ ; ici , ce sont de paisibles rosées qui portent la fécondité sur toute la terre.

Où puise-t-on , si ce n'est dans la contemplation de la nature , l'heureux secret de n'être ébloui de rien ; & l'admiration , fille de l'ignorance , n'est-elle pas la source de nos travers ? La nouveauté sur tout & l'éclat nous frappe & nous séduit ; mais il n'y a qu'à lire l'histoire des temps & percer un peu le

voile des choses humaines , bientôt ce qui paroïssoit extraordinaire ne l'est plus. On se laissera bien moins étonner de la pompe & du faste de la grandeur , quand on appercevra de loin dans l'immense étendue de l'univers les habitans de la terre , comme des insectes presque imperceptibles , s'agiter & se rouler autour d'un léger amas de poussiere.

Fût-il bien décidé que la carrière des lettres conduit moins à la fortune que la voie des armes , celles-là mériteroient toujours de fixer notre choix , par le seul plaisir de les cultiver. Ou le succès inespéré d'un projet qui a coûté bien des peines , n'a rien de piquant pour une ame ambitieuse , ou les rêveries d'un homme de lettres sont plus délicieuses que les emportemens de la sensualité. Le dégoût est si près de la jouissance dans les plaisirs des sens ! C'est une fleur dont le parfum s'évapore & dont l'éclat s'éteint sous la main qui la cueille. La plupart des objets nous enchantent moins par eux-mêmes , que

par la bizarrerie des couleurs que leur prête l'imagination. D'où vient que la volupté regne dans les cabanes, & que les ennuis assiègent la Cour; que les macérations produisent les extases, & que l'ambition & les conquêtes traînent à leur fuite les langueurs de la mélancolie? Il faut au contraire qu'il y ait dans l'esprit de l'homme un fonds inépuisable de curiosité pour connoître ce qui l'environne, comme si la spéculation étoit une seconde maniere de jouir, & que l'étude soit un aliment bien naturel à notre avidité, puisqu'on ne peut s'en rassasier dans aucune saison de la vie.

Enfin l'espoir de subsister dans la mémoire des hommes vaut peut-être les richesses. Nous travaillons tous pour l'immortalité. Les Philosophes même qui ne reconnoissoient point un autre monde, ont voulu s'assurer la possession de celui-ci. Le désir de se produire & de perpétuer sa gloire & son existence, est écrit par-tout; la solemnité des loix du

mariage, les titres de noblesse, les inscriptions mêmes des tombeaux ne disent pas autre chose. Mais quels monumens aussi durables que ceux de l'esprit? Combien le temps a dévoré de Palais, de Temples & de Villes, depuis qu'Homere est à la tête de tous les génies? Les tableaux d'Appelles & les statues de Phidias ne sont plus, les modeles en ce genre périssent bientôt, les copies deviennent tous les jours plus infidelles; mais les Ecrivains célèbres vivront à jamais dans leurs ouvrages, le temps n'altere point leurs traits, le germe de leur fécondité pénètre l'ame des Lecteurs & vivifie leurs productions. Quelles délices pour un cœur avide de réputation, après avoir rempli de sa propre influence cette partie de l'univers qui l'environne, de jouir de son immortalité par l'avant-goût que donne l'espérance, & de mourir avec ce témoignage que son nom va passer au de-là des siècles & des mers!

C H A P I T R E II.

De l'Abus des Sciences.

NOS passions ont infecté de leur venin toutes les professions. L'amour de la gloire & la curiosité sont les motifs les moins vicieux qu'on soit forcé de pardonner aux Savans. Mais faut-il que l'ambition, la cupidité, l'esprit d'orgueil & de jalousie animent les talens? Cependant les sciences devoient être un magasin ouvert à tous les besoins de la société : graces à la corruption ou à la foiblesse de l'humanité, la satyre a pu les peindre comme un asyle de l'indolence, & comme un vaste champ où l'imagination s'égaré dans ses vagues élancemens; tantôt comme un mont fourcilleux d'où la vanité philosophique considère les humains avec une pitié dédaigneuse, & tantôt comme une espece de fort où l'esprit de chicane s'exerce à la dispute; enfin com-

me un marché public où les arts deviennent des denrées de commerce.

Le grand nombre des Savans n'a étudié que pour s'arroger l'orgueilleux mérite d'instruire : les plus curieux ont sacrifié leur fortune à la gloire d'une invention stérile ; d'autres n'ont cherché qu'à étendre & à grossir le volume des sciences , pour leur donner du prix par la difficulté de les posséder ; les Spéculatifs vouloient charger leur mémoire de tous les systêmes, avant de chercher le véritable ; les mieux intentionnés se contenterent d'expliquer les phénomènes déjà connus, sans penser qu'une découverte nouvelle agrandit plus l'Empire de la Philosophie que le registre exact de ses anciennes conquêtes ; & puisqu'on ne peut le désavouer, faute de terme, on n'a fait que des écarts perpétuels.

Il y a du vuide dans les sciences, comme dans toutes les choses humaines ; le frivole & le faux s'y glissent. Les matieres solides ont dégénéré quel-

quefois, & se sont perdues dans une foule de questions abstraites & puériles. On appelle cette précision d'idées qui décompose tout : finesse de pénétration ; mais une Métaphysique qui énerve l'esprit, sous prétexte de l'aiguïser, une Logique qui répand des doutes sur l'évidence même, est-elle fort utile ? Des hommes d'une profession oisive, qui portoient de leur cellule dans les Ecoles une humeur chagrine & querelleuse, très-peu versés dans la connoissance des temps, encore moins dans l'étude de la nature, ont inventé ce langage épineux au moyen duquel on s'entend à-peu-près, comme si l'on parloit toutes les langues ensemble. Delà ce mépris de la doctrine qui retombe sur la Religion & sur ses Ministres. Que résultera-t-il des dissensions scholastiques & de la contradiction de tous les systèmes?.... cette unique vérité. Que tout n'est qu'erreur.

C'est ce dégoût pour le style barbare

des Théologiens qui a toujours favorisé les Novateurs. Aussi Luther qui avoit besoin de séduire le Peuple, eut recours à l'enchantement de l'éloquence; car l'homme a je ne fais quelle maladie de passion qui le fait céder aux charmes de la parole, & l'imposture en profite pour surprendre la crédulité : celle-ci abusée tend & perpétue son erreur. L'enthousiasme est une suite de l'égarément : y a-t-il rien qu'on veuille si fort persuader que ce que l'on a cru le plus à la hâte? C'est en ce sens que l'esprit le plus simple doit être le plus ferme Apôtre d'un nouveau dogme.

On reçoit les faits sans méfiance : les Annales de l'Eglise fourmillent de traits apocryphes, qui ont fait au Christianisme une plaie dont il ne guériroit jamais sans le plus grand de tous les prodiges, & si la main qui l'a fondé parmi les persécutions ne le fauvoit des atteintes du faux zele. Les Ecrivains de l'Histoire-Naturelle qui n'avoient pas le

même intérêt à s'abuser & à tromper, ont débité de bonne-foi des faussetés grossières, leur érudition en a imposé; & combien d'absurdités ont pris créance sur leur témoignage?

On embrasse des erreurs sans réflexion & comme par instinct. Il y a des choses qui ont tant d'affinité avec notre imagination. L'homme croit aisément ce qu'il craint, ou ce qu'il désire. Ainsi l'Astrologie qui donnoit au Ciel une espece d'influence bénigne sur la terre, a trouvé du crédit dans les esprits; & bientôt des fourbes ont pris occasion d'en faire un art lucratif. Une autre espece d'imposteurs a profité de la crainte des enfers pour imaginer un commerce des morts avec les vivans, & la magie est devenue une science. Voilà comme le mensonge a tout corrompu.

On suit des opinions au hazard par un respect aveugle pour les grands noms qui les ont avancées : cette timidité donne à certains Auteurs un em-

pire despotique. Ce sont des Dictateurs que le peuple a créés pour ordonner souverainement, & qu'il n'a jamais la force de déposer. Secouez cette fervile déférence ; l'assujettissement aux idées d'autrui ne convient qu'à l'enfance qui est l'âge de l'ignorance & de la soumission, encore le disciple ne doit-il à son maître qu'une confiance passagere, jusqu'à ce qu'il soit à portée de rejeter ses sentimens ou de changer son adhésion en systême par un examen personnel. Respectons les Auteurs ; mais attendons encore plus du temps, le plus sûr de tous les maîtres, parce qu'il tient la vérité dans son sein.

Alors tombera cette autre superstition qui nous tient prosternés aux pieds de l'antiquité : il faut y recourir sans doute, & après avoir découvert le bon chemin par son moyen, le suivre sans s'arrêter après une guide que les ans ont rendue chancelante. Mais rien ne perpétuera davantage la vénération pour les Anciens que les sottises des

Modernes. Les charlatans de l'Ecole qui devoient décréditer Aristote en l'interprétant si mal, le firent admirer, dès qu'ils voulurent l'abandonner ou le combattre.

L'amour de la nouveauté est un excès tout opposé qui jette dans d'autres écarts. Aux siècles d'abondance & de génie succede le regne de l'esprit. Tout est brillant & symétrisé; les sentences remplacent le sentiment; des tours, & point d'invention; l'artifice donne un air ingénieux aux pensées qui le sont le moins. C'est la manie de la médiocrité de vouloir tout embellir, au lieu de produire & d'enrichir, on s'épuise en ornemens. On détruit un système qu'on pouvoit perfectionner: il faudroit abrégger, éclaircir; on commente, on surcharge; ce sont les revenus de la littérature qui grossissent; mais à fonds perdus.

Chose singulière! Les arts mécaniques ébauchés par les inventeurs, ont reçu lentement & par degrés leurs accroissemens

croissemens de perfection ; la plupart des sciences au contraire , portées du premier effor à leur faîte , ont toujours dégénéré , comme si elles étoient des plantes étrangères à la nature , qui doivent sécher sur pied & disparaître dans le sein de l'oubli , tandis que les arts enracinés , pour ainsi dire , dans les besoins de l'homme , ont un esprit de vie qui les soutient contre les ravages du temps ; & qui les ressuscite après la révolution des incendies & des déluges. Mais il y a une raison plus sensible encore de ce contraste : c'est que dans le premier cas tous les esprits viennent au secours d'un seul pour achever son ouvrage , & que dans l'autre cas , tous les esprits sont accablés par un seul qu'ils veulent éclipser ; effets bien différens de l'émulation & de la jalousie.

Les Savans à systême & la plupart des gens de lettres font comme les Ottomans , qui , pour régner en sûreté , commencent par égorger leurs freres.

Point de maladie si délicate que cet

affollement de l'amour-propre, qui nous passionne pour nos idées; on veut tirer de son fonds, on invoque sans cesse son génie dont les oracles nous égarent d'autant plus dangereusement, qu'ils flattent notre vanité. Un Métaphysicien asservit l'expérience à sa dialectique, un Chymiste ne connoît d'autre école de Physique que son laboratoire; l'un a perdu des années à forger son système; l'autre a fondu sa fortune dans son creuset: le moyen de leur ôter cette chimere qui leur a tant coûté?

Mais une prévention bien pernicieuse, c'est de s'imaginer que tout est trouvé, que nos peres n'ont rien laissé à faire à leurs neveux; cependant la nature a repris une partie de ses secrets que le cours des révolutions emporte: le temps en produit chaque jour de nouveaux. Admirons la contradiction de l'homme: avant l'événement tout lui paroît impossible, mais après coup rien n'étoit plus aisé. Une découverte inconnue pendant vingt siècles seroit-elle ré-

servée à nos jours, disons-nous d'abord ? Comment pouvoit-on ignorer une chose aussi simple, ajoûtons-nous, dès l'insttant du succès ?

Les sciences sont impérieuses ; l'art de douter est le meilleur secret pour apprendre, rien n'égare & ne retarde comme la présomption qui donne à tout un air de certitude. Assurer d'abord & puis douter, c'est renverser l'ordre, & finir par où l'on auroit dû commencer. Ce ton magistral qui regne dans l'Ecole, veut établir la conviction avant l'examen, & réduire toutes les questions en principes : c'est le moyen de tout perdre, & ce qu'on avoit acquis, & ce qu'on pouvoit acquérir.

Enfin l'adulation a tout à la fois dégradé les sciences & déshonoré les Savans. Pourquoi cet usage des dédicaces ; comme si la vérité avoit besoin de recommandation étrangères ? Du moins les Anciens ne choissoient-ils que des amis pour protecteurs de leurs écrits ; c'étoit un présent & non pas un hom-

mage qu'ils prétendoient en faire, ils ont quelquefois adressé des ouvrages aux Rois ou aux Grands, pour les instruire, jamais pour les flatter.

Que dire de ces éloges où l'on érige une Faustine en Lucrece, une Hécube en Hélène? Pitoyable langage de la servitude, qui mendie une faveur aussi vile que ses talens! Mais si l'indigence traîne quelquefois un Auteur aux pieds de la fortune ou de la grandeur, que celle-ci rougisse d'avoir attendu des vœux qu'elle devoit prévenir.

C H A P I T R E III.

De la Méthode.

LA méthode est comme l'architecture des sciences, elle fixe l'étendue & les limites de chacune, afin qu'elles n'empiètent pas sur leur terrain respectif. Car ce sont comme des fleuves qui ont leurs rivages, leur source & leur embouchure.

Il y a des méthodes profondes & abrégées pour les enfans du génie, qui les introduisent tout d'un coup dans le sanctuaire, & levent à leurs yeux le voile qui dérobe les mysteres au peuple. Les méthodes classiques sont pour les esprits communs qui ne savent pas aller seuls. Ne diroit-on pas, à entendre les Méthodistes de l'Ecole, que le maître & les disciples ont conspiré contre les sciences? L'un rend des oracles avant qu'on le consulte, ceux-ci demandent qu'on les expedie : le maître par une fausse vanité cache le foible de son art, & le disciple par indolence n'ose pas le fonder.

Quelques axiomes hasardés sur des observations faites sans choix, des commentaires chargés d'une érudition épisodique, le tout embarrassé de faits peu concluans; voilà ce que les Anciens nous donnoient pour le traité complet d'une science. Le bel artifice qui, le masque levé, ne laisse voir que de la pâleur avec un décharnement affreux!

Les Tables, les Préfaces, les Plans ont encore aujourd'hui tout le prix des Livres. Le corps de l'édifice ne vaut pas l'échaffaudage.

Les axiomes ont cet avantage, qu'ils dévoilent au moins le mérite & le génie d'un homme ; on voit d'abord s'il possède à fonds sa matière, ou s'il ne va que jusqu'au tuf. Car des axiomes sont puériles, quand ils ne renferment pas le germe des choses. Ce doit être comme le suc extrait d'un riche fonds d'observations, qui tiennent lieu de preuves & de raisonnemens. Il n'appartient donc qu'aux maîtres de l'art de s'expliquer en axiomes, comme aux Législateurs d'énoncer leurs volontés par des Edits. Les axiomes par leur précision donnent plus de jeu & d'exercice à l'esprit pour étendre & développer ses connoissances, au lieu que les méthodes trop détaillées ne laissent rien à faire, ni à espérer pour les progrès des sciences : seroit-ce un si grand mal d'en tenir la porte fermée aux curieux oisifs ?

On est également diffus, ou par excès, ou par défaut de méthode.

Un Traité méthodique, est une espece de globe lumineux qui répand ses rayons de tous les côtés. Tout système bien ordonné répond de lui-même aux assauts de la dispute. Comme un seul lustre éclaire mieux une sale, que cent flambeaux mal distribués; ainsi de courtes raisons heureusement rapprochées établiront solidement une vérité, au lieu que le temps se perd à lever tous les scrupules & à faire naître mille questions d'une seule, par des réponses toujours moins satisfaisantes.

Si vous voulez enter ou greffer, allez à la racine, & laissez les feuilles. La Philosophie naturelle nous conduit aux arts qui remontent vers elle par une liaison nécessaire; dès qu'on la perd de vue, tout périt. L'Astronomie, la Musique, la Médecine, & la Mécanique, la Morale même & la Politique, sont des branches du grand arbre, si on les détache du tronc, elles

sécheront faute de sève. L'esprit philosophique est ce germe de vie qui se répand sur le chaos des sciences, & qui, comme le souffle de la Divinité, crée un nouvel ordre de choses.

La méthode des Dialecticiens, ou la Logique de l'Ecole n'est qu'un tissu de pièges subtils que l'esprit tend au bon sens. Le jugement a une route naturelle, & une maniere de raisonner plus simple. Le syllogisme est si captieux, l'induction est si pesante, qu'on ne conçoit pas que des génies clairvoyans aient osé les mettre en vogue, s'ils n'avoient employé ces bataillons d'argumens, comme de troupes légères pour harceler & dérouter l'ennemi, dans la vue de faciliter le passage à leurs systèmes.

La marche de la méthode est de monter d'un axiome à l'autre, & par degrés, sans interruption jusqu'au premier, & de descendre successivement du principe à la dernière vérité qui en résulte. Mais en parcourant cette échelle

double , un sophisme qui se glisse sur la route vous mene insensiblement à l'absurdité. Tel est l'abus de la forme syllogistique , dont tout l'art consiste à déconcerter le raisonnement par un vain cliquetis de termes ambigus , ou à éluder ses traits au moyen d'une distinction magistrale que la prescription du temps a érigée en solution.

C'est une folie de vouloir assujettir tous les arts & tous les esprits à une méthode uniforme. Les mesures de la politique ne se calculent pas comme les dimensions de la Géométrie. Ces méthodes universelles dissipent le fruit des sciences , & n'en laissent que l'écorce. On apprend tout dans les Livres , excepté la maniere de s'en servir ; c'est l'ouvrage de la réflexion. La morale ne semble pas faite pour recevoir la loi de la méthode. Nos actions ne sont pas liées , le commerce des hommes & le hasard qu'on ne prévoit pas , interrompent la chaîne du plan de conduite le mieux arrangé ; ainsi il ar-

rivera que des maximes de morale éparfes & fans suite feront toujours plus d'effet sur le cœur.

Qui le croiroit : La méthode qui semble abrégér les voies de s'instruire , arrête le progrès des connoissances. Les regles sont autant de limites ou d'entraves qu'on donne à l'esprit. Vos pas sont plus mesurés sans doute ; mais irez-vous bien loin ? il faudroit sortir d'un si étroit horison , & s'étendre dans la sphere d'une certaine spéculation universelle.

On compare les regles & les maximes aux cylindres d'acier , qui ont besoin d'être polis à la lime pour représenter les objets ; en effet l'expérience seule décide de la vérité d'une méthode , & sur-tout de son utilité.

Une bonne maniere d'enseigner , c'est de faire des questions. Cette épreuve décide de la pénétration de celui qui interroge , & de la portée de celui qui répond.

Les méthodes qui donnent cette tein-

ture universelle , ou ce léger vernis d'érudition dont les demi-savans osent faire parade , ne ressemblent pas mal à ces magasins de mode où l'on trouve toute sorte de faux brillans à revendre.

CHAPITRE IV.

De la Nature.

LA Nature est un volume immense à dévorer , mais il faut commencer par l'abécédaire. Le Philosophe , cet être sublime , daigne à peine descendre de la hauteur de ses pensées , pour jeter un coup d'œil rapide & superficiel , sur la vaste surface de l'univers qui l'environne. S'il vouloit s'abaisser au détail ; que ses vues s'étendroient bien davantage ! Mais il y a une certaine élévation , disons une enflure d'esprit , qui répond à l'ambition du cœur ; elle se repait d'idées générales & de projets magnifiques de système. C'est un piège

adroit que la paresse tend à l'ignorance.

La nature se présente à l'observation sous trois aspects ; dans sa course ordinaire , où elle développe sans effort les révolutions des astres & la production des végétaux & des animaux ; dans sa marche irrégulière , & interrompue par les obstacles qui naissent du mouvement universel , telle qu'on la voit s'écarter & se jouer dans les monstres & les êtres uniques ou informes ; enfin dans cette métamorphose que lui prête l'art & l'industrie des hommes ; c'est le regne de l'expérience.

L'homme ne peut aider la nature ou l'interpréter , qu'autant qu'il la connoîtra par des observations sur les faits. Mais quels sont nos instrumens pour l'appercevoir ? l'esprit & les sens ? L'un est trop subtil , & ceux-ci trop grossiers ; elle est d'ailleurs si bizarre. Il n'y a que deux moyens de la saisir ; le premier consiste à puiser les axiomes dans l'expérience , & le second , à étendre l'expérience par les axiomes. L'entende-

ment s'établit le juge, les sens lui servent de témoins, & les faits de preuves. Mais la nature en appelle sans cesse à elle-même de nos décisions.

Il faut d'abord travailler sur un fonds suffisant d'histoire naturelle & expérimentale, ramassé à nos propres frais, & ne pas nous en reposer sur la foi d'autrui. Cette histoire est semblable à un fleuve d'autant plus navigable, que son lit est plus chargé; mais comme elle se trouve pleine de faits opposés & peu liés ensemble, elle doit être rédigée en forme de Tables, qui abrègent les opérations de l'entendement, ou qui les mettent à profit par l'enchaînement. Ces tables sont la règle de l'induction qui met à part & repasse successivement les faits pour & contre le principe qui est à établir, sans oublier même les faits voisins ou limitrophes à la matière donnée. Cette induction est la clef de l'interprétation.

La plupart des idées que nous avons sur la nature peuvent s'appeller les an-

icipations de l'entendement qui conclut, avant d'examiner. Cela n'empêche pas qu'elles n'aient sur l'esprit humain l'autorité des principes : est-ce qu'une erreur de convention, ou qu'une même folie n'operent pas l'unité d'harmonie dans la société, du moins pour un temps ? Mais l'interprétation de la nature porte sur des faits variés & répétés à l'infini, & sur des réflexions déliées : ce sont comme les mystères à la portée du petit nombre ; il suffit d'un homme au timon.

La nature est connue, a dit l'ignorance du vulgaire après la présomption des Philosophes, il ne faut plus l'étudier : c'est un Livre fermé jusqu'à présent ; on ne l'ouvrira donc jamais, a conclu le Pyrrhonisme ; & les sciences ont également souffert de ces deux systèmes contradictoires. N'y auroit-il pas un parti mitoyen, qui prouveroit aux uns qu'on n'a pas assez vû, & aux autres, qu'on peut voir beaucoup ? Demandons à la raison si elle a fait son

devoir dans l'étude de la nature ; mais quelle réponse attendre d'un juge qui est toujours partie dans sa cause ? Est-elle plus croyable aujourd'hui qu'autrefois ?

On manque la nature , ou parce qu'on l'observe au hasard & sans dessein , ou parce qu'on la poursuit avec trop d'acharnement. On veut la saisir toute entiere dans un seul fait , elle ne s'y montre qu'à demi ; on attend qu'elle nous prévienne & s'arrête à nos yeux , elle ne fait que passer. Ces défauts contraires jettent dans la Philosophie une extrême incertitude & de longues erreurs. Tel est cependant l'enchaînement des opérations de la nature , que des phénomènes particuliers peuvent faire imaginer le systéme entier & général , comme le gouvernement intérieur des familles a donné l'idée du gouvernement politique des Nations.

Pour bien observer la nature , il faudroit dépouiller l'entendement de toutes les notions qui ne sont pas à lui ;

avant de l'appliquer à la spéculation , écarté tout ce qu'il tient des sens , du préjugé , de l'éducation , de l'étude , car voilà de quoi notre raison est composée : c'est après avoir épuré ses idées par des considérations abstraites & indépendantes , qu'on entreroit avec des sens rafraîchis & des moyens nouveaux , dans la carrière de l'observation , & que les objets se présenteroient , pour ainsi dire , dans leur nudité , & non avec les couleurs bizarres que leur prêtent nos systèmes. Il faudroit contempler ses ouvrages , tantôt dans l'ensemble de leur structure , & tantôt dans le rapport des pièces. Mais comme ce coup d'œil général absorbe l'imagination & ne laisse pas d'issue aux réflexions , que la seconde étude fatigue l'attention & dissipe les forces de l'entendement , c'est en faisant succéder alternativement ces opérations , que les vues s'étendent & deviennent plus sûres. Un observateur doit toujours être en garde contre la première impression des objets , de peur d'être dupe de sa surprise.

On ne vient à bout de la nature qu'en lui cédant. On réussit mieux à la tromper qu'à la forcer, son cours est si oblique, qu'on manque sa piste, si l'on va toujours droit. Cependant l'art qui lui fait violence, l'oblige à se découvrir, comme on affecte de contredire un enfant pour faire sortir son caractère. Mais le temps la sert à merveille, en lui donnant le loisir de se développer.

L'étude de la nature est comme la fabrique des arts & des sciences. Si elles ont été des siècles entiers en proie à la barbarie, il faut s'en prendre au despotisme des Théologiens, qui avoient renversé tous les principes du raisonnement. Le moyen d'avancer avec un voile sur les yeux & des chaînes aux pieds! La morale & la politique absorberent tous les génies vers les derniers temps de l'Empire Romain, c'est-à-dire, quand la corruption des mœurs & des Loix le précipitoit vers sa ruine.

La Philosophie n'a encore eu à faire qu'aux Emphyriques, ou aux Dogma-

tistes. Les uns assemblent beaucoup de provisions, comme la fourmi : les raisonneurs ne font que tendre des toiles, à l'exemple de l'araignée, sans doute pour surprendre la nature. Pourquoi ne pas imiter l'abeille, qui butine pour ouvrages ?

C H A P I T R E V.

De l'Expérience.

LA nature doit beaucoup à l'art, & l'art doit tout à l'expérience. Celle-ci est la mere des systêmes. Il y a une expérience usuelle qui sert aux arts, & une expérience théorique qui étend les progrès des sciences ; l'expérience usuelle procede des faits à d'autres faits, & l'expérience théorique va des faits aux axiomes. Car tel est leur enchaînement, qu'un fait développe un principe, ce principe produit de nouveaux faits, & ainsi successivement jusqu'à cette généralisation qui est comme la

clef des myſteres de la nature. Mais au-lieu de donner des ailes à l'entendement pour le faire voler tout d'un coup de la baſe de l'expérience au faite des axiomes , il faut que les faits intermédiaires qui rempliſſent l'intervalle , l'arrêtent comme par autant de poids.

Les découvertes de l'expérience ſont le fruit du haſard ou des recherches. Les arts utiles , doivent la plupart leurs inventions , moins aux ſpéculations des Philoſophes , qu'à la faveur de la fortune. On a trouvé la poudre en cherchant toute autre choſe , peut-être ſans avoir aucune vue. Pourquoi ſuppoſer du génie à celui qui l'inventa ? La bouſſole n'avoit aucun rapport avec les autres inſtrumens de la navigation , on ne pouvoit donc parvenir à cette découverte par la voie du raisonnement ou de l'expérience ; ce devoit être un don gratuit de la nature : elle a , ſans doute , dans ſes magaſins quelque trésor d'un auſſi grand prix , qu'elle nous

réserve au moment que nous l'attendrons le moins ; on ne l'imagine pas, foyons du moins à portée d'en profiter. Quoique le temps enfante les merveilleux présens qu'elle fait à la terre, il est certain que l'industrie & l'étude hâtent, si l'on peut dire, le terme de son accouchement. Combien de siècles les hommes ont marché sur la soie, avant d'en connoître le prix & d'en composer leur parure ?

Un faiseur d'expériences est une espèce de chasseur qui suit la nature à la piste : mais que les courses inutiles ne le rebutent pas, un seul phénomène le dédommagera de plusieurs jours perdus. On risque beaucoup plus à ne rien tenter, qu'à ne pas réussir ; la paresse nous prive de grands biens, & l'ambition ne nous dérobe que du temps. Mais y a-t-il d'ambition plus noble & plus louable que celle d'étendre sa puissance sur la nature, pour y puiser de quoi rendre les hommes plus heureux ?

C'est une pusillanimité pleine d'or-

gueil , qui avoue la foiblesse des efforts de l'homme , mais qui en rejette le mauvais succès sur une impossibilité prétendue. Pourquoi couper les ailes à l'expérience , & les nerfs à l'industrie ? Si un homme s'attachoit à un phénomène particulier , tel que l'aiman , le flux & le reflux de la mer , à force d'étude & de combinaisons , il viendroit sans doute à bout de l'expliquer : mais on borne l'invention à donner aux choses un air de nouveauté , on ajoute des ornemens , ou l'on retranche du volume de la matiere ; on étend en un mot les superfluités du luxe , & cela s'appelle augmenter les richesses des arts.

Il y a de quoi s'étonner qu'on ait eu si tard recours à l'expérience pour éclairer les arts ; mais il n'en est pas des Savans , comme des Fondateurs des Empires. Ceux-ci songent aux conquêtes avant d'établir des Loix , & les premiers ne pensent aux arts , qu'après avoir bâti leurs systèmes.

Le meilleur Observateur est celui qui recueille tout ce qui peut l'éclairer. Voilà la différence du Philosophe au Chymiste qui ne fait dans les faits que ce qui revient à son profit. Un Chymiste ne cherche qu'à extraire l'esprit de l'esprit ; & un Philosophe veut tirer un principe d'une expérience : cela vaut bien de l'or.

Les faits sont toujours la vérification d'un principe. En matière d'arts & de connoissances naturelles ; il n'y a d'axiomes vrais, que ceux qui sont fondés sur l'expérience. Ainsi toute abstraction est équivoque par elle-même. Il faut donc avoir une proposition en vue, quand on entame une opération. C'est la bonne manière de sonder les profondeurs de la nature, au-lieu de chercher au hasard du merveilleux qui nous trompe toujours, ou parce que les phénomènes trop singuliers sont peut-être au-dessus de notre intelligence, ou parce qu'on ne peut en tirer des conséquences pratiques & applicables au système général.

L'expérience est la démonstration des

démonstrations. L'évidence qui en résulte, lorsqu'elle ne se dément pas, nous met à l'abri de tout soupçon d'infidélité ou d'illusion : mais ce qui nous égare, ce sont les écarts des idées systématiques, quand nous confondons la ressemblance avec la chose même. Les comparaisons sont du ressort de l'imagination naturellement vagabonde ; le jugement revient toujours au fait.

Philosophes, laissez d'abord opérer la mécanique, & ne raisonnez que d'après ses épreuves, alors vos réflexions étendront l'art & le perfectionneront. L'expérience a besoin de longues tentatives, avant d'être réduite en art ; mais le grand défaut des hommes, c'est la démangeaison de jouir. On veut d'abord rendre la Physique usuelle, soit pour se donner la gloire d'une découverte, soit pour attacher du crédit à sa profession. Ce sont des pommes d'or jettées sur votre chemin, pour vous arracher la victoire. Il faut s'en tenir long-temps aux faits lumineux, avant

d'en venir aux faits pratiques. Donnez à ces principes féconds le temps de se développer, & vous en verrez éclore une armée de faits qui se rangeront d'eux-mêmes en ordre de système, & formeront cette philosophie expérimentale qui assure l'empire de la rationnelle.

L'histoire de cent peuples policés ne donne pas une aussi grande idée du genre humain, que le seul tableau de la République Romaine : ainsi un *Traité de Physique expérimentale* vous fera mieux connoître la nature, que ne le feroit l'étude de tous les systèmes.

Il faut écrire à mesure qu'on opere. Ce recueil d'observations divisé en Tables séparées par l'ordre des faits & des matieres, s'appellera une expérience lettrée ou raisonnée. Ainsi l'histoire expérimentale sera la suite & l'explication de l'histoire naturelle.

Les mêmes observations & les mêmes calculs se trouvent également dans l'ancien & dans le nouveau système du monde,

monde, ainsi voit-on les expériences communes s'accommoder à toutes sortes de théories. L'expérience encore au berceau prendra pour sa mere indifféremment, quelque philosophie que ce soit; mais l'expérience mûrie & formée avec le temps & le travail, nous apprendra quelle est la véritable philosophie.

Le moyen de connoître la nature par les épreuves de l'expérience, c'est;

1°. De les varier. On s'exerce tantôt sur la matiere ou le sujet; (la fabrique du papier ne comprend jusqu'ici que du linge, mais si on tentoit d'y mêler de la soie?) tantôt sur la cause ou l'agent; (l'expérience du miroir ardent ne s'est faite encore qu'aux rayons du soleil, mais si on l'essayoit au foyer d'un brasier allumé?) tantôt sur la quantité; & c'est ici qu'il faut prendre garde au raisonnement de la ménagere dont parle Esope, qui s'imaginoit tirer chaque jour deux œufs de sa poule, en lui donnant deux pro-

vifions de grain; de même que celui qui penferoit qu'une double dose de matiere ou de mouvement doit produire le même effet au double, verroit bientôt que les degrés d'action & de puissance ne se calculent pas ainsi. Point de foi à l'expérience, si elle n'est tentée sous diverses combinaifons.

2°. De les étendre par la répétition. Le vin diftillé devient plus fort; l'efprit de vin augmentera-t-il ou perdra-t-il fa force par une feconde diftillation? L'argent vif jetté dans le plomb fondu prend de la confiffence & perd fa fluidité, à mefure que le plomb fe refroidit; fi on lui donnoit plusieurs fois cette trempe, ne pourroit-il pas enfin devenir malléable? On apprend l'hiftoire dans une galerie de perfonnages; fi ces mêmes tableaux repréfentoient les actions au lieu des hommes, ne feroit-ce pas un nouveau moyen d'aider & de fixer la mémoire?

3°. De les transporter ; ou de la nature à l'art ; ainsi l'or qui s'épure dans le sable , se raffine aussi dans le creuset ; ou d'un art à un autre art , ainsi l'impression des cachets sur la cire a donné jour à l'invention & à la perfection de l'Imprimerie : ou d'un fait à un autre fait , soit de même espece , soit d'une espece différente , ainsi l'effet de l'air sur les viandes indique celui qu'il opere sur la santé , toutefois avec de grandes restrictions.

4°. De les opposer par inversion ; il faudroit voir si les expériences du froid confirment celles de la chaleur , ou si l'ombre éclaircit les phénomènes de la lumière.

5°. De les épuiser en poussant , pour ainsi dire , la nature à bout. On mesure les forces de l'aiman par le poids du fer , on éprouve le principe de sa vertu par l'application des corps qui l'alterent ou la dissipent : c'est ainsi que les causes se découvrent par les extrêmes. L'expérience est une espece de

question que Part donne à la nature, pour la faire parler.

6°. De les réunir. Voulez-vous des roses dans l'arrière-saison ? Coupez les premiers boutons à mesure qu'ils germent, vous aurez des roses tardives ; ou bien déchauffez le pied du rosier pour tempérer la chaleur de la terre par la fraîcheur de l'air, vous en aurez encore ; mais si vous usez de ces deux précautions à la fois, les fleurs ne peuvent vous manquer aux jours que vous les désirez : il en fera de même des fruits. Combien de remèdes ne sont efficaces, que par la combinaison des matières dont ils sont composés ? combien de corps, qui dans le mélange produisent un effet tout autre que dans la séparation ?

7°. De les hasarder ou d'en tenter le sort par une espèce de fureur expérimentale qui nous pousse vers les nouvelles découvertes. Les prodiges de la nature sont hors de ses routes battues ; la singularité, l'extravagance même d'un

projet le mene souvent à une heureuse issue. Ce qu'on adore comme un mystere caché, ne s'apperçoit pas, par cela même qu'il est trop palpable. La cause de la consistance qu'on appelle solidité dans le fer & la pierre, peut se trouver dans les liquides. Mais comme si un terme expliquoit tout, on ne cherche point la raison pourquoi un corps ne se divise & ne se sépare plus. Qu'on observe comment la liquidité commence à disparoître dans ces bulles qui s'élevent sur la surface de l'eau, & qui semblent s'attacher & se lier pour former une espeece de corps solide, on découvrira la cause de la liquidité & de la solidité. Il faut donc étudier une cause dans toute la nature; car si l'on s'amuse à tournoyer dans un petit cercle de faits ou d'espees, on se fatigue sans avancer.

Enfin pour étendre l'empire de l'expérience à tous les arts, il seroit à souhaiter qu'un seul homme en possédât plusieurs, ou qu'il y eût du moins

une correspondance établie entre les meilleurs Artistes de chaque classe, & l'assemblage de ces divers rayons jetteroient un jour lumineux sur le globe des arts. O l'admirable conspiration, si l'intérêt & la jalousie ne l'affoiblissoient pas ! Mais un jour viendra que de véritables Philosophes animés du même esprit qui nous inspire, oseront prendre un plus grand effort, & par la route de l'expérience, iront arracher à la nature son voile & ses secrets. Alors il s'élevera de la région des Sophistes un essaim nébuleux qui, craignant de voir succéder le mépris à la haine publique, fendra sur ces aigles, & ne pouvant ni suivre, ni arrêter leur vol, s'efforcera de décrier leur triomphe par ses vains croacemens.



C H A P I T R E V I.

De la Métaphysique.

LA Métaphysique n'est point cette audace puérile de l'esprit qui poursuit des êtres inconnus ou imaginaires, ni cette subtilité pointilleuse qui s'évanouit dans ses dissections à l'infini : c'est la science des principes.

Que lui reste-t-il en effet, si l'on soustrait la nature à ses combinaisons ? Remettons les choses à leur place ; la Physique tiendra registre des phénomènes, & la Métaphysique en rendra raison : l'une traitera des diverses métamorphoses de la matière, & l'autre des causes ou des formes. Mais si l'on n'appelle science que la connoissance des causes, que savons-nous ? Renonçons même à l'espérance de jamais rien savoir. C'est ainsi que raisonnent des timides voyageurs qui, dès qu'ils ne voient

plus que ciel & eau, ne pensent pas qu'il y ait encore des terres au-delà de leur horison.

La loi des mouvemens, la recherche, la découverte & l'explication de l'action réciproque des corps; voilà les véritables fondemens des sciences & des arts, qu'on comprend sous le nom de la science des formes. Cette science est faite pour abréger les moyens & diminuer les efforts, sans quoi on se plaindra toujours que la vie est trop courte pour des arts aussi longs. C'est donc en généralisant les principes, jusqu'à les réduire en un seul, s'il étoit possible, qu'on arrêtera le cours des systêmes & qu'on viendra à bout de fixer les variations de l'expérience qui semble se contredire pour se jouer des Philosophes.

Les formes ne sont autre chose que les loix & les déterminations de l'acte pur de la matiere qui constitue une qualité simple, ou le résultat de toutes les combinaisons qui concourent à opérer une maniere d'être; ainsi la forme de

la chaleur & de presque toutes les qualités coëssentielles des corps , paroît être le mouvement. En vain ces formes établissent une *mémeté* d'effet entre les causes les plus hétérogenes ; cela même prouve que tout est subordonné dans la nature à un principe initial , élémentaire & perpétuel qui lie , embrasse & conserve la matiere dans une fraîcheur éternelle , pour ainsi parler ; & c'est par la découverte de ce principe , qu'on réduiroit l'art à imiter toutes les opérations de la nature.

Tous les arts font une espece de pyramide dont l'expérience est la base , & la Métaphysique forme la pointe ou le sommet : c'est le symbole de l'induction qui monte par les faits à la suprême cause.

La machine la moins composée , dès qu'elle est bonne , est ordinairement la meilleure. Les loix sommaires de la nature ne sauroient donc être en assez petit nombre ; la multitude presque innombrable des actes de la matiere & de leurs

combinaisons suffiroit toujours à expliquer la variété infinie des êtres & des phénomènes : cette Métaphysique étendrait la puissance de l'esprit humain en allongeant ses vues , tandis que la Physique nous mene lentement , par des chemins étroits & fort obscurs , où l'on n'apperçoit que des détails d'où l'on ne peut rien conclure.

L'application d'une cause générale à quelques faits , ou la vérification d'un fait sur quelques especes fixeront la Physique à d'étranges barrières. La connoissance de l'anatomie intérieure d'un corps , ou des situations d'une matiere combinée , & le calcul des forces d'un agent , étendront les limites de l'invention à la matiere analogue ou voisine ; mais il n'appartient qu'à la Métaphysique de découvrir l'analogie de chaque être avec l'homme , & de chaque être avec le total de l'univers. Elle ira jusqu'où les vicissitudes du temps , les bizarreries du hasard , les tentatives multipliées de l'industrie & de l'expérience ,

l'imagination même de l'esprit humain ne seroit point allée sans elle. L'invention des formes est donc l'appui de la théorie & le levier de l'opération.

La Métaphysique qui est l'ame de l'invention, considère d'abord les qualités primitives de la matière, puis les différences spécifiques des corps, d'où elle passe à leurs propriétés utiles, pour les distribuer à tous les arts pratiques, qui sont le creuset où le vrai système bien éprouvé demeure, tandis que les vaines spéculations s'évaporent en fumée.

Les principes les plus utiles dans la pratique sont aussi les plus sûrs dans la théorie, & c'est à ceux-là que s'attache la Métaphysique dont le but est de réunir la vérité à l'utilité qui s'engendrent mutuellement.

Les abstractions sont dans la Métaphysique, ce qu'est la dissolution dans la Chymie.

Il y a une Métaphysique qui vient de la foiblesse de l'esprit, & il y en a une qui montre la force du génie : de la

premiere espece font ces nouveaux Ixions qui embrassent les nues, pour enfanter des chimeres : de la seconde, font ces géants qui attaquent la nature de front & par tous les flancs ; qui tantôt sondent ses profondeurs, & s'enfoncent dans les abîmes où elle prétend enfermer ses secrets, & tantôt s'élevent jusqu'à la sublimité des causes finales qu'ils concilient très-bien avec les causes physiques, sans les confondre ensemble. C'est ainsi que les Volcans du Vésuve, dans les vues de la nature, servent de remede à la terre, quoique par l'éruption d'une fermentation intestine, ils vomissent la mort & la désolation sur les plaines d'alentour.

Cependant l'examen des causes finales est plus dans l'ordre de la morale que de la Physique, qui s'appauvrira toutes les fois qu'elle voudra étudier les faits dans les motifs, & qu'au lieu de s'informer comment la nature opère, elle demandera pourquoi. Cette curiosité qui vient d'une inquiétude naturelle de l'es-

prit & de son penchant secret à franchir ses limites, peut avoir sa place, mais à la suite de toutes les autres questions. La Providence nous permet de suivre ses voies pour les adorer, mais non pas d'approfondir ses vues. Elle se plaît à faire sortir du cours de la nature des événemens inopinés où tous nos jugemens vont échouer; & par ces routes secrètes qui la dérobent à nos yeux, elle devient plus respectable encore sous le voile du mystère, que si elle avoit marqué dans tous ses pas les desseins de sa sagesse. C'est à son exemple que les Maîtres de la terre ont besoin de se rendre quelquefois invisibles pour conserver leur majesté; plus admirables, quand ils font naître le bonheur & la tranquillité publique de l'orage des brigues & des passions, que s'ils faisoient ouvertement tout plier sous le poids de leur autorité. Aussi les Matérialistes qui n'ont point apperçu les traces d'une intelligence supérieure dans le gouvernement de l'univers, d'ailleurs

connoissoient mieux la nature que la plupart des autres Philosophes qui, voulant suivre la marche de la Providence, lui prêtoient des contradictions indignes même de l'homme, si nous en croyons cet impie qui prétendoit donner des conseils à la Divinité : que vouloit-il dire? ... Que les systêmes de notre invention démentoient le culte que nous rendons à la souveraine Sagesse.

C H A P I T R E V I I .

De la Théologie.

LA Théologie naturelle est la connoissance de Dieu acquise par les lumieres de la raison, plus propre à combattre l'Athéisme qu'à prouver la Religion. Les Payens imaginoient une chaîne d'or par où Jupiter attiroit les hommes aux Cieux, au lieu de descendre lui-même sur la terre. Ainsi l'on s'éleve à connoître la gloire & la puis-

sance de Dieu par la voie de la nature ; mais Dieu ne manifeste pas sa volonté par cette même voie.

Les ouvrages des hommes prouvent leur industrie & leur intelligence, mais ne représentent point les traits de leur figure. De même les merveilles de l'univers expriment la puissance du Créateur, mais n'enseignent pas la Religion qui est comme le tableau des perfections divines.

La lumière naturelle est ce langage que toutes les créatures tiennent à notre esprit, & cet autre langage qu'un instinct secret tient à notre cœur ; c'est le flambeau de la raison & celui de la conscience qui servent à diriger nos pensées & nos actions. Mais cette lumière nous reproche plutôt nos fautes, qu'elle ne nous instruit de nos devoirs. Il falloit donc une révélation pour achever de perfectionner nos mœurs & nos idées.

Dieu a des prérogatives & des droits singuliers sur l'homme, celui de soumettre sa volonté, malgré le penchant ;

& celui de faire plier sa raison, malgré sa résistance. Si l'on ne cède qu'à l'évidence, quand Dieu parle; quel hommage lui rend-on que n'obtienne le témoin le plus suspect? L'incrédulité est donc un attentat contre la puissance & l'autorité de Dieu, comme le désespoir est un outrage fait à sa bonté.

La Théologie comprend l'Histoire sainte, le Dogme & la Morale. C'est un champ qui ne demeurera jamais inculte, tant on a soin d'y semer du grain ou de l'yvraie.

La Morale appartient aux Casuistes qui apprennent souvent les iniquités au peuple, & le Dogme aux Controversistes qui fomentent quelquefois ses querelles. Les Interpretes sont chargés de l'explication des Paraboles qui sont une espece de Poésie sacrée, & des Prophéties qui sont l'histoire de l'avenir que Dieu seul pouvoit faire, comme le témoin éternel de tous les temps.

Dieu s'est réservé les fondemens de notre croyance, sans qu'il nous fût

permis de les lui contester. Il faut au moins accorder à la Théologie le privilège qu'a le jeu des échecs où l'on ne dispute pas des principes : les mystères établis, que la raison s'exerce, & la Religion aura beau jeu contre l'impiété.

Les mystères sont donc les conventions de Dieu, comme les loix sont les conventions des Rois. Qui peut leur en demander compte? ... & l'on ose interroger Dieu sur ses décrets?

Les mystères, loin d'humilier l'esprit humain, le rendent supérieur à lui-même, en lui apprenant ce qu'il ne peut savoir.

Dieu se fert de nos expressions pour nous parler; il met également ses opérations à notre portée, quand il veut nous les faire entendre. Ainsi il y a un certain usage de la raison dans les matières de la Religion. La raison nous empêche d'aller trop avant, soit dans les principes de la Religion, ce qui la rend incroyable, soit dans les conséquences, ce qui la rend impraticable.

La Religion Payenne étoit propre à former des libertins, le Mahométisme ne veut que des croyans stupides; la Religion Chrétienne exige un culte raisonnable. La premiere ouvroit la porte à toutes les erreurs, l'autre ferme toute issue à la vérité, le Christianisme seul ordonne cette soumission éclairée qui tient le milieu entre le Pyrrhonisme & la crédulité.

Les Payens disoient que le monde étoit l'image de Dieu, & l'homme une image du monde: le Christianisme renverse cet ordre, & place l'homme entre Dieu & le monde, comme pour établir une espece de communication entre le Créateur & ses ouvrages, par l'hommage que l'homme ne cesse de lui en faire. Ainsi l'univers obéissant annonce à l'homme un Maître; & l'homme usant des biens de cet univers reconnoît un pere: tout s'accorde à célébrer une grandeur, une bonté sans limites.

Les Théologiens font comme les

Astronomes. Ceux-ci ont imaginé des cercles excentriques ou des Épicycles apparens, pour établir la marche des astres & l'ordre de l'univers; ceux-là forgent des systêmes humains pour expliquer les mysteres.

Deux écarts bien vicieux; l'un d'interpréter la Religion par la nature; & l'autre d'interpréter la nature par la Religion: folie des Cabalistes, qui bâtissent l'univers sur le texte de la Bible! C'est compromettre l'autorité de l'Écriture, en pervertir l'usage, & la défigurer.

Ne diroit-on pas que les Théologiens se méfient de la croyance qu'ils professent, quand on les voit prendre tant de précautions humaines pour la maintenir contre les progrès de la Philosophie? Est-ce que les mysteres de la nature détruisent ceux de la foi? Est-ce que l'ignorance ou le mensonge seroit un appui digne de Dieu? Est-ce que le systême des hommes peut faire tort à l'Histoire sacrée? Mais s'ils étoient pénétrés de l'immensité de la Puissance di-

vine, ils sauroient sans doute qu'elle n'a pas besoin de forces aussi fragiles que celles de leurs raisonnemens, & que tous leurs moyens sont autant d'outrages faits à sa Providence infinie.

Les réponses de J. C. n'étoient pas toujours directement conformes aux questions qu'on lui faisoit, souvent même elles ne regardoient pas ceux qui l'avoient interrogé. Le Texte de l'Évangile ne dit pas aussi quelquefois ce qu'on prétend y lire; il ne renferme pas tous les sens qu'il présente au premier coup d'œil, ou qu'on lui prête après bien des tortures. Comment résoudre-t-il donc les controverses? J. C. a parlé pour tous les hommes de tous les temps, c'est à eux de l'entendre.

N'y auroit-il pas une voie d'éteindre les schismes, & de réconcilier tous les Chrétiens? L'évangile dit : *Celui qui n'est pas pour moi, est contre moi*; mais il dit aussi. *Celui qui n'est pas contre moi, est pour moi*. Ce devrait être le texte de réunion de toutes les Eglises. Le

même baptême, la même foi pour les Myſteres fondamentaux, le même eſprit de charité ne feroit de tant de partis, qu'une multitude de fieres & de fideles, ſans que la diverſité de la diſcipline fût cenſée détruire cette unité. Si la vérité ne ſouffre pas un tel partage, il ne reſte aux Chrétiens qu'à pleurer les uns ſur les autres; mais pourquoi ſe détruire & s'entre-déchirer?

C H A P I T R E V I I I.

De la Médecine.

LA terre a beau être un lieu d'exil & de pèlerinage, l'hospitalité n'en eſt pas moins une vertu. La ſanté, ce don précieux du Ciel, qui ſuffit à l'homme, & ſans lequel il ne ſauroit jouir paiſiblement de tous les autres, eſt le premier de tous les biens du corps.

Les Philoſophes qui craignoient d'offenſer la Divinité, en lui demandant

des honneurs & des richesses, ont fait des vœux pour la santé.

L'art qui veille spécialement à la prospérité de la nature humaine devrait être le plus recommandable, cependant est-il de profession moins considérée? Un Avocat est dispensé de gagner sa cause; un Pilote n'est chargé que de conduire le vaisseau, quel que soit le débit de la cargaison; mais les Médecins, comme les hommes d'Etat, semblent responsables du succès de leurs opérations. Leur réputation dépend des événemens : & comme la fortune ne voit point le mérite, elle donne la palme au charlatan, & couvre l'habileté de confusion. Voilà pourquoi le découragement leur fait tout livrer au hasard; car si l'érudition échoue, tandis que la nature répare les fautes de l'ignorance, que leur importe pour la gloire & le crédit, de s'épuiser en de longues études, dont tout le fruit devient équivoque?

L'amour de la vie, l'état de crainte

& de foiblesse où sont la plupart des malades, le besoin d'un prompt secours, sont les garans de la confiance publique pour tous les Médecins, bons ou mauvais. Aussi les plus beaux génies de cette profession ont-ils excellé en d'autres arts qu'ils avoient cultivés par dépit : c'est la faute du peuple, pourquoi va-t-il les mettre en parallèle avec de stupides visionnaires & des femmes superstitieuses ?

Il faut tout dire ; la Médecine tient beaucoup de la conjecture. Le corps humain est un composé de tant d'autres corps ! L'eau suffit à la nourriture des plantes, la plupart des animaux vivent des herbes de la terre, l'homme pétrit sa substance d'un mélange de fruits, de grains, de viandes & de liqueurs de toute espèce. Delà vient peut-être ce levain corrompateur qui fait fermenter tous les vices dans son cœur, & qui détruit en lui ces germes de bonté, de sagesse, & de justice que la nature y avoit semés.

Il y a tant de variations dans notre maniere d'être ! tandis que la nature a réduit les besoins des bêtes à la plus grande simplicité, qu'elle leur fournit tous les soulagemens à si peu de frais, que tout est réglé chez elles, le sommeil, les courses & les veilles ; l'homme s'épuise en mille soins superflus, les passions le tiennent dans une agitation violente & continuelle. Notre machine est un instrument si délicat, il faut tant de cordes pour le monter, qu'il est comme impossible de le voir jamais dans une parfaite harmonie.

La Médecine a tant de choses à faire ! conserver la santé, guérir les maladies, & prolonger la vie ; trois emplois bien différens, quoiqu'ils dépendent d'un seul art & semblent aboutir au même but ; car le soin de guérir ne touche qu'à cette portion de nos jours qu'un orage passager vient troubler ; mais entretenir les forces du corps & le calme des humeurs, allonger le fil de la vie, c'est à quoi on ne s'est

s'est pas assez étudié. Seroit-ce donc donc empiéter sur la providence de la nature, que d'user des armes qu'elle a mises en nos mains pour résister aux assauts que le temps nous livre? Il semble qu'elle nous ait environné de pièges & de secours pour nous tenir sans cesse en haleine; cependant elle s'intéresse à la conservation de chacun de ses ouvrages, comme si c'étoit l'unique.

N'esperez pas faire rebrousser chemin à la mort par des remèdes d'un grand prix. Non, l'or potable, & l'essence des perles fondues ne sauroient la détourner, ni l'arrêter d'un seul pas; il faut toutes les forces combinées d'un régime suivi pour écarter le cours d'une maladie, ou retarder la marche de la vieillesse qui arrive toujours trop vite. Combien de choses entretiennent la fraîcheur & semblent redoubler les forces, qui ne font que hâter la caducité? Mais aussi ces précautions qu'on prend de longue main

pour étendre la durée de la vie, ne laissent pas le loisir de la goûter. L'affujettissement aux régimes équivaut bien quelquefois à une maladie habituelle.

Que sert-il de prolonger la vie à un homme qui n'en fait pas les fonctions? Ces troncs mutilés, ces squelettes tourmentés tour-à-tour par leurs maux & par les remèdes, qui disputent à la mort des restes languissans, qui expirent en détail, attachés aux débris de leur propre cadavre, vivent-ils dans cette misérable portion d'eux-mêmes? Oui sans doute : l'adoucissement d'un mal est un plaisir, comme le soulagement d'un besoin. Un malade est encore heureux, quand il peut faire treve avec ses douleurs ; & son dernier moment en devient moins terrible.

Pourquoi les Médecins ne se feroient-ils pas un devoir d'écarter de la mort les horreurs qui l'accompagnent? N'y auroit-il pas un art de faire mourir paisiblement? Epicure & Antonin l'avoient bien su trouver. Mais

nos Médecins ressemblent à nos Juges qui, après avoir prononcé un Arrêt de mort se retirent; ils livrent leur victime à ses tristes réflexions, à l'appareil funebre de la Religion, aux lamentations d'une famille : il n'en faudroit pas tant pour anticiper l'agonie.

La Médecine a long-temps opéré, avant de systématifer; c'est que le mal n'attend pas les discussions : la marche de la Philosophie est toute opposée, elle bâtit d'abord & puis travaille sur ses fonds. La Médecine, sans la Philosophie, n'est qu'un art imposteur; mais un malade est en grand danger quand le Médecin l'approche avec un système en tête.

Si les principes généraux nous égarent par leur généralisation même, que fera-ce des principes faux? On ne peut se sauver de ceux-ci, que par d'heureuses inconséquences : il faut bien alors que le hasard lutte contre le Médecin, ou que son imprudence corrige la fatalité de ses intentions.

Le défaut de principes est une source de bévues. On ne songe qu'à couper chemin à la douleur qui oppresse, sans remonter à la nature du mal & sans prévoir les suites du remède. Les *qui-proquo* des Médecins font bien plus de ravage chez l'espèce humaine, que ceux de la Pharmacie ; ils ont pris tant d'empire sur les remèdes, que les remèdes n'en ont plus sur les maladies. Mais qu'importe à ces Docteurs souverains ? C'est le peuple qui paie leurs fautes.

Pourquoi tant de maladies *incurables* ? Que signifie ce terme ? N'est-ce pas l'ignorance des Médecins qui, après avoir mené les choses au pire état, prononce enfin qu'il n'y a plus de remède ?

L'efficace des remèdes dépend de leur application. Il y a un ordre, une suite, des intervalles & des mesures à observer. C'est le fil de la méthode qui tire les malades d'affaire ; sans quoi ce qui devoit opérer la guérison, fait em-

pirer le mal. Variez selon les crises & les symptômes : tout chemin étroit ne mène pas au Ciel : les faits déroutent les plus justes combinaisons, mais le jugement doit agir où l'expérience nous abandonne.

La meilleure étude est celle des tempéramens. La curiosité a tout épuisé dans les notions générales du corps humain ; mais une anatomie comparée qui rendroit raison des différences qu'on trouve dans l'organisation intérieure, seroit autrement utile. Peu d'expériences suffisent pour une idée générale, au-lieu que la connoissance détaillée dépend des observations réitérées. Une attention longue & réfléchie, & l'on verra que les hommes se ressemblent aussi peu par les fibres du cerveau, que par les traits du visage. Il s'en faut bien que nous ayons tous le cœur fait de la même façon, cela est vrai dans le Physique comme dans le Moral. C'est pourtant dans ces différences qu'on verroit la source de

plusieurs maladies dont on ignore la cause , tandis qu'on s'en prend aux humeurs. Ce n'est pas qu'on doive négliger cette partie , & la regarder comme une superfluité dont le sang se délivre dans son cours. Suivez-les au contraire, observez leur route & les maux ou les biens qu'elles font , soit dans leur passage , soit dans leur séjour.

Autant de mets, autant de maladies, dit un vieux Aphorisme. On pourroit ajouter : beaucoup de remèdes, peu de guérisons.

Le choix des alimens est d'une précaution très-décisive pour la santé. Les parties les plus analogues à notre corps s'unissent naturellement, & cimentent une complexion solide. Voyez si l'usage des viandes a dû être aussi ancien que l'homme.

Les Médecins, comme les Moralistes, recommandent la frugalité ; mais une diète fréquente & des excès passagers raffermissent plus le tempérament,

qu'un régime uniforme qui appésantit le corps, engourdit les forces & nous rend incapables d'aucun effort. La diète peut altérer le sang, mais elle ne fait jamais autant de ravage que les positions.

Nous avons besoin de remèdes pour réveiller les sens, comme pour chasser les mauvaises humeurs. L'exercice est une des meilleures provisions de santé. De-là vient l'aisance à tout faire & à tout souffrir : c'est l'école de la souplesse & de la vigueur. La souplesse rend l'homme ardent & expéditif dans l'action ; la force élève le courage au-dessus des douleurs, & met la patience à l'épreuve des besoins. Nous n'avons plus les jeux des Athlètes qui entretenoient les forces de toute une nation. Les exercices des armes & de la danse suppléeroient-ils à cette perte ? Mais ils n'inspirent que la mollesse & la fureur des combats singuliers ; deux pestes qui moissonnent la jeunesse des Etats.

Le meilleur régime de santé, c'est

d'avoir l'esprit libre & content aux heures du repas, du sommeil & des occupations pénibles. Une humeur inquiète, des chagrins violens, des ressentimens couvés, des plaisirs trop sensibles, une profonde mélancolie; autant de fléaux qui abrègent la durée de nos jours. Goûtez les douceurs de l'espérance, une paisible volupté, plutôt qu'une joie vive : variez vos amusemens, n'épuisez jamais les plaisirs; un peu de curiosité, des études qui élèvent l'ame & divertissent l'imagination, comme la poésie, l'histoire, les merveilles de la nature.

Les Grands se croient immortels. Serroit-ce parce que, semblables aux idoles des temples, ils se tiennent immobiles dans leurs palais, à l'abri des injures du temps? Mais le repos fait vieillir, & le néant dont leur oisiveté nous offre l'image, engloutit tôt ou tard cette proie qui lui étoit échappée.

La nature toujours attentive au bonheur de l'homme, avoit enfoui l'or dans

les entrailles de la terre, & couvert sa surface d'alimens & de remedes de toute espece; mais depuis qu'au mépris de ses intentions, l'avarice a ravi ce funeste dépôt au sein des mines qui le renoient caché, il semble que pour nous punir, cette mere irritée ait tari la vertu des plantes, ou qu'elle nous en ait dérobé le véritable usage. Si cela est, qu'avons-nous fait par ce fatal échange?

C H A P I T R E IX.

De l'Histoire.

L'HISTOIRE est la science des faits. L'Histoire naturelle comprend les faits de la matiere. L'histoire civile contient les actions des hommes, les exemples mémorables & les vicissitudes des choses humaines. Supputer les époques & concilier les faits avec les temps, dévoiler le caractère & les mouvemens des passions, rapporter les succès & les obs-

tacles des grandes entreprises, suivre le fil des actions & leurs secrets ressorts, développer ce chaos nettement, d'un style simple ou énergique; sans aucun soupçon de crainte ou de partialité, tel est le rôle d'un Historien, qui est peut-être encore à remplir, tant il y a d'obscurité sur les temps reculés, & de danger à traiter les affaires de son siècle!! Aussi voit-on presque autant de naufrages que d'écueils. L'un s'amuse à recueillir des bruits populaires, l'autre à commenter des fables surannées; ici trop de précision, & là des détails sans fin: tantôt on suit les écarts de son imagination, & tantôt on se livre à ses préventions; ce sont ou des portraits, ou des réflexions, ou des harangues éternelles. Enfin la sévérité des règles de l'Histoire monte à ce point, qu'il est comme impossible de les observer toutes dans un sujet d'une vaste étendue: là majesté succombe sous le nombre des faits, l'attention qu'on porte toute entière sur le corps de l'ouvrage, s'affoiblit nécessaire-

ment autour des parties, l'esprit de conjecture brille aux dépens de l'exactitude, on perpetue les erreurs, en les transférant avec confiance, comme on les a reçues.

Séparez de la plupart des Histoires les mensonges, avec les noms célèbres qui les appuient, les dissertations épisodiques, les réflexions pénibles, en un mot, l'esprit des Ecrivains, que vous restera-t-il?

On pardonne les réflexions qui échappent, pour ainsi dire, comme des fautes; mais quand elles sentent l'apprêt, & que l'Historien semble faire des efforts pour en accoucher, c'est une démangeaison de l'esprit qui cause des tourmens insupportables au Lecteur.

L'Histoire énonce simplement & sans faste les faits authentiques, avec restriction les faits équivoques; mais pour détruire des faussetés accréditées, il faut démasquer leur origine.

L'entreprise d'une Histoire universelle paroît bien hasardeuse. Quel est l'homme

d'une telle capacité de mémoire, d'un esprit assez judicieux, & sur-tout d'une intrépidité d'ame à toute épreuve, pour oser l'entreprendre? On risque de sacrifier des faits importans à des observations ingénieuses, & de nous donner l'Histoire d'un siècle ou celle des pensées d'un homme, pour le tableau général de la nature humaine.

L'Histoire Ecclésiastique est pauvre par ses richesses même. On l'a si fort chargée de traits qui se ressemblent, que la vérité n'est pas toujours aisée à distinguer, dans un mélange de faits mal informés. Ceux qui nous ont appris que les voies de Dieu sont impénétrables, devoient se rappeler aussi qu'elles se déroberent quelquefois même aux yeux qui veillent dans le Sanctuaire.

Les Mémoires ne sont que les matériaux de l'Histoire. Les meilleures sources en ce genre, où un Historien doit puiser, sont les Lettres des gens employés ou intéressés dans les négociations. La vérité s'y trouve plus sûrement que

dans les Nouvelles publiques, toujours dictées par la Politique; le secret des affaires y est mieux développé que dans les Conférences; sur tout si on avoit un recueil suivi des Lettres d'un Ministre à un Prince, d'un Ambassadeur à la Cour qui l'envoie, ou d'un Député à son Corps. Mais ne consultez jamais les Orateurs pour l'Histoire; ils se font un mérite de figurer la vérité, sous prétexte de l'embellir.

Les Commentaires contiennent la naïve exposition des faits, & la suite des événemens. César a su réunir dans les siens tous les mérites de l'Histoire, sans s'écarter du style modeste des Commentaires.

Les Fastes comprennent les titres & les inscriptions, le nom & la dignité des personnages illustres, la solennité des Actes publics, & l'origine des monumens célèbres.

Les Annales marquent les dates & l'ordre des temps. Elles semblent écrites d'ordinaire pour l'ostentation, & prêter

aux actions humaines un prix qu'elles n'ont pas ; enforte qu'une fatyre donneroit une idée aussi fidelle des hommes, que ces sortes de chroniques.

Les Journaux sont les archives des bagatelles, aussi ne sont-ils pas faits pour la postérité, mais pour entretenir la curiosité d'un Public oisif, des fêtes, des spectacles & des événemens périodiques. Il y auroit des Journaux d'une espece utile, qui éclaireroient l'art militaire & la navigation, par un détail suivi des campagnes & des voyages. Alexandre ne rougissoit-il pas qu'on publiât celles de ses actions qui ne devoient pas entrer dans l'histoire de sa vie ? Il étoit beau de dire : Alexandre a diné, Alexandre a dormi ; mais s'il n'avoit fait que cela, sa mémoire auroit péri avec la Gazette de son temps.

Les vies font connoître les hommes en petit, pour ainsi dire, & doivent plus à l'exemple qu'à l'admiration.

Les Relations instruisent des événemens remarquables, tels que les conjur

rations, les traités de paix, les révolutions, & semblables intérêts, particuliers à tout un peuple: C'est-là surtout qu'un Historien ne peut, sans se manquer à lui-même, trahir la vérité, parce que le sujet est de son choix; au lieu que dans une Histoire générale, où il faut que les faits suivent l'ordre & le sort des temps, où la chaîne se trouve souvent interrompue par de vastes lacunes, (car il y a des vuides dans l'Histoire, comme des déserts sur la mappemonde) on ne peut souvent présenter que des conjectures à la place des certitudes: mais comme la plupart des révolutions ont constamment été traitées par des contemporains que l'esprit de parti met toujours en contradiction, après que la chaleur des factions est tombée, il est possible de rencontrer la vérité au milieu des mensonges opposés qui l'enveloppent, & de faire des Relations très-exactes avec des Mémoires infidèles.

Un genre d'Histoire singulier, ce

sont les Anecdotes ; lorsqu'un Auteur recueille un certain nombre de faits curieux & intéressans, pour les discuter en Philosophe & en Politique. C'est ce que les Anglois appellent *Histoire digérée* ; ils la goûtent d'autant plus qu'elle se prête aux profondeurs de la réflexion qui caractérise leur génie. Mais il n'appartient pas à tout Historien de s'ériger en homme d'Etat, de Cabinet & de tous les Conseils.

Les événemens considérables ne sont pas tellement resserrés dans les bornes d'un siècle ou d'un Empire, qu'ils ne tiennent au temps ou aux pays voisins. La méthode seroit donc excellente, de tracer à la tête d'une Histoire, un tableau raccourci des Histoires limitrophes, qui serviroit comme de carte, ou de boussole pour s'orienter.

L'Histoire du Monde, sans celle des Arts & des Lettres, est comme la statue de Polyphème sans œil.

L'Histoire naturelle qui embrasse le cours du ciel, les météores de l'air,

les productions de la terre & de la mer, & tous les phénomènes de la nature, doit se borner à un fait de chaque espèce, parce que la raison d'un seul est celle de tous les autres individus.

Le but qu'on se propose décide des moyens que l'on prend; ainsi les Ecrivains de l'Histoire naturelle ne consulteront pas toujours le goût & l'amusement de la multitude des Lecteurs, pas même un intérêt prochain & visible. S'ils ont des vues philosophiques, ils n'écriront rien qui ne serve à développer les mystères de la nature, ou à étendre les secrets de l'art; ils observeront les différences dans les descriptions, les causes dans les réflexions, la vérité plutôt que la singularité dans les Relations; alors ils deviendront utiles.

Il faudroit se souvenir que l'Histoire de la nature est le volume des ouvrages de la Divinité, & ne pas attribuer des inconséquences à l'image de toute perfection.

CHAPITRE X.*Des Langues.*

LES langues sont le véhicule des sciences. Toutes les distinctions qui servent à démêler l'innombrable multitude des notions différentes, aident à lier les hommes, & les langues sont autant d'instrumens de la communication de leurs pensées. Il y a quelque apparence que l'homme est fait pour la société, puisque les peuples qui ne parlent pas la même langue, s'entendent toutefois par le moyen des gestes. Les Chinois ont une écriture hieroglyphique qui exprime des choses au lieu de paroles. Ces caractères qui ne ressemblent pas aux lettres ordinaires, rendent pourtant les mêmes idées. C'est une langue muette, propre au commerce, que les Etrangers entendent & parlent avec eux. Chacun peut la lire & l'expliquer en sa langue, sans avoir

recours aux interpretes & aux traductions.

Les gestes sont les signes naturels des choses, ou la langue de toutes les Nations. Les hiéroglyphes sont des emblèmes qui ont un rapport intelligible avec la chose figurée. Les caractères ou les lettres sont des signes de convention naturalisés par l'usage. Les mots sont les signes reçus des idées. Il y a une espece d'analogie entre les mots & les idées, comme il y a une généalogie entre les mots eux-mêmes, qui les fait presque tous descendre les uns des autres. Mais point de curiosité plus futile que celle des étymologies, à moins qu'on n'établisse les rapports de toutes les langues ensemble, pour découvrir leur racine & parvenir à cette langue mere, qui s'est partagée en plusieurs branches plus ou moins chargées, selon le génie & le climat des peuples. C'est alors que les langues de chaque Nation s'enrichiroient par le mélange, & qu'il pourroit s'en former une ex-

cellente qui redeviendrait générale. Semblable à la Venus d'Apelle composée de plusieurs modèles de beauté, elle caractériserait mieux les passions, peindrait tous les objets, aurait tout à la fois plus d'énergie & d'harmonie, & serait par excellence le langage de la nature.

Si l'on y fait attention, les mœurs de chaque peuple se dépeignent dans sa langue. La langue hébraïque est originale & sans mélange; on en voit la raison dans l'antiquité du peuple Juif, & sur-tout dans cette loi de sa Religion qui lui défendait de s'allier aux Nations étrangères.

Les Grecs peuploient volontiers leur langue de mots nouveaux, les Romains beaucoup moins; c'est que ceux-ci étoient nés pour la guerre, & ceux-là pour les arts; le luxe étend la richesse de la langue, & les actions demandent de la précision; aussi le style du commerce est laconique, celui des Poètes & des Peintres est abondant.

Les langues anciennes ne finissent pas, tant elles ont de terminaisons & d'inflexions ; les modernes abrègent tout, par le moyen des articles & des verbes auxiliaires. Qui ne voit pas que nos peres avoient plus de génie & de fécondité que nous ?

L'harmonie d'une langue consiste dans le son, la mesure & l'accent : C'est la consonance ou la dissonance qui décide de sa douceur. Le cri ou le hiatus formé par le concours des voyelles, l'aspérité qui vient du choc des consonnes, donnent une trempe rude à toute langue. La mesure regarde la poésie ; le jugement de l'oreille est le plus décisif sur cet article : toutes les regles de l'art sont envain exaltées ; il gâte la nature, au lieu de l'embellir, dès qu'il veut trop dominer.

Quant à l'accentuation, est-ce la peine de s'arrêter à des points?... Toutefois il faut avoir plus d'égard aux accens dans les phrases, que dans les mots, parce qu'ils portent souvent avec eux

le sens d'une pensée. Ils apprennent à élever la voix, quand on interroge, à soutenir l'haleine dans le cours d'une phrase, à baisser le ton vers la fin du discours. Mais à propos de la ponctuation qui concerne particulièrement l'écriture, il se présente une question sur l'ortographe.

Doit-on écrire comme on prononce, prononcer comme l'on écrit, ou suivre un usage pour l'écriture, & une méthode pour la prononciation? Quoique la matière ne vaille peut-être pas une décision, ce dernier parti semble n'avoir des inconvéniens que pour les Etrangers, au lieu qu'il faudroit tous les jours changer d'ortographe, comme on change de prononciation; double effet d'une inconstance certainement plus vicieuse que la contradiction qui se trouve entre la manière de prononcer & celle d'écrire. L'ortographe d'ailleurs n'affervit point à ses usages les inflexions du gosier, elle conserve les traces de la génération d'une langue,

& rend un hommage durable aux langues meres que la prononciation semble défavouer, en les défigurant.

C H A P I T R E X I.

De l'Eloquence.

L'ÉLOQUENCE vaut-elle la sagesse ? Consultez le Vulgaire qui décide du prix extérieur des choses. La sagesse se fait respecter, & l'éloquence se fait suivre. Elle est destinée à fortifier l'ame contre le vice, en remplissant l'imagination de ses odieux portraits. Si la vertu se montroit à la terre sous une figure humaine, sa beauté lui gagneroit tous les cœurs ; mais l'éloquence ne lui prête-t-elle pas ces traits animés & ces couleurs vivantes ; & autant que l'imagination peut suppléer aux sens, n'a-t-elle pas le secret de la faire adorer des hommes ? Les passions une fois soumises à la raison, l'homme n'auroit besoin ni de conseils, ni d'exemples pour

se porter au bien ; l'image de ses devoirs , toujours présente à ses yeux , seroit la regle de ses actions : mais depuis le soulèvement & la révolte des passions , depuis ce germe de contradiction enraciné dans le cœur humain , la raison est en proie au désordre des sens ; & ce seroit fait de son pouvoir , si l'éloquence ne venoit au secours pour la soustraire à l'esclavage dont elle est perpétuellement menacée. Elle forme donc une ligue entre la raison & l'imagination , pour résister à leurs ennemis communs.

Platon disoit-il vrai , quand il mettoit l'éloquence au rang des arts corrupteurs qui accompagnent le luxe , & quand il comparoit l'emploi des Rhéteurs à l'industrie des Traiteurs qui dénaturent tous les mets , au point de faire goûter ce qu'il y a de plus mauvais ? Mais non : la corruption n'en est pas encore là ; l'éloquence s'attachera toujours plus volontiers à faire valoir la probité , qu'à flatter le crime par des couleurs

couleurs artificieuses, parce que l'homme le plus dissolu veut paroître meilleur dans ses discours, qu'il ne l'est au fond par ses sentimens & ses actions. Fera-t-on toujours un reproche aux arts de la perversité des hommes? Mais s'ils abusoient constamment de ces prétendus biens, (n'importe que la fatalité soit dans l'instrument, ou dans la main qui le tient) devroient-ils en user? C'est sans doute un vice de l'humanité, & non un crime de l'éloquence, qu'elle se prête au mal comme au bien; elle a des couleurs pures & innocentes, comme la Dialectique a des principes essentiellement droits; mais le mauvais esprit employera toujours l'une à l'injustice, & l'autre au mensonge: ainsi l'abus des meilleures choses fera toujours douter de leur utilité, parce qu'il l'emportera dans la comparaison.

Il y a un art de manier la persuasion qui varie selon les caractères qu'il s'agit de gagner. On déploie les foudres de l'éloquence contre le peuple qu'il faut

terrasser ; on se munit de ses artifices contre des esprits insidieux. C'est l'éloquence de la Politique & des affaires qui manque souvent aux plus habiles Orateurs ; ils possèdent tous les tours, mais ils n'ont pas le manège qui est le talent de les appliquer. Au lieu de saisir le foible de leurs parties, ils s'attachent aux ressorts de leur art, puissans par eux-mêmes, mais trop usés pour réussir toujours. L'éloquence est bonne en public, & la raison suffit en particulier. Le succès de l'éloquence dépend des dispositions de l'Auditeur qu'il faut toujours consulter. Les expressions synonymes dans leur sens naturel ne le sont pas dans leur effet : c'est ainsi que deux traits également aiguisés ne pénètrent pas aussi avant l'un que l'autre, quoiqu'ils soient lancés avec la même force, & d'une pareille distance.

Laissez aux Dialecticiens le soin de convaincre, vous qui parlez à la multitude, remuez le cœur, échauffez l'imagination, vous persuaderez. On ré-

fiste aux démonstrations, on cede au pathétique. L'homme veut être fléchi : le Raisonneur l'attaque à force ouverte, il se défend ou s'échappe; l'Orateur le prie, il est désarmé.

Cette différence est remarquable qui compare le Sophiste au lièvre, & l'Orateur au levrier : l'un poursuit vigoureuusement, & l'autre esquive avec adresse.

Le déchaînement d'Aristote contre les Rhéteurs de son temps, & l'émulation de Cicéron pour un art qui fut la source de sa gloire & de sa fortune, les firent se surpasser eux-mêmes dans leurs Traités de l'éloquence. L'Orateur Romain est en effet au-dessous du modele qu'il imagine. Nous n'avons rien de comparable à ses préceptes, ni peut-être à ses exemples, si ce n'est les Oraisons de Demosthene, qu'il suffit de lire pour se croire animé d'une portion de son génie.

Demosthene qui savoit par expérience la nécessité de prévenir l'auditeur, con-

feuille aux Orateurs de faire une provision d'exordes préparés pour le besoin. Cicéron vouloit de plus qu'on eût des sujets traités d'avance, & des discours tout appris dans l'occasion, aux noms & aux circonstances près. Mais ces divins génies n'avoient-ils pas un fonds assez riche dans leur propre enthousiasme, sans recourir à la ressource des lieux communs? Leur méthode est cependant d'un grand usage pour les esprits médiocres, qui font une espece de métier, ou de trafic de l'éloquence.

C H A P I T R E X I I .

De quelques Arts.

LES Mathématiques sont une portion de la Métaphysique. La matiere a des appétits naturels, elle a des mouvemens simples & des mouvemens composés. Les mouvemens simples sont comme les premiers pas que la matiere fit au sortir des mains de la nature, il n'en

reste plus de traces : ces pas agrandis, redoublés, arrêtés, détournés, répétés, & multipliés à l'infini, sont ce qu'on appelle les mouvemens composés, les quantités, ou les sommes de mouvemens; telle est la génération, l'altération, la corruption, & toute espee de changement dans la forme des corps; c'est ce qui appartient à la Physique. Les mesures de mouvement sont la combinaison de ses effets, ou la supputation des rapports de la masse avec la distance, de la quantité avec la vélocité, de l'activité avec l'inertie des corps; ceci regarde les Mathématiques naturellement subordonnées à la Physique. D'où vient donc qu'elles ont tellement pris le dessus sur celle-ci, qu'à peine daignent-elles l'admettre au rang des Sciences?

Les Mathématiques ont des parties de spéculation, telles que la Géométrie & l'Arithmétique; & des parties de Pratique, telles que la perspective, l'Astronomie & la Musique, qui servent à

confirmer les axiomes de la Physique ; enforte que plus celle-ci fera de progrès , plus elle aura besoin de celle-là. Ainsi la Physique & les Mathématiques combinées ensemble , forment les Arts pratiques.

Une erreur qui a gâté les esprits & perdu les Arts , (celle de s'attacher à la superficie & à l'universalité , plutôt qu'au fonds & au détail des choses) a donné cours à l'étude des Mathématiques. C'est un champ libre où l'esprit va sans s'arrêter ; le plaisir même de la vérité qui ne l'abandonne jamais , semble justifier son goût. Mais que ces vérités sont stériles ! Comment l'homme naturellement avide & intéressé , peut-il s'en contenter ? Tel est donc le sort de son inquiète activité , que dès qu'il ne se sent pas capable du solide & de l'utile , il s'épuise & se perd dans les matières vagues & superflues.

L'art n'est point si différent de la nature , c'est elle-même sous les dehors que lui prête l'industrie des hommes &

des animaux. L'art n'est pas toujours un simple ornement, il fait plus qu'ajouter à la perfection de la nature, que corriger ses inégalités, & que donner un libre essor à sa puissance, il va quelquefois jusqu'à renverser l'ordre de ses opérations, & jusqu'à changer entièrement les loix de sa constitution. Telle est la puissance de la Méchanique, qu'on peut appeller l'histoire de la nature factice. Il y a peu de machines de pure invention. Celles que nous tenons plus de nos recherches que du hasard, sont imitées ou composées, & celles-là demandent plus d'esprit que de philosophie. Tout ce qui paroît singulier, on le doit à la bonne fortune, aux tentatives de l'expérience, ou aux lumieres de la Physique; mais il faut posséder les choses à fonds pour enfanter du neuf, en quelque genre que ce soit; on doit donc être Physicien profond, si l'on veut devenir à coup sûr habile Méchanicien.

La Méchanique & la Philosophie ne

s'accordent pas assez : l'une néglige les observations , comme stériles pour la fortune : l'autre dédaigne les opérations manuelles comme indignes de l'esprit. La Philosophie a bâti beaucoup de principes sur peu de faits ; la Mécanique , ainsi que la Chymie , adopte peu de principes sur beaucoup de faits ; abus , excès de part & d'autre. Un Mécanicien occupé de son invention , n'ose porter l'esprit ni la main au-delà ; il voudroit ériger un trophée à sa vanité , avant d'avoir fait des conquêtes dans l'empire de la Philosophie. Une expérience lumineuse est pourtant l'ouvrage des ouvrages , parce qu'elle renferme la source de plusieurs découvertes.

La Mécanique est donc la partie essentielle de la Philosophie naturelle , de cette Philosophie moins féconde en vagues démonstrations , qu'en moyens efficaces pour les avantages de la vie. Elle est l'écho de la nature , qui rend ses oracles dans les ateliers ; car la Physique expérimentale n'a montré jusqu'ici

que ses jeux. Depuis l'usage des canons, n'explique-t-on pas mieux la foudre? Elle nous met sur la route des causes & des effets, dont elle prépare l'invention. Elle fixe enfin, & rassemble les combinaisons de l'entendement qui, faute d'appui, s'égarer & se confond dans la multitude & l'étrange diversité des faits.

L'Astronomie ne développe que la surface des Cieux, c'est-à-dire, le nombre des astres, leur aspect, leur situation réciproques, & les périodes de leurs mouvemens; ce n'est-là que le dehors de la sphaere. Les causes physiques, & les principes qui établissent une théorie sûre, comptable des phénomènes, de l'influence des globes célestes, de l'inégalité & de l'irrégularité des mouvemens des planètes, de l'accélération, des stations, & des rétrogradations, tout cela appartient à la Métaphysique. Les observations astronomiques prouvent bien l'existence ou l'apparence des phénomènes, mais n'en

expliquent pas la nécessité ; & il y a toujours loin des hypothèses à la vérité. L'Astronomie donne les nombres , & le Métaphysicien rend la somme. S'il y avoit eu un traité de bonne intelligence entre les Astronomes & les Philosophes, les premiers auroient observé, & ceux-ci auroient conclu. Mais les visions de l'Astronome ont corrompu les meilleures vues de la Philosophie , & celle-ci a dérangé les calculs de sa rivale : les uns ont bâti dans les airs des Palais magiques , qu'un enchantement plus fort a dissipés : les autres avoient posé des fondemens plus solides sur la terre ; mais le pouvoir du ciel a tout détruit. Les systèmes & les phénomènes ont toujours été en contradiction , & la vérité ne s'est rencontré nulle part.

L'Astrologie est pleine de superstition , mais elle n'a besoin que d'être épurée. Le soleil influe visiblement sur la terre par la chaleur de sa lumière ; pourquoi les autres planètes n'auroient-

elles pas sur notre globe une influence moins sensible ? Elles ont leurs Etés & leurs Hyvers , leurs apogées & leurs périgées , comme le soleil. Les corps célestes n'operent pas sur les individus ; mais pourquoi non sur les especes ? Le cours des astres domine sur les saisons , mais non sur chaque jour. Un Astrologue pourroit dire sans se tromper : Nous aurons une Automne pluvieuse ; mais distinguer les jours par la neige ou la grêle ? voilà l'absurdité.

- Tout l'Univers est lié par les causes physiques , qui entretiennent une communication intime entre ses parties les plus extrêmes. Une connoissance réfléchie de la sphere , assureroit les prédictions des cometes (car on peut les prédire) & des météores célestes , comme elle assure celle des éclipses ; elle donneroit des indices presque infaillibles , des inondations & des sécheresses , des volcans & des tremblemens de terre , des pestes & des

maladies , des guerres même & des révolutions. L'étude de l'Histoire , la combinaison des divers aspects des astres avec la situation des peuples , les rapports des saisons avec les plantes , l'action des sphaeres voisines sur la nôtre , l'impression des changemens de l'air sur les corps & sur l'esprit des hommes , tout cela bien calculé , démontreroit que telle saison doit être plus favorable à l'olivier qu'à la vigne , aux habitans de la montagne qu'à ceux de la vallée , aux gens d'une profession sédentaire qu'à ceux d'une vie agitée & tumultueuse. On apprendroit , en évaluant les circonstances , qu'il y a dans le cours de la durée des temps , des climats ennemis du despotisme & de la servitude , des siècles marqués pour la propagation des Arts , & des régnes destinés à la corruption du luxe : car les événemens , ainsi que les occasions , ne font que circuler , & se répéter : ce qui a été sera encore , le passé , redeviendra présent , mais pour le

prévoir dans l'avenir, il faudroit présenter la ressemblance des conjonctures. De la supputation des temps écoulés qu'on rapprocheroit de nos jours, des expériences déjà faites, comparées ensemble, des transmigrations & des guerres célèbres contrastées avec les époques des mouvemens célestes, il résulteroit cet axiome ; Que lorsque les situations seroient à-peu-près les mêmes dans le ciel, on éprouveroit sur la terre les mêmes révolutions ; parce que tout cela partiroit d'une cause générale & nécessaire, qui suit toujours les mêmes loix : voilà les aîles qui nous font voler dans les cieux.

La Magie est la connoissance des forces secretes de la nature. Ainsi tout homme qui saura composer des mouvemens, en tirera des effets prodigieux. Chez les Perfes elle n'étoit que la science des rapports qui sont entre la Philosophie & la Politique, ou l'art de conjecturer les révolutions civiles par les mouvemens de la na-

ture. Mais si la Magie étoit la profession des Sages , elle a bien dégénéré. L'opération de la Magie naturelle est comme une de ces liqueurs somniferes qui plongent nos sens dans un agréable délire , où l'on ne voit que des phantômes enchanteurs. La Physionomie est un art où l'on apprend à connoître les inclinations de l'ame par les traits du visage , & par la conformation de tout le corps. Tous les hommes rient , pleurent , & rougissent à-peu-près de la même façon ; ces signes sont les interpretes les plus naturels de certains sentimens , mais ne caractérisent pas leurs causes secretes. La Chiromancie est un art de pure charlatanerie. La conjecture des songes n'est pas aussi futile. Les songes sont les miroirs où nos passions se représentent. On y découvre les dispositions du corps par les agitations de l'esprit ; ils servent à expliquer ce traité d'alliance qui est entre l'ame & le corps. Parmi toutes les especes de di-

vination artificielle , celle qui conclut les événemens d'après les principes , est la plus sûre ; celle qui s'appuie uniquement sur l'expérience , est sujette à l'erreur , & tient un peu de la superstition.

L'Astrologue voit l'avenir dans le ciel , le Médecin s'arrête aux symptômes , & le Politique prédit d'après l'Histoire. Toute autre maniere de deviner est suspecte , soit qu'elle vienne des soudains éclairs de l'ame qui se dégage des sens , soit qu'on l'attribue à une révélation surnaturelle , on doit craindre l'illusion. Les Illuminés se fondent sur deux suppositions , l'une que l'ame recueillie en elle-même , & retirée , pour ainsi dire , des organes qui l'occupent , a la force de jeter ses lumieres sur l'avenir , & que toutes ses sensations se changent alors en presentiment ; l'autre , que l'ame est le miroir de l'essence divine qui se représente toute entiere dans son image. Ils se préparent à cette double opération

par la même voie ; c'est-à-dire , par l'abstinence , qui tantôt énerve les forces , & fait voir l'avenir dans une tranquille extase où l'ame jouit d'elle-même & de sa nature , & tantôt échauffe l'esprit , l'agite , & le jette dans une espece de fureur & d'impatience sacrée ; c'est alors que la présence divine se fait sentir , révèle ce qui étoit caché , & rapproche ce qui étoit éloigné.

La magie naturelle , ou la physique expérimentale est un magasin où l'on voit dans un tas de jouets d'enfans , quelques meubles riches & précieux. On y débite du curieux pour de l'utile. Que faut-il de plus pour attirer les Grands , & pour former cette vogue passagere qui finit par le mépris ?

La Chymie n'est que l'art d'analyser la matiere & de simplifier ses principes ; elle épure les corps souillés par les mélanges , elle acheve l'ouvrage de la nature , en la délivrant des obstacles qui embarrassoient sa marche. Il est sorti des fourneaux de la Chymie une nou-

velle Philosophie qui a confondu tous les raisonnemens de l'ancienne. Les mines & les forges font connoître la nature par ses causes & ses effets. Les curieux fouillent dans ses entrailles, & les Chymistes la mettent sur l'enclume. Ainsi l'homme est condamné à chercher la vérité, tantôt au sommet des cieux, & tantôt dans les abymes de la terre. Le Philosophe est donc ce Protée qui lit le passé dans le présent, & l'avenir dans le passé. Il n'a qu'à raisonner d'après les premières affections de la matière, que la Chymie lui découvre. C'est d'elle que dépend la transformation des corps. Si l'anatomie des corps organisés est un des bons observatoires de la nature, la décomposition des corps insensibles n'est pas moins essentielle. On y suit à la trace la progression des mouvemens, on y surprend les rapports secrets des corps similaires, tels que le fer & la pierre, & les liaisons des parties similaires du même corps, telles que la racine, la

feuille & la fleur dans les plantes, la chair, le sang & les os dans l'animal. On dévoile enfin le mécanisme de cette organisation, par les distillations & les dissolutions. Mais on conclut mal-à-propos l'hétérogénéité des principes qui se séparent dans l'analyse, par la prétendue homogénéité des élémens qui s'attachent, parce que l'action du feu, ou de tout autre dissolvant, peut fort bien séparer des corps homogènes, & réunir des corps hétérogènes. Il faut donc soustraire de la combinaison des ressemblances & des différences, le calcul des ravages du dissolvant, & connoître l'effet de tel degré de chaleur sur tel corps ainsi disposé. Cette subtilité de divisions, loin de multiplier les opérations, ne tend qu'à les simplifier & à les abréger, en assurant leur justesse. Il faut partir des incommensurables pour arriver à l'exacte mesure des corps. Ainsi la marche des recherches philosophiques procède très-bien de la Physique aux Mathématiques. Ainsi

la Chymie se trouve sous l'empire de la Métaphysique qui embrasse les vues & les ressorts de toute la nature.

Mais n'est-ce pas un sujet de risée & de pitié, de voir des hommes ronger les débris de leurs jours & de leur fortune, à la poursuite d'une vaine chimere ? Les Chymistes ont pourtant mieux réussi qu'ils ne vouloient : car à la place de l'or, la seule chose qu'ils cherchoient & qu'ils n'ont pas trouvée, le terrain inculte devenant fertile, ils ont fait mille découvertes utiles à la Médecine & à la Physique. Quant à leurs Théories, on n'y voit qu'extravagance.

La Poésie est un arrangement de paroles & un désordre de choses. Mais ce désordre qui représente si bien celui de la nature ; transforme les objets & les assujettit aux caprices de l'imagination ; au lieu que la raison s'efforce de soumettre l'ame à la situation des objets qui l'environnent. Tel est le penchant de l'homme pour le merveilleux,

qu'une beauté réelle, une perfection ordinaire, une variété naturelle ne suffisent pas à la vivacité de ses idées, il conçoit tout au-delà du vrai. La Poésie didactique est une Histoire enflée de sons. La Poésie dramatique est l'instrument qui met en jeu tous les ressorts de l'ame.

L'Allégorie est un miroir énigmatique ; il est bon d'amuser l'enfance de ces récits fabuleux. La raison qui vient avec l'âge, leve le voile qui couvroit la vérité, & fait tirer parti de ses jeux puérils.

La Poésie est une espece de plante sauvage qui croissant dans un terrain inculte s'éleve bientôt au-dessus de tous les arbres.

La Critique veille à la correction des écrits & à l'exactitude des éditions. C'est par ce double emploi qu'elle assure la gloire des Auteurs, & qu'elle pourvoit à l'instruction des lecteurs. L'interprétation, le commentaire, & les notes sont du ressort des Critiques. Mais qu'ont-ils

fait jusqu'à présent? Au-lieu d'éclaircir le texte, ils l'ont embrouillé par un fatras d'érudition. Ils font semblant de ne pas appercevoir les endroits obscurs, & se dédommagent de ce silence forcé par des digressions éternelles sur les passages aisés à entendre. Il seroit bien à souhaiter qu'un Ecrivain donnât lui-même ses observations & ses notes sur son propre ouvrage, afin de couper court aux volumes inutiles des mauvais Commentateurs.

Quelle puérole défaite de s'en prendre aux fautes de l'édition, comme font quelques Critiques, quand un texte les embarrasse! Aussi ne manquent-ils pas de le réformer au gré de leurs sens. De là vient que les éditions les plus châtiées sont souvent les moins pures. Dès qu'un Critique n'entend pas à fond la matière qu'il traite, tout son travail n'est qu'un griffonnage dont le lecteur payera les dépens.

Les arts de luxe sont la Peinture, la Sculpture, & tous ces arts brillans

qui servent à la magnificence & à la décoration, soit dans les édifices & les jardins, soit dans les habits & les meubles. Il faut laisser aux Poètes, dont l'imagination bâtit à peu de frais le soin d'embellir leur palais enchanté, & songer à la commodité plutôt qu'à l'agrément. Le Vatican & l'Escorial sont superbes à voir, il n'y manque autre chose que du logement. Les jardins sont l'asyle du plaisir doux & pur, le corps s'y délasse, l'esprit s'y distrait, la nature y étale ses bienfaits & ses ornemens : elle semble disputer à l'art la gloire de les enrichir pour la satisfaction de l'homme. Les beaux jardins sont aussi rares, que les magnifiques palais sont communs. On affecte de prodiguer les miracles de l'art dans les Jardins-Royaux, mais la seule parure de la terre y produiroit plus aisément cette voluptueuse rêverie qui fait le charme & les délices des promenades. Pourquoi mêler le contraire du luxe au désordre énergique de la nature ? Profitez de ses libéralités

rés ; employez l'industrie à varier ses spectacles , que les eaux fassent naître les bosquets , & que les ombrages des bois endorment les ruisseaux dans un lit de verdure ; appelez les oiseaux , leurs concerts attireront les hommes , & feront cent fois mieux l'éloge de votre magnificence , que le marbre & le bronze , dont l'étalage n'excite qu'une admiration stupide.

Le parfum des fleurs artistement variées , les nuances des couleurs flattent aussi délicieusement l'odorat & la vue , qu'une touchante symphonie chatouille agréablement l'oreille. Ces deux sens , l'ouïe & la vue , sont les plus délicats & les plus chastes de tous. Les plaisirs qui les remuent sont aussi les plus innocens ; & les arts à qui nous devons ces plaisirs , méritent une place distinguée parmi les Arts libéraux , comme étant des plus ingénieux , puisqu'on y emploie toute la subtilité des combinaisons mathématiques. La Peinture réveille l'imagination & fixe la mémoire , la Musi-

que agite le cœur & souleve les passions. Elles font passer le plaisir dans l'ame, l'une par les yeux, l'autre par l'oreille. Elles ont un rapport d'harmonie admirable. On diroit que les pierreries ont un charme singulier, dont la mode se sert pour fixer la curiosité. Il le faut bien; car sans cet éclat impérieux, notre folie auroit des bornes, du moins celles que l'inconstance a soin de mettre à tous nos goûts. Est-ce que ces étincelles pures, qui pétillent au sein du diamant, seroient une espece de collyre pour nos yeux? Les lustres & les glaces feront à ce prix d'une merveilleuse invention, & peut-être ont-elles avec nous, une douce sympathie, dont nous sentons l'effet sans le deviner. Les plaisirs des autres sens peuvent être plus vifs, mais moins dignes de l'homme. La propreté est, à l'égard du corps, ce qu'est la décence dans les mœurs. Elle sert à témoigner le respect qu'on a pour la société & pour soi-même; car l'homme doit se respecter. Mais l'afféterie dans
la

la parure , & ces soins exquis de la sensualité ne sont pas encore assez raffinés pour tromper les yeux ; trop embarrassans dans le commerce de la vie , ils nuisent souvent à la santé. Les odeurs & les délices de la table tiennent plus du vice , que de la vanité. Les plaisirs purement charnels n'ont pas besoin d'art , mais plutôt de remède & d'antidote.

L'expérience de tous les siècles donne une leçon aussi constante que terrible contre le luxe , c'est qu'il annonce la décadence des Empires.

C H A P I T R E XIII.

Du Scepticisme.

LE doute est l'école de la vérité. Le Scepticisme a commencé par les Philosophes naturalistes qui ne voyoient par-tout que vraisemblance & probabilité. Socrate s'acquit le titre de Sage , & la réputation de Savant par la pro-

profession d'ignorance qu'il affectoit. Comme il paroissoit indéciſ & mal instruit sur ce qu'il favoit le mieux, on met sur le compte de sa modestie les aveux les plus sinceres de son insuffisance. Il érigea toutes les assertions en questions : cependant on dit de lui, qu'il avoit apporté la vérité des cieux ; c'est qu'il apprit aux hommes l'unique moyen de la connoître, l'art de douter. Les autres Philosophes bâtissoient des systêmes, & Socrate se faisoit un jeu de les renverser par ses problêmes, qui donnerent de l'exercice à Platon son disciple. Après les Philosophes, les Orateurs devinrent Sceptiques pour avoir la gloire de soutenir également bien le pour & le contre ; car c'est à ce prix qu'on passa pour disert. Delà cette méthode des Jurisconsultes, d'appliquer à presque tous les cas, des raisons de douter & d'affirmer, fatale invention qui entraîne la lenteur ou la précipitation des décisions ; car dès que le Juge se trouve à chaque pas embarrassé de nouvelles autorités

contradictoires , moins éclairé par tant de lueurs tremblantes , qu'il ne l'étoit au premier rayon de lumiere , il finit par hasarder ses conclusions à l'aveugle , avec quelques remords de plus.

Les Académiciens ou les Sceptiques du dernier ordre , & qui cependant en portoient seuls le nom , établissoient en paradoxes les vérités de goût & de sentiment , éternisant par leurs ingénieuses dissertations les querelles & les injures des Savans. Mais de tous les Sceptiques les plus insupportables , étoient ceux qui ne vouloient pas s'en rapporter à la fidélité des sens : car quels autres garans de certitude établir à leur place ? Il valoit bien mieux rejeter toutes nos erreurs sur les défauts de l'esprit , & s'en prendre à la précipitation de l'entendement qui ne se donne , ni le temps d'examiner , ni le soin de juger , à de faux principes , à de mauvaises conséquences , aux méthodes pernicieuses , parce qu'il y a des précautions contre

ces surprises ; mais rien ne sauve la vérité de l'imposture des sens. Si les témoins sont corrompus, que deviendra le tribunal de la raison la plus intégrè ?

Il faut que le chemin qui mène des sens à l'entendement soit coupé de mille sentiers écartés, puisqu'il y a autant d'erreurs que d'opinions sur les voies de la nature. Quand même on feroit convenu des principes (ce qui n'est pas ,) il resteroit toujours une foule de questions au nombre des problèmes. Conclusion du Pyrrhonisme ; rien n'est vrai, tout est faux.

Un Philosophe qui fait douter, en fait plus que tous les Savans. Le Scepticisme coupe chemin à l'erreur, il délivre la vérité des ombres qui la couvroient, & si on ne l'apperçoit pas, c'est qu'elle fuit sans cesse ; il fixe notre attention autour des objets qui nous échappent, mais le Pyrrhonisme donne du crédit aux opinions les plus absurdes ;

il ne fait que jeter des ténèbres sur les objets de doute, & des doutes sur la vérité.

Le despotisme des Philosophes dogmatistes, & l'indépendance des Pyrrhoniens étoient également propres à déconcerter l'esprit humain. Aristote ne détruisit l'empire de l'antiquité, que pour l'usurper; tyran substitué à de petits monarques. Platon, de meilleure foi, n'en vouloit qu'à la prescription des Sophistes, tels qu'Hippias & Protagore, qui fuyoient les discussions du doute, comme un injuste possesseur, évite d'en venir à des éclaircissèmens. Platon se donnoit du plaisir à fatiguer ses adversaires. Mais il se forma une école plus sérieuse de vrais Sceptiques; ils ne prétendoient pas, comme Pyrrhon, exclure toute espece d'examen & de recherche; sans rejeter ouvertement la vérité, sans l'admettre pleinement, ils gardoient une espece de neutralité dans les opinions, mettant toujours de nouvelles raisons dans la balance, pour la

faire pencher alternativement des deux côtés.

Le Scepticisme est le grand antagoniste de l'orgueil ; mais n'est-il pas dans les intérêts de la paresse ? Après qu'on s'est persuadé qu'il n'y a rien de vrai , ni de solide , on ne se fait plus que des études de goût & d'amusement. Ce sont les courses errantes d'un héritier émancipé , qui voyage , sans autre dessein que celui de satisfaire sa curiosité , ou de divertir son inconstance. La patrie & l'humanité réclament contre cette Philosophie oiseuse.

Le Scepticisme est très-dangereux dans la conduite , parce qu'il jette une irrésolution dans toutes nos démarches qui en arrête le succès. On va comme à l'aveugle , avec une méfiance qui dérouté les meilleurs projets. C'est un état d'yvresse , où les objets tournoient sous les yeux dans une confusion perpétuelle : de-là vient que les esprits les plus étendus sont aussi les moins constans , parce qu'ils découvrent des raisons de

délibérer, où les autres n'apperçoivent que l'occasion d'agir.

Les problèmes étouffent cette pépinière d'erreurs que l'intrépidité de l'École ose établir en thèses. Peut-être est-ce la vraie méthode de s'instruire, que de proposer les vérités comme des problèmes : car faute d'examen, tout devient préjugé, même la vérité. Mais aussi cette fureur est bien contagieuse ; dès qu'une fois le doute s'empare d'une notion, il s'y attache, à ne plus la quitter : bientôt les problèmes acquièrent une espèce d'authenticité, par le crédit que leur donne le partage des opinions ; cette licence de douter se répand sur les notions voisines, gagne insensiblement tout le corps des Sciences, & se perpétue comme héréditairement ; en sorte que la vérité n'est plus qu'un signal de guerre & qu'un cri de triomphe.

L'indépendance de l'esprit est bien autre chose que l'indifférence du Scepticisme. La vérité n'est pas un joug importun. Son empire doux & naturel,

loin d'ôter à l'ame sa liberté, la fixe & l'attache par l'amour du bien & l'intérêt de son repos; elle lui sert d'asyle & de retraite, après bien des excursions dans le pays des préjugés. Mais le Scepticisme est une circulation d'erreurs qui plongent continuellement l'esprit de lueurs en abymes. Le Sceptique ôte aux sens & à l'entendement toutes ses forces, & le vrai Philosophe lui en rend l'usage.

C H A P I T R E XIV.

De l'Imagination.

L'IMAGINATION est comme la messagere qui entretient les correspondances de l'entendement & de la volonté. Les sens font à ses ordres pour lui rapporter les objets; elle en rend compte à la raison qui, après les avoir examinés, les renvoie à la volonté pour en

décider en dernier ressort. Il ne faut donc pas s'étonner si l'imagination a tant d'empire sur nos pensées & sur nos actions. Comme elle a des ministres infidèles, qu'elle est elle-même une interprete fort équivoque, elle devient la source de nos erreurs & de nos crimes.

La superstition tient beaucoup à l'imagination, voilà pourquoi elle emploie à la frapper les images, les songes & les visions. L'empire du Fanatisme commence par gagner l'imagination; on ne croit pas ce qu'on voudroit croire, mais ce qui effraie, ou ce qui séduit.

La superstition est cette espece d'enchantement, ou de pouvoir magique que la crainte exerce sur l'imagination. C'est elle qui a forgé ces idoles du Vulgaire, les génies invisibles, les jours de bonheur ou de malheur, les traits invincibles de l'amour & de la haine.

L'esprit & le cœur sont tour-à-tour les dupes de l'imagination; on trouve bon ce qui paroît beau, & l'on aime ce qu'on admiroit. Une maîtresse a tou-

jours des vertus, un bel esprit est toujours agréable.

L'imagination agit sur nos sens, elle tient les rênes du mécanisme de l'homme, en sorte que tel mouvement doit cesser, dès que l'image qui l'a occasionné, disparoit : l'homme qui se promenoit, s'arrête tout-à-coup, parce qu'il est saisi d'une idée qui enchaîne, pour ainsi dire, ses pas, en captivant son imagination.

Une forte persuasion supplée à la réalité, une vive espérance nous y conduit; c'est-à-dire, qu'un homme entêté d'un objet, croira le voir où il n'est pas, & agira comme s'il le voyoit; & qu'un autre parviendra tôt ou tard au terme qu'il a toujours devant les yeux, s'il y court avec cette confiance qu'inspire le génie ou l'instinct; car l'imagination nous pousse avec violence vers le but où la fortune semble nous attendre.

Le remède n'opèrent la plupart, qu'en vertu de l'imagination; & leur premier effet consiste à la calmer. Un

Médecin hâtera la guérison de son malade , s'il peut lui persuader qu'elle n'est pas loin. Cependant on a bien vu des maladies imaginaires devenir réelles par la seule influence de l'imagination ; mais on ne voit gueres de malades recouvrer la santé , dès qu'ils se croient guéris.

Les songes sont au pouvoir de l'imagination. Elle répète avec plus de force sur les sens , les impressions qu'avoient déjà fait sur eux les objets extérieurs. L'ame & le corps doivent éprouver à peu près les mêmes sensations pendant le sommeil , parce que l'imagination les gouverne alors ; aussi ceux qui sont fatigués la nuit par la peur des incubes , imaginent des montagnes & des fardeaux accablans , & souffrent presque autant que s'ils les portoient réellement. Les hypocondriaques sujets aux vapeurs qui s'élevent du bas ventre au cerveau , comme ils sentent dans les entrailles un bruit & un combat perpétuel de vents opposés , ne rêvent qu'à des tempêtes.

On diroit qu'il y a une espece d'influence mutuelle entre les esprits, tant l'imagination d'un homme agit sur celle d'un autre homme; de-là vient l'empire de l'éloquence; un Orateur inspiré par les vapeurs de l'enthousiasme, embrase toute une assemblée de sa propre chaleur, & opere ces révolutions subites dans les mœurs & la croyance qui durent, & tombent avec cette violente impression: de-là naît encore la force de l'exemple; un homme emporté par on ne fait quelle yvresse, s'éleve tout-à-coup à l'incroyable, & par une action hardie, entraîne des changemens inopinés, tels qu'on en voit dans le sort des batailles & des Empires-même. D'où vient que les hommes sont beaucoup plus susceptibles des impressions du pathétique, assemblés que solitaires? N'est-ce pas que le bruit, l'appareil, l'agitation, tout ce qui parle aux sens, remue l'imagination? Ces mouvemens sourds de crainte, de pitié que l'Acteur répand sur tous les Spectateurs, redoublent par

leur communication mutuelle; & semblables aux frémissemens de la mer dont les flots s'élevent & s'entrechoquent, ils jettent la désolation dans tous les cœurs.

Les fortileges sont les rêves d'une imagination blessée qui communique sa maladie à des cerveaux aussi foibles. Il se peut très-bien, que certaines liqueurs prétendues magiques portent à la tête, & causent dans le sang cette fermentation brusque & rapide qui, semblable aux transports d'une fièvre maligne, jette dans des convulsions extraordinaires, sur tout si l'imagination étoit effarée d'avance par des opinions bizarres. Mais que voit-on là de surnaturel?

Les caractères de la magie, ou ne signifioient rien du tout par eux-mêmes, ce qui donnoit un libre champ aux écarts de l'imagination; ou bien avoient du rapport avec les idées de l'enchantement, ce qui contribuoit à en opérer les effets prodigieux. Les charmes dont elle usoit pour inspirer de l'amour ou

pour arrêter l'effet des desirs naturels, tenoient tout leur pouvoir du trouble que de vaines menaces répandoient dans l'imagination ; la crainte de l'amour dans les uns, & dans les autres, celle de ne pouvoir le satisfaire, rendoit leur résistance inutile, ou leurs efforts impuissans.

On guérit l'imagination d'une illusion par une autre.

La plupart des merveilles qu'on attribue à la sympathie, ne doivent leur existence qu'à l'imagination. Une lettre, un portrait, la boucle de cheveux de celle que l'on aime, réveillent dans tout le corps des émotions involontaires ; n'est-ce pas qu'ils rappellent à l'imagination le souvenir ou l'approche d'une agitation plus violente encore ?

Les yeux de la beauté ont un ascendant invincible sur tous nos sens, plus ou moins fort à proportion des autres rapports qui se trouvent entre notre cœur & l'objet qui le blesse ; ce charme indépendant de l'imagination

augmente toutefois , ou s'affoiblit par elle.

Il peut y avoir dans le crâne d'un malheureux expiré d'une mort violente , une vertu sympathique qui opere sur un honnête homme blessé à la tête. Il n'est pas hors de vraisemblance que le cœur d'un lion appliqué tout fumant au cœur d'un homme lâche , lui donneroit du courage. Indépendamment de la force de l'imagination élevée par ce stratagème , il y a une raison d'analogie entre ces parties. La chair crue & sanglante rend tel peuple guerrier plus féroce au combat.

Quand même la sympathie agiroit à une distance fort éloignée , quelle influence passe d'un homme sur une multitude , ou d'une multitude sur un homme ? Cependant , comment expliquer ces illuminations soudaines qui faisoient connoître la victoire d'une armée à un particulier , ou la mort d'un ennemi à toute une nation ? On attribuera ces prodiges à une révélation

furnaturelle : mais que répondre aux Romains , à des Payens qui ont vu tout un Peuple assemblé dans le Cirque pousser des cris de joie & de triomphe ; au moment de la bataille qui se donnoit à plus de vingt milles , & remercier les Dieux du succès d'un combat trois jours avant d'en recevoir la nouvelle ? Est-ce hazard , est-ce illusion de toutes parts , ou bien l'imagination conçoit-elle un pressentiment assuré de tout ce qu'elle espere ?

L'imagination d'un homme timide ne lui présente que des obstacles qui le découragent ; aussi le voit-on s'appuyer volontiers sur le secours d'autrui , espérer tout des plus vaines promesses , & n'oser jamais rien entreprendre par lui-même , tandis qu'une folle présomption fait réussir souvent des démarches hasardées.

Les Arts qui tiennent tout de l'imagination , comme l'Astrologie , ne sont merveilleux que dans leurs moyens , car leur but est fort simple. Il est très-

possible qu'à l'heure de votre naissance un astre soit placé sous tel point du Ciel, à tel aspect, & que la nature alors ait pris une route, qui par le concours de mille causes enchainées, doit vous être funeste ou favorable. Mais qu'on puisse lire votre sort dans les nues, & que les grimaces d'un extravagant fassent parler les planetes! . . . Voilà l'abus & l'imposture.

L'imagination crée, invente, embellit les Arts, mais elle nuit aux véritables Sciences; aussi la Poésie qui lui doit tout son prix, est moins une science qu'une agréable erreur de l'esprit humain. Les couleurs, les vents, les saisons, tout agit sur l'imagination; rien ne la rafraîchit comme la vue d'une nappe d'eau, dans un jour calme & sombre.

Cette espece d'empire que l'honneur, les richesses & la réputation nous donnent sur les esprits, est un plaisir délicat, & semble fait pour l'homme, Mais d'où vient cette pente à prendre

notre satisfaction chez autrui, si nous n'existons pas en partie hors de nous-mêmes? C'est la vie de l'imagination, ce qui l'entretient, l'amuse, & la gouverne, mais une ame grande par elle-même vit de sa propre vertu, laisse l'estime du vulgaire à la vanité, & les respects forcés de la servitude aux oppresseurs de l'Univers.

C H A P I T R E X V.

Des Préjugés.

LES PRÉJUGÉS sont autant de spectres & de phantômes qu'un mauvais génie envoya sur la terre, pour tourmenter les hommes; mais c'est une espece de contagion, qui, comme toutes les maladies épidémiques, s'attache sur-tout au Peuple, aux femmes, aux enfans, aux vieillards, & qui ne cède qu'à la force de l'âge & de la raison.

Le préjugé n'est pas toujours une

surprise du jugement investi de ténèbres, ou séduit par de fausses lueurs; il naît de cette malheureuse pente de l'ame vers l'égarement, qui la plonge dans l'erreur malgré sa résistance: car l'esprit humain, loin de ressembler à ce cristal fidele dont la surface égale reçoit les rayons, & les renvoie ou les transmet sans altération, est bien plutôt une espece de miroir magique, qui défigure les objets, & ne présente que des ombres ou des monstres.

Les préjugés, ces idoles de l'ame, viennent, ou de la nature de l'entendement qui donne à tout une existence intellectuelle, ou de la préoccupation du jugement qui naît de l'obscurité des idées, ou de la diversité des impressions fondée sur la disposition des sens, ou de l'influence des passions toujours mobiles & changeantes.

Il y a des préjugés universels & pour ainsi-dire, héréditaires à l'humanité, telle est cette prévention pour les raisons affirmatives. Un homme

voit un fait de la nature, il l'attribue à telle cause, parce qu'il aime mieux se tromper que douter; l'expérience a beau manquer souvent, on démentir ses conjectures, la première opinion prévaudra. C'est cette maladie de l'entendement qui favorise la superstition & mille erreurs populaires. Un passager échappe du naufrage après un vœu barbare, tous les autres ont péri dans la même tempête, malgré des promesses plus légitimes; n'importe, c'est un miracle, comme si la nature ne devoit pas changer de cours, pour conserver tant de victimes dignes de sa pitié, plutôt qu'en faveur d'une tête inutile. La Providence ne veilleroit donc gueres aux intérêts du genre-humain..... Mais les noms de quelques heureux, sont gravés dans les Temples, disoit Diagoras, & la mer tient dans ses abymes les prières perdues. Les tombeaux couvrent les fautes du Médecin, tandis que les convalescens publient sa bonne fortune. C'est

ainsi que l'énumération des faits qui décident pour l'affirmative, nous détermine à la conclusion, avant d'examiner les faits négatifs qui détruisent ou diminuent la force des preuves positives. De là les erreurs fondamentales qui ont corrompu la masse des Sciences, & semblent avoir fermé pour jamais à l'esprit humain les voies de la nature & de la vérité.

Autre foiblesse de l'entendement, sa précipitation vers les extrêmes. Tout est uniforme dans le cours de la nature, voilà le principe : les astres roulent donc tous sur des cercles parfaits, plus d'ovales, plus d'ellipses, conclut le préjugé. La nature agit toujours par les voies les plus simples ; c'est la maxime générale, le préjugé l'applique à tous les faits particuliers, & veut soumettre tous les phénomènes à cette loi. Les Chymistes sont tellement entêtés de leurs élémens, qu'ils ne voient partout que de l'eau ou du feu, semblables à ces fanatiques agités par les fu-

teurs de Cybele , qui trouvoient à chaque pas des fleuves, des rochers, des forêts embrasées.

Il y a des préjugés particuliers ou de tempérament, qui varient dans l'homme selon la constitution des humeurs, la force de l'habitude & les révolutions de l'âge. Si un homme renfermé, depuis sa naissance jusqu'à la maturité de l'âge, dans une caverne souterraine, passoit tout-à-coup au grand jour, quelle foule d'impressions singulieres exciteroit au dedans de lui cette multitude d'objets qui viendroient assaillir toutes les avenues de son ame ! Cet emblème que Platon imagina, cache une vérité bien remarquable. En effet, l'esprit de l'homme est comme emprisonné dans le sens, & tandis que les yeux se repaissent du spectacle de la nature, il se forme mille préjugés dans l'imagination qui brisent quelquefois leurs chaînes, & tiennent à leur tour la raison dans l'esclavage.

Il y a des Préjugés publics, ou de

convention , qui sont comme l'apothéose de l'erreur ; tel est le préjugé des usages , toujours anciens , de la mode , toujours nouvelle , & du langage. Un esprit pénétrant ne peut développer ses idées , faute d'expressions assez énergiques. Les définitions ne sont , ni la véritable idée des choses , ni la véritable manière de les concevoir. Les objets existent d'une façon , nous les appercevons d'une autre , & nous ne les rendons ni tels qu'ils sont , ni tels que nous les voyons. Nos idées sont de fausses images , nos expressions des signes équivoques. Il y a des mots dont l'application est si arbitraire , qu'ils deviennent inintelligibles. A-t-on une idée précise de la fortune , de la vertu , de la vérité ? Quand est-ce qu'on fera un traité de convention , sur la signification idéale des termes ? Mais en quelle langue seroit-il écrit , pour être entendu de tous les hommes dans le même sens ? Il faut attendre que la nature ait fabriqué tous les esprits à la même trempe.

Enfin il y a des préjugés d'école, ou de parti, fondés sur de mauvaises notions ou sur de faux principes de raisonnement. On peut mettre à ce rang certaines impossibilités qui semblent avoir prescrit par le temps, *La quadrature du cercle, & le mouvement perpétuel, chimères à trouver. L'Art peut faire des mixtions, mais non pas des générations.* Ces démonstrations imperturbables déconcertent les projets & les tentatives.

Les axiomes classiques déroutent les esprits. La plupart ne savent pas voir autrement que les autres, & s'ils l'osoient, que d'obstacles à vaincre pour abréger les moyens d'instruire; ne fût-ce que la jalousie despotique d'un corps qui traitera comme un factieux & un ennemi, celui qui ne combatroit pas pour les intérêts de sa doctrine, sous ses enseignes & avec ses armes! C'est cet esprit de zélotypie qui arrêta longtemps le progrès des connoissances humaines. Les Théologiens donnant à

Aristote

Aristote une espece de suprématie dans l'Ecole, s'arrogèrent le droit exclusif de l'entendre & de l'interpréter, & firent un assortiment profane des vérités révélées avec les vérités naturelles, en les assujettissant à la même méthode. L'appui foible & ruineux que se prêterent alors la raison & la foi, en s'expliquant l'une par l'autre, fit confondre les limites de chaque genre de notions. De-là nâquit cette guerre intestine, entre les Philosophes & les Théologiens, qui durera peut-être jusqu'à ce que l'ignorance & la barbarie viennent une seconde fois des antres du Nord, pour ensevelir toutes les querelles des Savans dans la ruine des Empires.

Les sources du préjugé sont dans les passions; l'entendement n'y voit rien d'un œil sec & indifférent, tant l'intérêt lui en impose. Ce qui nous plaît est toujours vrai, juste, utile, solide & raisonnable. Ce qui est difficile, est regardé comme inutile, pour ménager

la vanité, ou comme impossible pour flatter la paresse. L'impatience craint les lenteurs de l'examen, l'ambition ne peut se contenter d'une espérance modérée, ni d'un succès médiocre, l'orgueil dédaigne les détails de l'expérience, & veut franchir d'un saut l'intervalle qui sépare les vérités moyennes des vérités *sommaires*; le respect humain fait éviter la discussion de certaines questions problématiques: enfin l'entendement est sans cesse arrêté dans sa marche, ou troublé dans ses jugemens.

Les sens nous en imposent: nous ne jugeons que d'après l'impression des objets, qui varie avec nos dispositions. Les plus importans ne font souvent que de légères impressions, & pour notre malheur le mécanisme de tout le mouvement dépend de ces ressorts délicats qui nous échappent.

Chacun bâtit dans son cerveau un petit univers dont il est le centre, autour duquel roulent toutes les opinions

qui se croisent, s'éclipsent, s'éloignent & se rapprochent au gré du grand mobile qui est l'amour propre. La vérité brille quelquefois parmi ces notions confuses qui s'entrechoquent ; mais elle ne fait que passer un instant comme le soleil au point du midi, de sorte qu'on la voit, sans pouvoir la saisir ni suivre son cours.

Un des préjugés de l'amour propre, c'est de croire que l'homme est le fils uniquement chéri de la nature, & comme le modèle de ses opérations. On suppose qu'elle ne pouvoit faire un plus bel animal, ni rien de plus merveilleux que les productions de l'Art. De-là cette plaifante hérésie des Antropomorphites ; ces pieux solitaires qui sans doute *exterminoient leur face*, ne croyoient pas assez honorer Dieu, s'ils ne lui prêtoient une figure humaine.

Que l'homme dépose ses préjugés & qu'il approche de la nature avec des yeux & des sentimens purs, tel qu'une

vierge modeste a le don d'en inspirer, il la contempera dans toute sa beauté, & il méritera de jouir du détail de ses charmes.

C H A P I T R E X V I.

Des Passions

IL y a comme deux ames dans l'homme, l'une d'un ordre divin & dont la connoissance appartient plus à la Religion qu'à la Philosophie, ce n'est point à l'homme d'en parler; l'autre matérielle & sensible, qui nous est commune avec les bêtes, & qu'on peut regarder comme l'instrument de l'ame invisible. C'est un principe actif qui se nourrit des élémens les plus subtils, qui a la vivacité du feu & la divisibilité de l'air, pour communiquer & recevoir le mouvement le plus rapide, qui germe dans nos humeurs &

s'éteint sous nos cendres : le corps lui sert de palais, & le cœur ou le cerveau de siège principal. C'est de ce trône qu'elle part avec une promptitude inconcevable, pour se répandre dans le sang & donner le ressort aux nerfs & aux artères. On l'appelle *esprit*, terme qui s'applique aux sucres volatiles & déliés de toute espèce de matière. C'est la confusion de ces deux principes qui a donné lieu à toutes les opinions superstitieuses de la métempsychose, & à tant d'autres erreurs sur la nature de l'ame.

Les passions entretiennent l'alliance qui est entre l'ame & le corps. Cependant on les peint comme des sémen-ces de tempête qui portent le ravage & le désordre dans le cœur, qui tourmentent la raison & tyrannisent la liberté.

La cupidité, cet appétit inquiet du plaisir s'allume dans le sang, & ne s'éteint qu'avec le mouvement : elle suit les progrès de l'âge & des forces,

d'abord timide , & se cachant sous le voile de la pudeur ; enfin rompant toutes les barrières de l'éducation & du respect humain , elle oblige la vertu à justifier ses écarts ou à se retirer. Elle ne s'arrête pas même à la jouissance ; le goût d'un plaisir irrite la soif d'un autre : insatiable dans son avidité , elle se précipite vers le dernier objet qui la flatte , avec autant de fureur que si c'étoit l'unique ou le premier.

L'admiration qui est le germe de la Science , est un sentiment agréable ; mais lorsqu'elle excite ou de vaines terreurs ou une curiosité démesurée , elle devient le tourment de l'esprit.

Les passions violentes sont autant de tigres qui nous déchirent. Tous les monstres se peignent tour-à-tour , sur le visage d'un homme emporté par la vengeance ou la colere. La rage du lion est sur son front , l'écume de sa bouche est un poison comparable au fiel de l'aspic. S'il étoit vrai que les passions des animaux circulent dans

leur sang, ne devrions-nous pas abhorrer les viandes? Mais la férocité du sanglier passeroit-elle dans l'ame du chasseur?

Les plus brillantes passions ont des retours honteux : les grands airs de l'orgueil qui s'admire, & les phrénésies d'un amour idolâtre de son objet, nous rendent ridicules aux yeux de tous ceux qui nous considèrent de sang froid. Une passion violente ne permet pas la moindre réflexion à la raison, & ne sauroit écouter les avis de l'amitié, tant elle a horreur de se rencontrer elle-même.

La passion dominante est un lierre qui s'attache aux vertus mêmes, & les étouffe en les embrassant. Certaines passions n'ont qu'une ivresse passagere, d'autres nous tiennent dans un délire continuel ; mais en général elles ne font jamais de si grands ravages que lorsqu'elles sont menées par la superstition.

Les actions éclatantes & les services

les plus signalés partent d'une passion secrète qui les aviliroit, si elle osoit se démasquer. Cependant les passions les plus déshonnêtes ont trouvé des éloges. Que deviendra la vertu, si les muses se prostituent ?

Que faisons-nous misérables esclaves des honneurs & des richesses, ces tyranniques objets de nos passions ? Nous nous livrons à des courtisannes que nos peres ont enfin laissées, après en avoir été abusés.

Si les passions sont des maladies dans la morale, elles peuvent servir de remèdes dans l'ordre physique.

Une joie modérée adoucit les humeurs, une tranquille mélancolie arrête la dissipation des esprits ; mais un état d'incertitude exerce trop violemment les ressorts du cœur par les dilations de l'espérance & les resserremens de la crainte.

La compassion qui nous intéresse pour un malheureux étranger, sans un retour prochain sur nous-mêmes,

est un sentiment doux & délicat qui nous remue agréablement. Si elle part d'un rapport de situation, ou d'un mouvement d'intérêt personnel, elle flétrit le cœur & porte la désolation dans tous les sens.

La timidité qui suit la modestie, nous met à l'abri des dangers & des grandes agitations, & par cela même devient le pronostic d'une longue vie; mais la honte, qui vient de l'ignominie, est un poison lent qui mine & consume le tempérament.

L'amour heureux qui n'est pas sujet à de brusques alternatives de chagrin & de plaisir, assure de beaux jours.

L'espérance est la plus utile de toutes les affections de l'ame, parce qu'elle entretient la santé par le repos de l'imagination. Un homme qui a des espérances pour de longues années, fournit ordinairement une grande carrière: s'il n'avoit sans cesse devant les yeux un projet à remplir, son terme seroit proche, & sa vie s'éteindroit avec ses desirs. L'espérance est une espece de

joie qui, semblable à l'or en feuilles, se développe & s'étend sur tous les momens de la vie.

L'admiration qui résulte de la spéculation de la nature, est une émotion paisible qui chatouille les esprits, & tient les sens dans une activité favorable. On a remarqué que les Philosophes observateurs avoient long-temps joui des charmes de la contemplation; témoins, Démocrite, Platon & Appollonius. Mais il s'agit ici de cette curiosité modérée par l'intérêt de sa propre satisfaction, & non pas de cette avidité de connoître & de savoir qu'inspire un génie inquiet ou une ambition démesurée. Celle-ci fait acheter l'immortalité au prix d'une courte vie, l'autre au contraire prolonge des jours qu'elle ne peut éterniser. En général, la manie de penser use le corps; celle de parler ne fait vivre que trop long-temps.

Les vapeurs de la mélancolie & de l'ennui, sont extrêmement contagieuses; les faillies de la joie aiment à se

communiquer. Les regards de l'envie sont fixes & sombres, elle empoisonne tous les plaisirs qu'elle voit; les regards de l'amour sont pleins d'étincelles, il charme tous les soucis de ceux qui l'approchent. L'audace a un merveilleux ascendant sur tous les cœurs, comme la pudeur sur les visages; enfin tous les mouvemens de l'ame & du corps tendent à se répandre. L'homme de cœur glace un poltron, comme le chien arrête l'oiseau. Les soupirs des amans sont des esprits enflammés, qui forment cette chaîne invisible & mystérieuse, par où deux cœurs sont attirés & entraînés vers un centre commun: Symbole de l'union naturelle où tout reprend sa place. Les vieillards qui aiment la conversation de la jeunesse, semblent puiser auprès d'elle une nouvelle vie. Enfin on sent par-tout cette influence, que les ames ont naturellement les unes sur les autres, par la communication des passions.

Ce n'est point dans des traités de

morale & de Philosophie qu'il faut étudier les passions ; mais plutôt chez les Poètes & dans l'Histoire. Elles y sont développées avec des couleurs & des images plus frappantes que des analyses méthodiques. C'est-là qu'on les voit peintes dans ce désordre, qui caractérise leur inconstance. On y apprend par quels foibles ressorts elles se soulevent & s'apaisent ; comment elles se cachent & se trahissent elles-mêmes, leur naissance, leurs progrès, leurs combats & leurs alternatives, comme elles sont subordonnées entr'elles ; l'empire que l'amour propre exerce sur leurs intérêts, & comment il fait les mettre aux prises, ainsi que le chasseur animant les chiens contre les bêtes, ou le milan à la poursuite des oiseaux, se fait un divertissement de la guerre & du carnage le plus échauffé. Un Roi tenant en main le timon de l'empire, n'est pas plus habile à élever son autorité sur les débris des factions opposées, que l'amour propre n'est in-

diffrieux à se satisfaire aux dépens de chaque passion.

C H A P I T R E X V I I.

Du Bien.

IL y a dans tous les êtres animés un penchant naturel & invincible vers le bien, qui les intéresse d'abord pour leur existence, ensuite pour le maintien de l'ordre universel, relativement à leur propre conservation qui en dépend. Ce mouvement qui tend à la subsistance du tout, semble imprimé par la nature, dans la matière même, où l'attraction de tous les corps établit l'harmonie de l'univers, qui tient sous sa loi tous les autres instincts. Mais l'amour réfléchi du bien général n'appartient qu'à l'homme, qui voyant son bonheur attaché à la félicité publique, travaille sans relâche pour lui-même, lorsqu'il croit ne veiller qu'aux intérêts

des autres hommes ; enforte que l'amour de la patrie l'a souvent emporté dans le cœur d'un Citoyen , sur le soin de ses jours : mais alors même l'attachement à la vie ne faisoit que céder à la passion de la gloire , qui est toujours un effet de cet amour propre indestructible en nous.

On doit au Christianisme , l'idée des vertus les plus belles qui aient paru sur la terre , la charité qui embrasse toutes les ressources du bonheur public , & l'humilité qui fonde l'amour & l'estime des autres hommes sur le mépris & le détachement de soi-même. Où a-t-on vu , si ce n'est chez les Chrétiens , pousser l'héroïsme jusqu'à désirer l'anéantissement & la privation même de son propre bonheur , si l'on pouvoit à ce prix , racheter celui du genre humain ? pieuse exagération , mais bien conforme à l'esprit d'un Législateur , dont la morale ne respire que l'humanité.

La plupart des sectes de la Philosophie ancienne , bornoient l'homme à

lui-même. Ce bonheur que Socrate & Zénon plaçoient dans la vertu, ne tenoit qu'à la tranquillité de l'ame. Epicure qui attachoit la félicité à la fuite de la volupté, mais qui établissoit sa volupté dans l'exemption du trouble des passions, sacrifioit tout à cette souveraine indépendance des accidens de la vie. Pyrrhon vouloit soustraire l'homme au joug des opinions, pour le délivrer de l'assujettissement à toute espece de devoirs, & cette liberté qui livre l'ame au pur instinct, lui paroissoit la source du bonheur. Epictete lui-même, le sévere Epictete, qui renferme les desirs dans le cercle des plus étroites esperances, semble soumettre l'ambition à une espece d'inaction & de langueur tout-à-fait opposée au bien de la société; sa félicité isolée, consiste dans une vaine jouissance de soi-même, plutôt exempte de peines que rassasiée de plaisirs: telle est cette sagesse qui réduit tout au bien particulier.

Depuis que le titre de Philosophe.

tient lieu de profession, la Philosophie est devenue un art, dont tout le secret aboutit moins à subjuguier ouvertement les passions, qu'à esquiver les surprises du vice. Ne veulent-ils pas, nos Philosophes, faire comme cet Hérodicus, dont parle Aristote, qui, pour conserver sa santé, prétendoit se mettre à l'abri de l'importunité des besoins de la vie, & qui parvint enfin à perdre tous les plaisirs avec le goût ! Cette *apathie*, pour les événemens répand trop d'uniformité dans notre existence, au lieu d'endurcir l'âme à toutes les impressions ; car rien ne la fortifie autant que les situations extrêmes. Qui peut mieux goûter les délices de la vie, que celui qui se forme un tempérament à l'épreuve des saisons ? Une vertu vraiment robuste, est celle qui marche d'un pas ferme à travers les obstacles, & non pas celle qui se sauve en fuyant. Que signifie cette sagesse d'une complexion efféminée ; qui ne peut soutenir le grand air, ni vivre parmi les hommes, sans con-

tracter la contagion de leurs vices, & qui cherche la solitude, pour échapper à la corruption? L'honneur & la probité sont-ils d'une étoffe si légère, qu'on ne puisse y toucher, sans l'entamer? Que feroit un Lapidaire, s'il ne pouvoit enlever une tache d'une émeraude, sans retrancher beaucoup de sa grosseur & de son prix? Il y laisseroit la tache? ainsi faut-il, en veillant à la pureté de l'ame, ne point altérer ou diminuer sa véritable grandeur, qui se montre dans les traverses & l'agitation du commerce du monde.

Il y a trois degrés dans l'amour de soi-même, qui répondent à trois especes de desirs & de biens, tels que celui de la conservation, celui de la perfection ou de l'agrandissement, & celui de la reproduction.

Le bien de la conservation naît d'un amour qu'on peut appeller *passif*, parce qu'il se retire & se recueille au dedans de chaque être, & ne tend qu'à maintenir le repos du tout, par l'équilibre.

des parties. Tel est cet amour propre, calme & paisible, qui ne fait que de légères excursions hors de lui-même, & se replie au moindre obstacle ; qui n'a qu'une force d'inertie ou de réaction pour résister, sans jamais attaquer. Le bien de la conservation, n'est que le goût & la jouissance des choses nécessaires à l'entretien de l'existence. Le sentiment du bonheur consiste, ou dans la simplicité, ou dans la vivacité de la jouissance. Le plaisir simple, est ce plaisir doux & sans mélange, qui résulte d'une certaine uniformité dans les objets, & de la tranquillité des sens. La vivacité du plaisir naît de la variété, ou de la vicissitude rapide des mouvemens agréables : mais cette situation appartient davantage à la seconde sorte de bien, qui est celui de la perfection.

L'instinct de s'agrandir & de s'étendre, est un ressort actif qui met tous les êtres en mouvement. La nature en a fait le principe du mécanisme de l'univers. Il se développe dans l'homme, par

l'ambition qui le porte à vouloir occuper de l'espace, à faire du bruit au loin, & à exister en quelque façon où il n'est pas. L'amour du changement & de la nouveauté, est un effet de cette activité inquiète, qui voltige d'objets en objets, pour étendre les limites du bonheur, & nous devons à cette inconstance, le plaisir que nous cause la variété des merveilles de la nature & de l'art. Les voluptés sensuelles qui ne tendent qu'à la conservation, sont bornées dans leur étendue & leur diversité; mais les fatigues de l'ambition & de la cupidité font naître mille plaisirs. On imagine, on poursuit, on avance, on s'arrête, on rebrousse, on remonte, ce sont autant de nouveaux goûts, au lieu qu'une vie sans projets est une espèce de langueur qui approche de la mort. Delà vient que les Rois, qui ont le malheur de voir leurs désirs aussitôt satisfaits que conçus, prennent quelquefois de l'émulation pour des triomphes aussi frivoles que ceux de la chasse & du jeu;

& ces légers avantages, parce qu'ils sont personnels, souvent les flattent plus que toutes les délices de la Cour. Alexandre tomboit dans la superstition & la mélancolie, faute de pays à conquérir, quand la mort vint le délivrer de l'ennui de ne rien faire. Mais ce fol amour de la grandeur, & cette heureuse pente de la nature qui croît & s'éleve dans tous ses ouvrages, est un fléau pour l'espece humaine. Ce tourbillon rapide entraîne, & renverse tout; l'homme au lieu de changer de nature, ne fait que changer de place, il ne devient ni meilleur ni plus grand dans l'élévation, où sa vanité le pousse. C'est un malade qui ne sauroit trouver de repos dans son lit, ni hors de sa chambre, il a beau se rouler & s'agiter, son mal le suit par-tout. L'ambitieux voudroit bien se quitter lui-même, & dépouiller la foiblesse & la misere qui le tourmente, mais il ne fait que la porter un peu plus haut, pour la donner en spectacle au monde.

La nature a semé par tout l'univers des germes d'immortalité. Ce n'est pas autre chose que ce penchant furieux, qui rapproche & réunit les deux sexes de toutes les especes vivantes, pour se reproduire. La reproduction est une fuite, & comme la perpétuité de la conservation. Cet amour actif du bien de soi-même se répand au dehors, s'épuise & s'éteint pour se survivre dans un nouvel être. C'est le plus essentiel de tous les biens, dans les vues de la nature; aussi y a-t-elle attaché le plaisir le plus sensible; & cette portion de volupté, qu'on éprouve dans le soulagement des besoins ordinaires, n'est pas comparable au désordre & à cette convulsion délicieuse de tous les sens, où il semble qu'un être va se détruire pour se multiplier. Ce ressort puissant contrebalance les principes de mort & les dangers perpétuels, dont la condition humaine est environnée.

De-là, vient sans doute que nous sommes plus touchés d'un plaisir qui

nous a coûté des efforts, que de cette molle sensualité qui naît au sein du repos. Mais quelle doit être la situation la plus délicieuse, ou le *bien-aise*, si l'on peut ainsi dire, & la douce satisfaction qui vient du calme de l'esprit & des sens; ou cet emportement de l'ame enivrée de sa joie? Le plaisir ne se calcule pas; heureux l'homme qui n'a pas le loisir de l'évaluer, tant il en est rempli ou affamé.

Le bien actif de chaque être est tout-à-fait opposé au bien de tous, quoique souvent ils se rencontrent ensemble. Le premier produit des actes de bienfaisance, dont la société tire son avantage; mais comme le motif en est bien moins dans une bienveillance générale, que dans l'intérêt particulier, on ne doit pas les confondre. Il n'est que trop aisé de les distinguer, quand le hasard les met en concurrence; car alors l'attrait du bien particulier fait fouler aux pieds toute considération du bien public, & l'un s'avance sur les ruines de l'autre.

Tel est l'amour propre désordonné de ces fameux perturbateurs, nés pour la désolation de la terre. On fait bien qu'ils veulent faire dépendre le bonheur ou le malheur du genre humain de leur propre destinée, & qu'ils n'aspirent qu'à assouvir les dérèglemens de leur imagination, sans avoir égard aux cris de l'humanité. Tout homme qui pense trop à ses intérêts, est un ami foible, un mauvais citoyen. Si les Princes recherchent leurs avantages, cet amour propre est utile aux peuples, en ce que la prospérité de l'Etat dépend du bonheur de celui qui le gouverne, & que les véritables intérêts du Monarque sont liés à ceux de la patrie. Mais qu'un courtisan, qu'un ministre ne consulte que son ambition, c'est un monstre : s'il est assez puissant, il ne tiendra qu'au hasard, qu'il ne dévore pas sa patrie. C'est toujours un grand mal que le bien du sujet l'emporte sur le bien du maître : que seroit-ce, si le grand avantage du Prince étoit sacrifié au plus léger intérêt du favori ?

A-t-on jamais observé certains rapports entre les biens de l'ame & les biens du corps? Ceux-ci sont la santé, la beauté, la force & le plaisir. L'équilibre des passions répond à celui des humeurs; les talens de l'esprit aux graces du visage; les vertus à la vigueur des nerfs, & les consolations de la sagesse aux soupirs de la volupté. Mais quel triste mélange! Les talens sublimes sont ternis par des passions basses, ou par une conduite déréglée; les ames d'une trempe mâle & vigoureuse, n'ont pas cette urbanité de mœurs, qui prévient & attire; les esprits lians font d'un commerce dangereux, par l'artifice qui passe du fonds du cœur dans les manieres: enfin les hommes les plus vertueux, deviennent souvent inutiles à eux-mêmes, par un défaut d'industrie, ou importuns à leur patrie, par un excès de franchise. Mais qu'il faut plaindre ces farouches Stoïciens, pour qui la vertu n'est qu'un sujet de tourmens & de pleurs. A quoi sont-ils donc réservés?

CHAPITRE

C H A P I T R E X V I I I .

De la vicissitude des choses humaines.

LE monde roule incessamment sans jamais s'arrêter, & dans ses révolutions éternelles le temps emporte & ramene de grands spectacles, qui sont dans le cercle des événemens périodiques. La nouveauté n'est souvent que l'oubli du passé. Les déluges & les tremblemens de terre ouvrent d'épouvantables abysmes où s'engloutissent pour toujours les monumens & l'histoire des Nations. Les ravages de la peste, l'incendie des guerres, fléaux particuliers, n'entrent point en comparaison avec ces vastes désolations qui ne laissent qu'un nom, des ruines, & quelques restes malheureux emprisonnés dans les débris de la dévastation. Tout périt donc jusques à la mémoire des siècles antérieurs, dont la communication avec les âges sui-

vans, est entièrement rompue par ces violentes crises de la nature.

Ces cahos que les siècles semblent avoir mis entre le nouveau monde & notre continent, ne seroit-il pas la suite d'une de ces terribles inondations qui couvrent la plus grande partie de la terre? Ces grands fleuves de l'Inde & de l'Amérique, & ces hautes montagnes fortifient assez la conjecture de quelque déluge particulier qui a séparé longtemps ces peuples de notre commerce. Car enfin, le zèle de Grégoire le Grand ne sauroit avoir aboli l'Histoire de l'Antiquité. Un seul homme ne peut rien sur l'Univers entier, & les choses qu'on veut dérober à la curiosité avec le plus d'affectation, sont celles qui échappent davantage aux ténèbres de l'oubli.

La grande année de Platon destinée à la dissolution du monde annonce une de ces révolutions, tôt ou tard nécessaires, mais qu'on ne peut ni prévoir ni fixer. Les Cieux n'ont point une influen-

ce si marquée sur d'aussi petits objets que les hommes. Les Cometes dont on craint si vainement les apparitions, sont liées à toute la masse de la matiere, & ne peuvent entrainer que des changemens universels.

Les plus grandes révolutions parmi les hommes sont celles de la Religion; on ne parle pas du Christianisme. Quand une Religion dominante éprouve des schismes & des scandales qui naissent du relâchement des mœurs; si le siecle est retombé dans la barbarie & l'ignorance, qui suivent de près les siecles de lumiere, on peut à coup sûr prédire l'arrivée d'une secte nouvelle: il ne faut dans ces circonstances qu'un génie ardent & curieux des paradoxes, pour tout changer. Son premier moyen sera d'attaquer le Gouvernement, & le second de flatter le penchant favori du climat. Le peuple aime la liberté de ses passions, & porte à regret le joug des anciens maîtres, que le temps appesantit. Les opinions qui ne tiennent qu'à

l'esprit, sans intéresser les sens, ne causent pas de grands mouvemens, il faudroit qu'elles arrivassent dans des jours de mécontentement, pour exciter des révolutions.

Les prestiges, l'éloquence, & le glaive sont les armes des nouvelles sectes, mais les prodiges les plus efficaces sont les martyrs, après lesquels viennent les impressions d'une vie exemplaire. Réformer les abus, appaiser les schismes de bonne heure, par la voie de la conciliation, & non par la persécution qui fait un enthousiaste obstiné du croyant le plus relâché; gagner les chefs de l'innovation, au-lieu de les punir, c'est le moyen de prévenir & d'arrêter les maux inséparables de la superstition.

La guerre a changé souvent de théâtre, d'armes, & de discipline. Elle marchoit autrefois d'Orient en Occident. On n'a qu'à se rappeler que les Perses, les Assyriens, les Arabes & les Scythes ont été toujours les conquérans de la terre, & jamais ses maîtres; tant

il y avoit peu d'intervalle dans leurs invasions. Les Gaulois, peuples Occidentaux, n'ont fait que deux irruptions considérables, l'une dans la Grece Gauloise, & l'autre chez les Romains. Ce n'est pas que l'Orient & l'Occident ayent des points fixes dans le Ciel, & que ces observations soient fondées sur la raison du climat. Il n'en va pas de même du Nord & du Midi : car la nature les a trop bien distingués. Rarement a-t-on vu les peuples Méridionaux franchir les barrières de leur Zone ; tandis que les Septentrionaux se font débordés par essaims, & comme des torrens, qui n'ont point de digue. En effet, ils ne sont point bornés par la mer, comme les Nations du Midi ; le continent est ouvert à leurs excursions, dès que leur génie belliqueux les pousse à quitter leurs frontières ; quel que soit le principe de cette humeur guerrière, qu'on peut attribuer au climat, où l'air froid échauffe les esprits en resserrant le corps, qui s'endurcit par cela même

aux fatigues & aux périls de la guerre : on le remarque aussi dans les terres australes, où les habitans les plus voisins du Pôle ne sont pas effeminés, comme les Péruviens.

Dès qu'un vaste & puissant Empire tombe en décadence ; voilà que tous les Princes voisins s'arment aussi-tôt pour achever sa ruine & partager le butin, & comme dans sa force il s'est épuisé de troupes pour la conquête, qu'il a même dépouillé les Provinces conquises de ses habitans, il ne lui en reste plus pour la défense. L'Empire Romain & celui d'Allemagne ont donné des exemples en ce genre, que l'Espagne confirmera tôt ou tard par le sien. Que d'oiseaux viendront alors reprendre leurs plumes !

Tout état particulier qui s'agrandit considérablement, doit s'attendre à la guerre. Avec ces Provinces qu'il ajoute à sa domination, c'est un fleuve grossi par des torrens qui menace les peuples d'une inondation universelle ; témoins les Romains & les Turcs.

Ecoutez ceci : quand on ne connoitra plus de Nations barbares , & que la Politesse & les Arts auront énervé l'espece ; on verra les hommes peu curieux de se marier , dans la crainte de ne pouvoir pas entretenir une famille , (tant il en coûtera de vivre chez les Nations policées !) ne redoutez pas alors les invasions. Mais si les hommes peuplent beaucoup quelque part , sans s'embarasser des moyens de pourvoir à la subsistance des enfans , qu'arrivera-t-il ? C'est qu'une Nation trop chargée refoulera sur un pays voisin , & s'y établira aux dépens de ses habitans naturels. C'est ainsi que sont arrivés les déluges du Nord ; le peuple tiroit au fort pour décider qui resteroit dans le pays , ou qui en fortiroit.

Aussitôt qu'un peuple naturellement belliqueux sera tombé dans la mollesse & le luxe , la guerre viendra fondre sur lui de tous les côtés. Un Empire qui dégénere ne songe qu'à accumuler des richesses ; c'est un appas pour les voi-

fins, qui le prenant dans un temps de foiblesse, en ont bientôt fait leur conquête & leur proie.

Les armes ont changé, c'est-à-dire, qu'elles ont aussi leurs révolutions périodiques : car les Macédoniens connoissoient une espece de foudre magique, qui peut bien se rapporter à nos canons ; la Chine a fait usage de la poudre deux mille ans avant nous. Mais les avantages de nos armes à feu sur toutes les armes des anciens, sont de frapper à une plus grande distance, de porter de plus rudes coups, & de faire beaucoup plus de ravage en moins de temps.

Quant à la discipline militaire, tels ont été ses progrès. On fit d'abord consister la force des armées dans le nombre, ensuite dans la valeur des soldats, l'art de camper vint après, puis celui de se ranger en bataille ; les ruses de guerre, la science des retraites & des diversions acheverent de perfectionner un instinct destructeur dont la morale des Philosophes & les secrets de la Mé-

decine ne fauroient arrêter, ou réparer les ravages.

Enfin les armes, les Lettres & les Arts mécaniques font un cercle perpétuel dans le fort des Etats. La guerre occupe toute leur enfance, & une partie de leur adolescence; les Beaux-Arts font la gloire de leur verte maturité, & le commerce devient leur unique soutien dans la vieillesse. Les Lettres passent à leur tour par ces quatre saisons; elles ne font que bégayer dans les commencemens, l'esprit étincelle & pétille au printemps de leur jeunesse, le goût domine dans un âge plus formé, jusqu'à ce qu'un vain babil de la Dialectique remplaçant la solide éloquence, annonce leur caducité. C'est ainsi que tout naît, s'accroît, chancelle & dépérit, pour recommencer & finir encore, se perdant & se renouvelant sans cesse, dans les espaces immenses de l'éternité.

C H A P I T R E X I X.

Du Gouvernement.

MISÉRABLE condition des Rois ! Ils ont tout à craindre , & presque rien à désirer ; leur ame languiroit dans une espece de néant , sans les soupçons qui la réveillent pour son tourment. Cependant les soins d'un Empire sont bien capables de la tenir en haleine , car il est plus difficile & plus pénible encore de gouverner que de conquérir.

L'harmonie , ainsi que le désordre , naît du combat des élémens contraires , elle subsiste par leur équilibre , & se détruit , dès qu'il cesse. Néron savoit fort bien monter un luth , il en jouoit avec grace , disoit Apollonius à Vespasien ; mais dans le gouvernement de son empire , ses cordes étoient toujours , ou trop tendues , ou trop lâches. Rien ne dérange un état , comme ces alternatives de rigueur & de mollesse.

Où en sont réduits nos Princes aujourd'hui? ... à chercher des remèdes tantôt lents, & tantôt violens, pour guérir des maux qu'ils devoient prévoir, & qu'ils pouvoient écarter. Mais ils veulent en venir aux mains avec la fortune; qu'ils veillent donc aux premières sèances de trouble; on ne voit pas toujours ni d'où part l'étincelle, ni jusqu'où peut aller l'embrasement.

Les plus grands défauts dans le Gouvernement, viennent de ceux du Prince, quand les Rois veulent que tout se fasse, & ne prennent aucun moyen, ni aucun conseil que de leur autorité.

Ceux qui tiennent le timon de l'état, ont besoin d'user d'adresse & de détours, pour obtenir du peuple ce qu'ils en exigent. Ainsi la nature conduit ses ouvrages par des routes secrètes; elle opere un effet, tandis qu'il en paroît un autre.

Un Monarque a toujours des affaires à démêler, si ce n'est pas avec ses voisins; c'est avec ses propres sujets. Le Clergé, la Noblesse, les Marchands, les

Troupes, & le peuple lui donnent tour-à-tour des sujets d'inquiétude.

Si un état voisin s'agrandit par les conquêtes ou le commerce, il peut devenir redoutable; s'il perd beaucoup, nouveau danger du côté de la puissance qui l'opprime : il faut donc maintenir la balance dans l'équilibre. Ainsi outre les cas d'une lésion manifeste, un juste sujet de crainte devient un motif légitime de faire la guerre.

Un Clergé trop riche & trop puissant, est un fardeau pernicieux à l'Etat. Combien de fois a-t-on vu la houlette du pasteur aux prises avec le sceptre du Monarque? on ne peut remédier à ce désordre qu'en retirant le Clergé de toute juridiction étrangère, pour le soumettre entièrement à celle du Prince, qui deviendra le Collateur né de tous les bénéfices.

La Noblesse est le soutien du Trône : si l'on abat les colonnes, que deviendra l'édifice qu'elles appuyoient? Disons les colonnes, qui sont ordinairement sépa-

rées, & placées à une certaine distance ; quoique dans le même ordre ; car la Noblesse ne doit pas faire un corps dans un état monarchique : qu'il lui soit permis de parler, jamais de remuer.

Tout état est un corps, dont les Marchands sont comme la *veine-porte* : sans le commerce qui fait couler l'abondance dans son sein, il séchera tôt ou tard, faute de substance. Les droits de la douane, quand ils sont excessifs, quoiqu'ils remplissent d'abord les trésors du Prince, épuiseront à la longue ses revenus ; car le commerce diminue à proportion que les profits deviennent moins considérables, & les droits engloutissent les profits.

Le peuple est naturellement bon ; ne touchez pas à sa religion ou à ses usages ; ôtez-lui toute espèce de chef, & laissez-lui du pain, vous n'en avez rien à craindre.

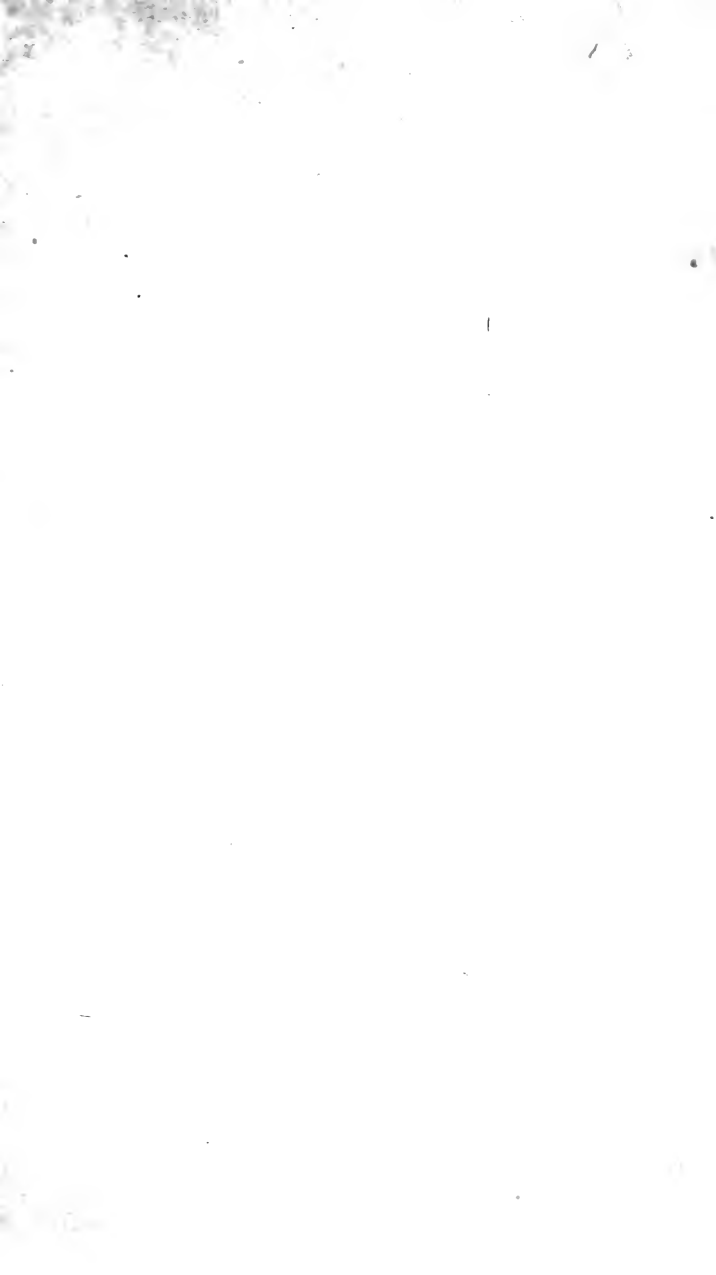
Les soldats sont la terreur de l'ennemi ; mais ils pourroient devenir celle de l'Etat, s'ils étoient toujours en corps d'armée. Devroit-on s'y attendre ? Les

largesses rendent le soldat insolent.

Que fait un Prince qui veut entretenir l'harmonie dans son empire ? Il combine tellement ses paroles & ses actions , que si elles mécontentent un parti , elles puissent satisfaire l'autre ; il mêle dans ses entreprises particulières un établissement d'éclat , qui remplisse les vœux de toute la nation.

Parmi tant de tourbillons opposés , les Rois sont comme des astres au-dessus des orages , faisant les beaux & les mauvais jours de leurs peuples , dans un mouvement continuel , sans paroître changer de place.

O la belle Sentence dans la bouche d'un Monarque ! Les Rois doivent gouverner leurs peuples selon les Loix de l'Etat , comme Dieu gouverne le monde selon les loix de la nature. Rarement emploie-t-il sa toute-puissance pour en interrompre ou en changer le cours ; c'est-à-dire , que les dérogaions & les nouveautés seront comme des miracles dans l'ordre de la politique.





201 ~~201~~

201
12/15/11
201

